

LE NOUVEAU
DÉCAMÉRON

—
CINQUIÈME JOURNÉE



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.

38949



n° Curent 38.458 Format

n° Inventar A.18.061 Anul

Sectia Depozitii Raftul

M 544485

B 544490

LES CONTEURS
DE LA CINQUIÈME JOURNÉE

Émile Zola

Arsène Houssaye

Guy de Maupassant

Robert de Bonnières

Paul Arène

Théodore de Banville

Camille Lemonnier

Jules Claretie

Catulle Mendès

Armand Silvestre

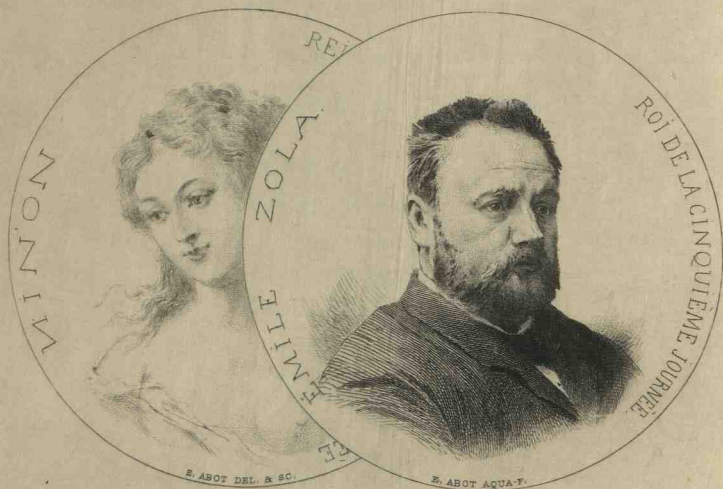
IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite
de gravures.

1956

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

CINQUIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Emile Zola
Arsène Houssaye
Guy de Maupassant
Robert de Bonnières
Paul Arène

Theodore de Banville
Camille Lemonnier
Jules Claretie
Catulle Mendès
Armand Silvestre

Inv. A. 18.061

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

CINQUIÈME JOURNÉE

LA RUE ET LA ROUTE



41186

Donatja
Gheorghe M. Măsto
PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1885

Tous droits réservés.

CONTROL 1953

1961

L

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București
Cota 38949

RC74/09

B.C.U. Bucuresti



C41186

CINQUIÈME JOURNÉE

LA RUE ET LA ROUTE



LA RUE ET LA ROUTE



ADEMOISELLE d'Élys n'avait accepté la royauté, il faut le dire, qu'avec une sorte d'épouvante. C'était charmant d'être Ninon, la Ninon à laquelle Émile Zola dédia ses premiers contes, mais c'était terrible d'être Reine.

Aussi la jolie Suzanne s'éveilla-t-elle fort inquiète. Son front pur, où de légères boucles blondes s'élevaient au vent, paraissait accablé sous le poids des grandeurs; et puis Suzanne d'Élys n'avait

jamais été fort enthousiaste de ces longues après-midi où il faut écouter sans bouger ni parler. Elle résolut de tenir conseil avec quelques amies intimes, dont elle avait fait ses Demoiselles d'honneur, et qui avaient juré fidélité à sa royauté éphémère ; ce fut une jolie assemblée.

— Je ne prétends pas, leur dit-elle, que leurs contes, en eux-mêmes, soient une mauvaise invention. Il y en a de très amusants, surtout ceux que nous ne comprenons pas et qui nous font mettre à la porte. Je tolère donc les bavardages de ces Messieurs, sans faire d'exception pour les poètes. Mais comprenez-vous qu'on ait imaginé un divertissement qui nous tient deux bonnes heures, et quelquefois davantage, claquemurées dans la serre ou au salon ? Notre bonne-maman de marquise ne s'aperçoit pas de cet inconvénient, parce qu'à son âge un fauteuil est un ami ; mais, si je puis dire ma pensée tout entière, il m'est arrivé quelquefois, même aux plus beaux moments de leurs histoires, de sentir des fourmis me courir dans les jambes...

Cette image hardie émut l'auditoire, qui l'accueillit toutefois par des murmures d'approbation.

— Mais, dit Rosine de Cœuvres, en sautant sur place en guise de vote, n'es-tu pas Reine absolue ? Qui t'empêche de décréter que les contes ont assez duré et qu'il est temps de les remplacer par un bal ?

— Non, dit Suzanne, ce coup d'État n'aurait pas de raison d'être; la marquise Thérèse nous fera danser tant que nous voudrons. Puis, écouter des contes est la première condition de mon pouvoir, et je l'accepte volontiers. Seulement il me semble qu'il y aurait moyen de les écouter d'une manière moins tranquille.

— Par exemple, en se promenant, dit Rosine.

— On n'entendrait pas et le conteur s'essoufflerait à marcher, dit la jeune Reine. Mais il y a quelque chose dans cette idée. Pourquoi ne pas organiser un petit voyage, une excursion dans les bois voisins? On s'en irait à la queue leu leu, en cueillant des violettes, des marguerites et des roses de buissons; et de temps en temps on s'arrêterait sous un grand arbre ou sur la lisière d'un bois, pour écouter un conte qui vous reposerait au lieu de vous fatiguer.

— Chère Suzanne, dit Rosine à son amie, que cela est bien trouvé! Nous aurons non seulement les aventures des contes, mais les aventures de la route. Rien n'empêchera de faire l'aumône aux pauvres qu'on rencontrera sur le chemin; on se rafraîchira aux grandes auberges qu'on trouve au bout des montées, au Cheval blanc ou au Lion d'or. Et que de choses nouvelles à voir et à raconter ensuite!

— Oui, dit la brune Mathilde, une brune aux

yeux bleus, jolie à faire trembler; mais, le malheur, c'est que, dans le pays, il n'y a guère que le château qui soit curieux à voir.

— Quelle erreur! fit Suzanne d'Élys. D'abord, c'est toujours curieux, les choses qu'on ne connaît pas; ensuite, il paraît que ces bois de Versailles, que nous n'avons vus que de loin, sont pleins de surprises et de mystères. Ne vous souvenez-vous pas que M. de Nordenskiold, ou M. de Brazza, — je ne sais plus lequel, — a découvert un ermite dans les futaies de la Combe?

— Un ermite?

Ce furent de frais éclats de rire qui partirent de toutes ces bouches roses comme une volée d'oiseaux.

— Sans doute, un ermite! affirma Suzanne d'Élys avec un grand sérieux; les voyageurs ne mentent jamais.

— Mais, dit Rosine de Cœuvres, qu'est-ce qu'un ermite peut bien faire dans les bois de Versailles?

— Son salut, mademoiselle. Il vit, dans un creux de rocher, de racines et d'eau claire, comme tous les ermites. Il paraît qu'il a très bien reçu M. de Brazza, ou M. de Nordenskiold, et qu'il lui a dit des choses extraordinaires.

— Quoi donc?

— Je ne sais pas. Mais si nous demandions à

madame Thérèse de nous mener voir ce solitaire, elle ne refuserait probablement pas.

— On peut toujours essayer, dit Rosine.

Cette affaire fut portée aux pieds de la marquise, qui s'en effaroucha tout d'abord. On ne court pas les champs avec cent Parisiens et surtout avec cent Parisiennes ! Il faudrait des voitures, des chevaux et même des ânes, car tout le monde ne sait pas marcher. Des gens se plaindraient du soleil, et, s'il venait à pleuvoir, quel désastre ! La bonne marquise fermait les yeux pour ne pas voir l'affreuse bagarre qui en résulterait. Ce ne fut point un sermon, mais un plaidoyer où tous les dangers de cette entreprise hardie furent passés en revue. Par malheur, ou par bonheur, la marquise, en parlant de la sorte, regardait les enfants, et s'attendrissait devant les mines déconfites de ces mignonnes qui ne répliquaient pas. La force de ses raisonnements ne pouvait rien contre d'aussi gracieuses moues. Elle se disait que rien ne prévaut contre un désir de jeune fille. Quel mal y avait-il après tout à faire un pèlerinage chez l'ermite, en supposant que l'ermite existât ? et, si insensé que fût ce projet de courir le monde, elle finit par se donner mille bonnes raisons pour en absoudre l'innocente fantaisie. Si bien qu'elle termina son discours maternel par la péroraison la plus inattendue.

— Cela est complètement extravagant, dit-elle, et je crois vous l'avoir suffisamment démontré. Mais comme jusqu'à présent on a fait la volonté de toutes les Reines, je ne vois pas pourquoi ma petite Suzanne serait moins favorisée que les autres. On ira donc à l'ermitage de la Combe ! je vais faire prévenir nos invités.

Ce fut un épouvantable remue-ménage ; l'affaire ne passa pas sans difficultés et sans récriminations. Mais, à toutes les observations, la marquise répondait : « la Reine le veut », et enfin l'on se soumit d'assez bonne grâce aux décrets de l'aimable Suzanne.

A deux heures, après un déjeuner qu'on prolongea un peu plus que de coutume, on se mit en route par un temps doux et favorable. La caravane sortit du château, se déroula par les chemins sous la conduite de M. de Nerwinde, investi de la charge glorieuse de guider les voyageurs ; car M. de Nordenskiöld était reparti pour le pôle et M. de Brazza pour le Congo.

Les passants regardaient avec étonnement ces groupes de beaux messieurs et de belles dames qui se suivaient sans ordre et sans régularité, mais marchaient vers le même but. De belles personnes s'avancèrent, suivies d'une queue en éventail, qui ne ressemblait pas mal à celle d'une comète. Des jeunes gens

faisaient bande à part, et leurs éclats de voix, leurs gestes décisifs, prouvaient assez qu'ils s'occupaient de questions littéraires. Suzanne d'Élys et ses amies avaient pris la tête de la compagnie, entourant une victoria-panier, très basse, dans laquelle la marquise Thérèse était assise. Des couples s'isolaient sur les bas-côtés du chemin, suivant les petits sentiers qui courent le long des haies, mais personne n'eût pu dire — ou du moins affirmer — que c'étaient des amoureux. Les chevaux allaient d'ailleurs au pas, de façon à ce que tout le monde pût faire route de conserve, et jamais on n'avait vu de plus belle émigration.

Le soleil s'était voilé de nuages; on traversait d'immenses prairies, où le regard n'était arrêté que par des bouquets de bois lointains, quand la marquise donna le signal de la première halte. Il fallut bien un quart d'heure à nos voyageurs pour se réunir et s'installer autour d'une haute meule de seigle récemment coupé, qui sentait bon.

Alors, sur un signe de la reine Ninon, que mademoiselle Suzanne d'Élys entreprit de représenter avec une grande dignité, tempérée par le plus doux des sourires, M. Émile Zola, le roi des conteurs de la journée, allait commencer de conter, lorsque la marquise s'écria :

— Mais nous avons oublié une chose très importante!

— Laquelle? demanda la Reine.

— Eh! pasquedieu, nous n'avons pas indiqué aux conteurs le cadre de leurs nouveaux contes. Votre Majesté est bien étourdie.

Ninon rougit d'être prise en faute, déjà; c'était un mauvais commencement de règne. Mais elle n'était pas pour être longtemps embarrassée.

— Ne voyez-vous pas où nous sommes? dit-elle. N'allons-nous pas par les chemins champêtres comme des vagabonds, et s'il se trouvait une ville sur notre passage, ne la visiterions-nous pas? Eh bien, j'ordonne que cette cinquième journée s'appellera la Rue et la Route; et l'on y pourra conter à son gré des histoires paysannes et des contes citadins.

— Voici, dit Émile Zola, une histoire paysanne.

LA MORT D'UN PAYSAN

JEAN-LOUIS Lacour a soixante-dix ans. Il est né à la Courteille, un hameau de cent cinquante habitants, perdu dans un pays de loups. En sa vie, il est allé une seule fois à Angers, qui se trouve à quinze lieues ; mais il était si jeune, qu'il ne se souvient plus. Il a eu trois enfants, deux fils, Antoine et Joseph, et une fille, Catherine. Celle-ci s'est mariée ; puis, son mari est mort, et elle est revenue chez son père, avec un petit de douze ans, Jacquinet. La famille vit sur cinq ou six arpents, juste assez de terre pour manger du pain

et ne pas aller tout nu. Quand ils boivent un verre de vin, ils l'ont sué.

La Courteille est au fond d'un vall'on, avec des bois de tous les côtés, qui l'enferment et la cachent. Il n'y a pas d'église, la commune est trop pauvre. C'est le curé des Cormiers qui vient dire la messe ; et, comme on compte deux bonnes lieues de chemin, il ne vient que tous les quinze jours. Les maisons, une vingtaine de masures branlantes, sont jetées le long de la grand'route. Des poules grattent le fumier devant les portes. Lorsqu'un étranger passe, les femmes allongent la tête, tandis que les enfants, en train de se vautrer au soleil, se sauvent au milieu des bandes d'oies effarées.

Jamais Jean-Louis n'a été malade. Il est grand et noueux comme un chêne. Le soleil l'a séché, a cuit et fendu sa peau ; et il a pris la couleur, la rudesse et le calme des arbres. En vieillissant, il a perdu sa langue. Il ne parle plus, trouvant ça inutile. D'un pas long et entêté, il marche, avec la force paisible des bœufs.

L'année dernière, il était encore plus vigoureux que ses fils, il réservait pour lui les grosses besognes, silencieux dans son champ, qui semblait le connaître et trembler. Mais, un jour, voici deux

mois, ses membres ont craqué tout d'un coup; et il est resté deux heures en travers d'un sillon, ainsi qu'un tronc abattu. Le lendemain, il a voulu se remettre au travail; seulement, ses bras s'en étaient allés, la terre ne lui obéissait plus. Ses fils hochent la tête. Sa fille tâche de le retenir à la maison. Il s'obstine, et on le fait accompagner par Jacquinet, pour que l'enfant crie, si le grand-père tombe.

— Que fais-tu là, paresseux? demande Jean-Louis au gamin, qui ne le quitte pas. A ton âge, je gagnais mon pain.

— Grand-père, je vous garde, répond l'enfant.

Ce mot donne une secousse au vieillard. Il n'ajoute rien. Le soir, il se couche et ne se relève plus. Quand les fils et la fille vont aux champs, le lendemain, ils entrent voir le père, qu'ils n'entendent pas remuer. Ils le trouvent étendu sur son lit, les yeux ouverts, avec un air de réfléchir. Il a la peau si dure et si tannée, qu'on ne peut pas savoir seulement la couleur de sa maladie.

— Eh bien! père, ça ne va donc pas?

Il grogne, il dit non de la tête.

— Alors, vous ne venez pas, nous partons sans vous?

Oui, il leur fait signe de partir sans lui. On a commencé la moisson, tous les bras sont nécessaires. Peut-être bien que, si l'on perdait une matinée, un orage brusque emporterait les gerbes. Jacquinet lui-même suit sa mère et ses oncles. Le père Lacour reste seul. Le soir, quand les enfants reviennent, il est à la même place, toujours sur le dos, les yeux ouverts, avec son air de réfléchir.

— Alors, père, ça ne va pas mieux ?

Non, ça ne va pas mieux. Il grogne, il branle la tête. Qu'est-ce qu'on pourrait bien lui faire ? Catherine a l'idée de mettre bouillir du vin avec des herbes ; mais c'est trop fort, ça manque de le tuer. Joseph dit qu'on verra le lendemain, et tout le monde se couche.

Le lendemain, avant de partir pour la moisson, les fils et la fille restent un instant debout devant le lit. Décidément, le vieux est malade. Jamais il n'a vécu comme ça sur le dos. On devrait peut-être bien tout de même faire venir le médecin. L'ennui, c'est qu'il faut aller à Rougemont ; six lieues pour aller, six lieues pour revenir, ça fait douze.

On perdra tout un jour. Le vieux, qui écoute les enfants, s'agite et semble se fâcher. Il n'a

pas besoin de médecin, ça ne sert à rien et ça coûte.

— Vous ne voulez pas ? demanda Antoine. Alors, nous partons travailler ?

Sans doute, qu'ils partent travailler. Ils ne le soulageraient pas, bien sûr, en restant là. La terre a plus besoin d'être soignée que lui. Et trois jours se passent, les enfants vont chaque matin aux champs, Jean-Louis ne bouge point, tout seul, buvant à une cruche quand il a soif. Il est comme un de ces vieux chevaux qui tombent de fatigue dans un coin, et qu'on laisse mourir. Il a travaillé soixante ans, il peut bien s'en aller, puisqu'il n'est plus bon à rien, qu'à tenir de la place et à gêner le monde.

Les enfants eux-mêmes n'ont pas une grande douleur. La terre les a résignés à ces choses ; ils sont trop près d'elle, pour lui en vouloir de reprendre le vieux. Un coup d'œil le matin, un coup d'œil le soir, ils ne peuvent pas faire davantage.

Si le père s'en relevait tout de même, ça prouverait qu'il est rudement bâti. S'il meurt, c'est qu'il avait la mort dans le corps ; et tout le monde sait que, lorsqu'on a la mort dans le corps, rien ne l'en déloge, pas plus les signes de

croix que les médicaments. Une vache encore, ça se soigne.

Jean-Louis, le soir, interroge d'un regard les enfants sur la moisson. Quand il les entend compter les gerbes, se féliciter du beau temps qui favorise la besogne, il a une joie dans les yeux. Une fois encore, on parle d'aller chercher le médecin ; mais le vieux s'emporte, et l'on craint de le tuer plus vite, si on le contrarie. Il fait seulement demander le garde champêtre, un ancien camarade. Le père Nicolas est son aîné, car il a eu soixante-quinze ans à la Chandeleur. Lui, reste droit comme un peuplier. Il vient et s'assoit près de Jean-Louis, d'un air sérieux. Jean-Louis, qui ne peut plus parler, le regarde de ses petits yeux pâlis. Le père Nicolas le regarde aussi, n'ayant rien à lui dire. Et ces deux vieillards restent face à face pendant une heure, sans prononcer une parole, heureux de se voir, se rappelant sans doute des choses, bien loin, dans leurs jours d'autrefois. C'est ce soir-là que les enfants, au retour de la moisson, trouvent Jean-Louis mort, étendu sur le dos, raide et les yeux en l'air.

Oui, le vieux est mort, sans remuer un membre. Il a soufflé son dernier souffle droit devant lui,

une haleine de plus dans la vaste campagne. Comme les bêtes qui se cachent et se résignent, il n'a pas même dérangé un voisin, il a fait sa petite affaire tout seul.

— Le père est mort, dit Joseph, en appelant les autres.

Et tous, Antoine, Catherine, Jacquinet, répètent :

— Le père est mort.

Ça ne les étonne pas. Jacquinet allonge curieusement le cou, la femme tire son mouchoir, les deux garçons marchent sans rien dire, la face grave et blêmie sous le hâle. Il a tout de même joliment duré, il était solide, le vieux père ! Cette idée console les enfants, ils sont fiers de la solidité de la famille.

La nuit, on veille le père jusqu'à onze heures, puis tout le monde cède au sommeil ; et Jean-Louis dort seul encore, avec son visage fermé qui semble toujours réfléchir.

Dès le petit jour, Joseph part pour les Cormiers, afin d'avertir le curé. Cependant, comme il y a encore des gerbes à rentrer, Antoine et Catherine s'en vont tout de même aux champs le matin, en laissant le corps à la garde de Jacquinet. Le petit s'ennuie avec le vieux, qui ne remue

seulement pas, et il sort par moments sur la route, lance des pierres aux moineaux, regarde un colporteur étalant des foulards devant deux voisines; puis, quand il se souvient du grand-père, il rentre vite, s'assure qu'il n'a point bougé, et s'échappe de nouveau pour voir deux chiens se battre.

Comme la porte reste ouverte, les poules entrent, se promènent tranquillement, en fouillant à coups de bec le sol battu. Un coq rouge se dresse sur ses pattes, allonge le cou, arrondit son œil de braise, inquiet de ce corps dont il ne s'explique pas la présence; c'est un coq prudent et sagace, qui sait sans doute que le vieux n'a pas l'habitude de rester au lit après le soleil levé; et il finit par jeter son cri sonore de clairon, chantant la mort du vieux, tandis que les poules ressortent une à une, en gloussant et en piquant la terre.

Le curé des Cormiers ne peut venir qu'à cinq heures. Depuis le matin, on entend le charron qui scie du sapin et enfonce des clous. Ceux qui ignorent la nouvelle, disent : « Tiens ! c'est donc que Jean-Louis est mort », parce que les gens de la Courteille connaissent bien ces bruits-là.

Antoine et Catherine sont revenus, la moisson

est terminée ; ils ne peuvent pas dire qu'ils sont mécontents, car, depuis dix ans, le grain n'a pas été si beau.

Toute la famille attend le curé, on s'occupe pour prendre patience : Catherine met la soupe au feu, Joseph tire de l'eau, on envoie Jacquinet voir si le trou a été fait au cimetière. Enfin, à six heures seulement, le curé arrive. Il est dans une carriole, avec un gamin qui lui sert de clerc. Il descend devant la porte des Lacour, sort d'un journal son étole et son surplis ; puis il s'habille en disant :

— Dépêchons-nous, il faut que je sois rentré à sept heures.

Pourtant, personne ne se presse. On est obligé d'aller chercher les deux voisins qui doivent porter le défunt sur la vieille civière de bois noir. Comme on va partir enfin, Jacquinet accourt et crie que le trou n'est pas fini, mais qu'on peut venir tout de même.

Alors, le prêtre marche le premier, en lisant du latin dans un livre. Le petit clerc qui le suit, tient un vieux bénitier de cuivre bossué, dans lequel trempe un goupillon. C'est seulement au milieu du village qu'un autre enfant sort de la grange où l'on dit la messe tous les quinze

jours, et prend la tête du cortège, avec une croix emmanchée au bout d'un bâton. La famille est derrière le corps; peu à peu, tous les gens du village se joignent à elle; une queue de galopins, nu-tête, débraillés, sans souliers, ferme la marche.

Le cimetière se trouve à l'autre bout de la Courteille. Aussi les deux voisins lâchent-ils la civière à trois reprises; ils soufflent, pendant que le convoi s'arrête; et l'on repart. On entend le piétinement des sabots sur la terre dure. Quand on arrive, le trou, en effet, n'est pas terminé; le fossoyeur est encore dedans, et on le voit qui s'enfonce, puis qui reparait, régulièrement, à chaque pelletée de terre.

Une simple haie entoure le cimetière. Des ronces ont poussé, où les gamins viennent, les soirs de septembre, manger des mûres. C'est un jardin en rase campagne. Au fond, il y a des groseilliers énormes; un poirier, dans un coin, a grandi comme un chêne; une courte allée de tilleuls, au milieu, fait un ombrage, sous lequel les vieux en été fument leur pipe. Le soleil brûle, des sauterelles s'effarent, des mouches d'or ronflent dans le frisson de la chaleur. Le silence est tout frémissant de vie, la sève de cette terre

grasse coule avec le sang rouge des coquelicots.

On a posé le cercueil près du trou. Le gamin qui porte la croix, vient la planter aux pieds du mort, pendant que le prêtre, debout à la tête, continue de lire du latin dans son livre. Mais les assistants s'intéressent surtout au travail du fossoyeur. Ils entourent la fosse, suivent la pelle des yeux; et, quand ils se retournent, le curé s'en est allé avec les deux enfants; il n'y a plus là que la famille, qui attend d'un air de patience.

Enfin, la fosse est creusée.


— C'est assez profond, va! crie l'un des paysans qui ont porté le corps.

Et tout le monde aide pour descendre le cercueil. Le père Lacour sera bien, dans ce trou. Il connaît la terre, et la terre le connaît. Ils feront bon ménage ensemble. Voici près de soixante ans qu'elle lui a donné ce rendez-vous, le jour où il l'a entamée de son premier coup de pioche. Leurs tendresses devaient finir par là, la terre devait le prendre et le garder. Et quel bon repos! Il entendra seulement les pattes légères des oiseaux plier les brins d'herbe. Personne ne marchera sur sa tête, il restera des années chez lui, sans qu'on le dérange. C'est la mort en-

soleillée, le sommeil sans fin dans la paix des campagnes.

Les enfants se sont approchés. Catherine, Antoine, Joseph, ramassent une poignée de terre et la jettent sur le vieux. Jacquinet, qui a cueilli des coquelicots, jette aussi son bouquet. Puis, la famille rentre manger la soupe, les bêtes reviennent des champs, le soleil se couche. Une nuit chaude endort le village.



a belle et funèbre histoire du paysan semblait être continuée par la grande nature qui bruissait autour de l'auditoire. La plupart de ces Parisiens ne connaissaient la vraie campagne que de réputation, par les poètes rustiques et quelques tableaux de maîtres. Encore étaient-ce des raffinés très capables de préférer une œuvre à son modèle. Et c'est là une question toujours pendante, et pour laquelle il y a de si bonnes raisons à donner pour et contre, qu'il est probable qu'elle restera toujours irrésolue. Que vaut-il le mieux posséder ? le plus beau des Corot ou des Millet, ou le paysage qu'il représente ? Si la Joconde vous était donnée, feriez-vous un vœu analogue à celui de Pygmalion et deman-

deriez-vous que, descendue de son cadre, elle vînt s'asseoir sur vos genoux ? Il est certain que l'artiste ajoute à son œuvre son génie et le sentiment d'idéalité qui lui est propre, mais ce qu'il produit reste figé dans une forme absolue, morte à quelques égards et éternellement la même.

La conversation avait dérivé dans ce sens ; et comme toutes les discussions d'esthétique n'aboutissent qu'à embrouiller et obscurcir les questions, on s'entendait de moins en moins dans cette belle compagnie ; si bien que la marquise Thérèse, avec quelque malice peut-être, pria la jeune Reine d'intervenir et d'apaiser la fureur des flots. Ninon, un peu distraite, se laissait bercer par les murmures et les emportements de la dispute. Elle se réveilla sous cette mise en demeure et montra qu'on ne prend pas les jeunes filles sans vert.

— Rien ne me serait plus facile, dit-elle, que d'accorder tout le monde, mais il faudrait réfléchir pour cela, et les Reines n'en ont jamais le temps. Heureusement, je sais comment cela se passe dans les hautes régions politiques. Il y a là, dans l'herbe, les yeux au ciel, étendu sur le dos, ce qui est une posture sans gloire, un poète qui fait semblant de ne pas m'entendre. Je le nomme mon ministre des Beaux-Arts, afin qu'il vous dise mon opinion sur la peinture et les

peintres et sur les tableaux qu'on place sur ses genoux. Ce qu'il dira sera bien dit, et, pour qu'il ait raison, je défends qu'on lui réponde. Monsieur Catulle Mendès, vous savez très bien que c'est à vous que je parle. Dites-nous, je vous prie, ce que je pense des peintres et de la peinture.

— C'est bien facile, dit le poète interpellé en se mettant sur son séant. Votre Majesté pense que les peintres sont infiniment trop malins. Oui, tous malins ! infiniment trop malins. Mon Dieu ! qu'il me serait doux de contempler l'œuvre d'un peintre simple, poussât-il l'ignorance de la complication jusqu'à l'imbécillité parfaite ! J'aimerais que M. de La Palisse exposât tous les ans et devînt chef d'école. Puisqu'il m'est à peu près impossible d'espérer quelque noble et candide artiste à qui seraient étrangères les ruses de parti pris ou les habiletés d'écoles, je me contenterais de Jocrisse peintre de nature morte. Ainsi les boulevardiers, gastralgiques enfin et près de vomir leur cœur à cause de tant de homards à l'américaine et de tant de personnes maquillées, s'accommoderaient volontiers, — à défaut d'une pure déesse vierge leur offrant l'ambrosie sur la neige d'un plat d'albâtre, — d'une soupe aux poireaux, sans beurre, mangée à même dans l'écuelle de bois, et d'une lourde servante de ferme, hâlée et sen-

tant l'étable. Où es-tu, peintre bête? Peintre assez extraordinaire, assez prodigieux pour être naturel, où es-tu? Un instant, en voyant Gustave Courbet, j'ai cru te voir. J'ai cru à la robuste ingénuité de ce grand paysan, comme on avait confiance en l'honnêteté de financiers venus à Paris en sabots. Déception! Au fond, il était déplorablement habile, le maître d'Ornans, et plus fécond en stratagèmes qu'un usurier de village; il faisait exprès d'être naïf, — ce qui est la pire des malices, — et la bonhomie de sa peinture clignait de l'œil aux compères. Regardez toutes les toiles, maintenant! Pas une où ne se révèle, avec évidence, hélas! la recherche, à tout prix, de l'effet. Peindre pour peindre, ah! bien oui, pour étonner, à la bonne heure. Ils font leurs tableaux, tous ces pervers, comme les cocottes font leur visage, pour donner dans l'œil aux passants. La peinture raccroche. »

— Aïe! dit la marquise Thérèse, prenez garde, monsieur! Songez que la reine a dix-huit ans, et ne manquez pas de respect à Son Innocence!

— Qu'ai-je donc proféré d'excessif? demanda le poète d'un air surpris. J'ai dit : la peinture s'accroche. Y a-t-il rien de plus incontestable?

— A la bonne heure! dit la marquise.

Catulle Mendès poursuivit :

— Il s'agit d'être plus « drôle » que le voisin.

« Ah! tu as mis des enfants rouges sur des fonds rouges, ou, sur des fonds verts, des enfants verts? attends un peu, mon bonhomme, je vais te flanquer des bébés blancs dans des boudoirs blancs, et, dans des boudoirs bleus, un tas de bébés bleus. »

Ce n'est pas à l'école des Beaux-Arts que nos peintres ont appris leur métier, c'est dans la baraque à Nicolet. De plus fort en plus fort! Ce n'est même pas difficile : dans tous les arts, aujourd'hui, la virtuosité digitale est à la portée de tout le monde. Vous perdriez beaucoup de temps avant de trouver un pianiste qui ne jouerait pas admirablement du piano; on fait bien la cuisine dans tous les restaurants, même dans les gargotes à trente sous, — trois plats et le dessert, — mais quelle fichue viande! et le beurre sent mauvais. Edgar Poë a évoqué l'ange du Bizarre; si nos peintres ont un ange gardien, c'est celui-là. La passion, pas désintéressée, de l'imprévu, du rare, de l'anormal, la curiosité, pas sincère, du brutal dans le vrai, du colossal dans le beau, de l'épouvantable dans le laid, du maniéré dans le joli, occupent incessamment leurs âmes inquiètes. Tu regarderas, public, si indifférent, si blasé que tu sois, — oui, il faudra bien que tu regardes, tant nous serons excessifs. Nous avons deux chefs d'école : l'Épate et le Tire-l'œil. Ah! quels dentistes, ces peintres! Et

ils arrachent l'admiration, — sans douleur. Quelques-uns d'entre eux s'écrieront : « Si l'on peut dire ! Nous, des outranciers, des chercheurs de l'effet à tout prix, nous qui fuyons au contraire l'éclat de la couleur, la turbulence de la composition, nous qui voulons ramener l'art à la simplicité des œuvres primitives ? Est-il possible d'être calomniés à ce point ! Mais considérez, je vous en supplie, que nous oublions, volontairement, tout ce que nous avons appris, — et que notre candeur est celle des enfants nouveaux-nés. Les artistes les plus ingénus des plus immémoriales écoles d'Italie et d'Allemagne sont, au prix de nous, des monstres de corruption. Comme Néron adolescent, sur le point de signer un arrêt de mort, aurait voulu ne pas savoir écrire, nous voudrions, au moment de faire un tableau, ne pas savoir dessiner. Les lois de la perspective, les procédés des raccourcis, le trompe-l'œil du modelé, — et surtout la science des mœurs, des types, des costumes particuliers à chaque époque de la légende ou de l'histoire, — nous répudions toutes ces dépravations modernes. Nous sommes des nigauds, vous dis-je ! et notre unique ambition est de remettre en honneur l'école d'Épinal. » Plus malins que les autres, ceux-là ! ils ont médité sur la conduite de la violette, cette coquette, qui se cache pour qu'on la cherche, ou de Galatée, cette flirteuse, qui

se dérobe pour qu'on la poursuive, et, cette conduite, ils l'ont érigée en système. L'affectation de la simplicité, — ils le savent bien, ces simples par intérêt, — est un sûr moyen de se faire remarquer dans le brouhaha des excentricités insolentes; de là les maladresses voulues de la ligne, les corps plaqués sur les paysages plats, les verts éteints, les gris mourants, les rouges anémiques, toutes les pâles couleurs de leur fausse virginité; de là les héroïnes bibliques qui ont des cache-nez de laine autour du cou et les dieux olympiens habillés à la Belle Jardinière. Tant d'innocence a de quoi amuser la dépravation des amateurs. Je vous dis que la peinture ».....

Catulle Mendès s'était tourné vers les groupes masculins, et parlait d'une voix plus basse.

« raccroche! Or, celles qu'accostent le plus volontiers, au coin des rues, les roquentins en quête, désabusés du maquillage et sachant à quoi s'en tenir sur le néant des pouffs chimériques, ce ne sont pas les grosses filles aux joues vermillonnées, qui rôdent dans un bruit de traînes somptueuses, mais ces petites à l'air nice, chétives, maigriottes, fluettes, en cheveux, qui trottent menu, un panier au bras ou un sac à la main, avec l'air de revenir de l'école. Et ce qui prouve, de manière à désfer toute contradiction, que les peintres actuels sont tout à fait dépourvus de naturel, c'est

qu'ils ignorent, radicalement, le plus naturel des sentiments humains, — je veux dire l'amour! J'aime à croire, je suis même persuadé que, dans la vie privée, ils se gardent bien de renoncer aux délices des tendresses partagées. Les uns, j'en suis sûr, ont de jolies épouses, et les autres, je l'espère, ont de belles amies; pas un n'ignore la joie d'une chère présence, qui s'approche à petits pas, met un coude à l'épaule de l'artiste incliné vers le chevalet, et se penche, et rit, et, d'un baiser, interrompt le travail. Mais il est certain que l'amour est totalement absent des Salons de peinture. Je dis : totalement, et j'exagère à peine. A part quelques idylles, où les mains ne se touchent même pas, — une façon de jouer à Paul et Virginie, — à part quelques satyres allumés par quelques nymphes, — ch! je tresserai des couronnes non de lauriers, mais de myrtes, à ces peintres qui n'ont pas tout à fait renoncé au culte adorable d'Éros! — aucun tableau ne nous rappelle que les bras sont faits pour l'enlacement et les lèvres pour le baiser. Les malheureux! ils ont mis sur la toile des généraux à pied ou à cheval, des laboureurs qui labourent et des forgerons qui forgent, des pierreuses avec de la boue aux souliers et des Psychés avec une étoile au front, des marchés aux fleurs et des mondaines habillées par Pingat ou Ducrocquet, et des baigneuses déshabillées

par le vent, et des troupeaux de moutons, et des vaches, et des lacs suisses, et des morues, mais ils ne se sont pas avisés de peindre deux amants! Ils ont pensé à tout, sauf à cela! Oh! qu'ils ne nous aient pas montré Arès ou Endymion endormi sur le sein d'Aphrodite ou d'Artémis, Madeleine pleurant dans l'or de ses cheveux au pied de la Croix divine, Juliette au balcon, enlaçant éperdument Roméo, je me l'explique! Il y a beau temps que personne ne se soucie plus de la légende ni de l'idéal. Mais enfin ils auraient pu peindre un homme et une femme, — n'importe quel homme, n'importe quelle femme, — faisant, en se baisant sur la bouche, leur devoir d'homme et de femme? Ah! bien oui. Dieu a dit: « Croissez et multipliez »; les peintres ont changé tout cela. Et ils ne se bornent pas à mettre le cœur à droite: ils ne mettent pas de cœur du tout. Les jeunes filles sortent du Salon avec le droit incontestable de chanter: « L'amour, qué qu' c'est qu' ça, not' matt' ? » Que voulez-vous? c'est trop simple, l'amour. Pourtant, rassurez-vous, belles demoiselles que trouble une curiosité légitime! Ce que les peintres ne vous ont pas fait voir, les poètes vous le diront. Mais ce qu'il y a de plus épouvantable dans cette absence de toute simplicité sincère, dans cette recherche violente ou sournoise de l'extraordinaire, ce n'est pas

qu'elles existent d'une façon indéniable, c'est qu'en effet elles ne pourraient pas ne pas exister. Oui ! c'est moi qui avais tort tout à l'heure en réclamant un peintre bête à défaut d'un grand artiste naïf, et ce sont les peintres qui ont raison en étant des malins. Ils ont raison, non seulement parce que leur malice sert leurs intérêts, aide à leur renommée, mais parce que, s'ils étaient autres, — je veux dire, des créateurs instinctifs, de purs inspirés, des génies involontaires, — ils ne seraient pas de leur temps, et, à cause même de leur ingénuité, nous apparaîtraient, au milieu de la complication et de la perversité générales, comme des monstres. De quel droit leur demanderions-nous d'être, et, je vais plus loin, de quel droit seraient-ils différents de tous les esprits de leur siècle ? Interroge ta conscience, public : te sens-tu aussi immaculé que la neige des monts ou que le lys des champs ; es-tu comparable, pour la simplicité de l'intelligence et du cœur, aux jeunes filles du pays groënlandais ? Rentre en toi-même, critique par hasard, faiseur de vers de ton métier : as-tu en toi l'âme des antiques rhapsodes chantant quand le Dieu les agite, ou celle des pâtres de Sicile imitant sur la flûte à cinq trous, pour le plaisir de l'écho, la plainte du rossignol ou la fuite murmurante des sources ? ne te plais-tu pas, quotidiennement, aux complexités de l'art voulu, aux artifices

subtils de la forme, à tous les raffinements, hélas ! Il y a longtemps qu'un des plus grands poètes de ce temps, éducateur vénéré de tous les ouvriers lyriques, et de qui viennent tous les exemples, a dit à l'austère Muse dépouillée du péplos de neige et vêtue à la mode de Paris :

Lesbienne rêveuse, éprise de Phillys !

C'en est fait des ingénuités sereines et des belles inconsciences. Victor Hugo et Puvis de Chavannes, eux-mêmes, savent ce qu'ils font. Le génie, aujourd'hui, a du talent. Est-ce qu'Orphée est possible après Edgar Poë et Baudelaire ? La science a violé toutes les âmes, et si l'une d'elles dit : « Je suis vierge ! » elle ment. A quoi bon cette hypocrisie ? Soyons ce que nous sommes ; d'autant plus que nous ne saurions faire autrement. Décadence ? peut-être. Supériorité ? peut-être. Je ne sais pas, — ni vous non plus, — ne perdons pas le temps à des disputes vaines. Travaillons, selon la loi qui nous mène. C'est le plus sûr. Prends ta plume, et non pas ta lyre, poète ! Peintres, prenez vos pinceaux et soyez malins, puisqu'il serait impossible, — et absurde — que vous ne le fussiez pas. L'important, c'est de l'être avec énormément de talent, ou même avec un peu de génie.

Profitez de toute la science, de toute la ruse, usez de tous les empirismes pour secouer l'attention paresseuse, — et pour être admirables! Soyez extraordinaires, véritablement : nous y consentons. La seule chose que je vous demanderai, pour l'avenir, c'est de ne pas pousser l'horreur du naturel jusqu'à nier, d'une façon aussi unanime, l'amour! Que diable! il n'a pas tout à fait cessé d'exister, et il y a encore par le monde, je vous assure, quelques personnes qui s'embrassent. »

— *Mais qu'est-ce que vous me faites dire là? fit Sa Majesté Ninon, toute rougissante, en interrompant l'orateur.*

— *Mademoiselle, répondit Catulle Mendès, les ministres seuls sont responsables des sottises qu'ils font dire aux rois. Et puis, je vous assure que je ne vous ai pas trop compromise.*

— *C'est encore assez, dit Ninon. Et je sais bien à qui je vais demander un conte, pour nous sortir un peu de ces théories. Je veux un vrai conte et qui soit amusant. Monsieur Arsène Houssaye, voulez-vous nous le dire?*

— *Je ne demande pas mieux, Mademoiselle la Reine. Voulez-vous l'histoire du prince Percinet et de la princesse Gracieuse?*

— *Non, je l'ai lue dans mes livres de prix. Je*

veux un conte de vous, mais qui soit amusant comme un conte de fées.

— Je vais donc vous dire l'histoire de Mademoiselle Fleur-de-Lys.

— A la bonne heure. Cela s'annonce très bien et nous ne vous interrompons pas.

L'auteur des Grandes Dames sourit à la façon de Méphistophélès et commença ainsi :

MADemoiselle FLEUR-DE-LYS

I



MADemoiselle Édith Jaillet, surnommée Fleur-de-Lys, dans les soupers où elle crie « Vive Henry V ! » est une insatiable au premier chef.

Depuis cinq ans qu'elle pratique, haut la main, la vie parisienne sur le turf, au bord du lac, dans les avant-scènes, on ne saurait dire le désastre qu'elle a fait autour d'elle.

Mademoiselle Lasseny ne dépense que cent mille francs par an pour ses carrosses et ses chevaux, une bagatelle, puisqu'il est convenu que l'écurie coûte quatre fois la cuisine dans une



Mesplès sc.

Imp. A. Salmon.

E. Dentu Editeur.

MADemoiselle FLEUR-DE-LYS

maison bien entendue. Mademoiselle Fleur-de-Lys jette deux cent mille francs par an aux carrossiers et aux maquignons.

Qui est-ce qui paye ?

Ces messieurs. Si ce n'est pas l'un c'est l'autre ; quelquefois tous les deux. Que dis-je ? Tous les quatre.

Prenez garde de tomber sous sa dent aiguë et blanche. Le joli carnage dans toutes les fortunes quand Édith a faim !

On a parlé de son hôtel de la rue de Prony, un chef d'œuvre lilliputien, surnommé la huitième merveille du demi-monde. Il y a là toute une orgie de tapisseries des Gobelins, de faïences florentines, de chinoiseries relevées de japonisme, de tableaux et d'aquarelles de maîtres modernes.

Autant de drapeaux pris sur l'ennemi, selon l'expression de la demoiselle. Un beau jour, cependant elle a quitté tout cela. Ce château des fées ne devait l'abriter que deux ou trois saisons.

Pourquoi ? C'est que le plaisir des yeux, c'est que les vanités les plus suraiguës, c'est que le plaisir du *Tout-Paris* côté des demi-mondaines et des courtisanes donne l'ivresse pendant quelque temps, mais ne fait pas le bonheur.

On s'habitue à tout, aux tromperies quoti-

diennes, aux trahisons féminines, aux soupers les plus pimentés, aux voluptés les plus imprévues ; mais, il reste à toutes ces belles impénitentes emportées par le démon de la chair, je ne sais quelle soif cachée qui les brûle à leur insu.

C'est qu'elles ont des amours, et pas d'amour. C'est qu'elles vivent dans les régions dévorantes du scepticisme, où tout n'est rien parce qu'on ne croit à rien. Ce qu'elles ont sous la main n'est qu'un rêve ; elles ont beau être frappées du vertige de l'argent, l'argent ne les réjouit plus. C'est comme un joueur heureux qui a déjà gagné et qui gagne encore : il croit qu'il gagnera toujours.

Mademoiselle Fleur-de-Lys n'était donc pas contente au milieu de tout son luxe et de tous ses amants. C'est en vain qu'on lui apportait des bouquets et des diamants ; c'est en vain qu'on lui parlait d'amour sur toute la gamme, depuis les tendresses exaltées jusqu'aux brutalités les plus violentes, elle ne sentait plus rien, et elle disait vingt fois par jour à ses petites amies :

— On ne saura jamais comme je m'embête.

Sur quel fumier avait donc poussé cette fleur de lys ?

Édith ne le savait pas bien elle-même. Re-

cueillie par une marchande à la toilette, elle avait très peu passé par l'école. A peine âgée de dix ans elle courait déjà la pratique. C'est-à-dire qu'elle portait des robes d'emprunt, louées au jour le jour, à ces filles de troisième ordre dans la galanterie, qui n'ont jamais de quoi s'acheter une feuille de vigne pour les grands jours ; car dans ce monde-là comme dans tous les mondes, il y a cent misères à l'ombre d'un triomphe.

Quand on regarde de près les filles perdues on se demande pourquoi les unes vont à pied et les autres vont en carrosse. C'est toujours le jeu de l'amour et du hasard.

Naturellement la petite Édith ne fut pas élevée pour devenir rosière ou pour disputer le prix de vertu à l'Académie française. Aussi vers sa quinzième année, un jour qu'elle portait une fort belle robe à une de ces demoiselles, elle trouva plus simple de s'habiller elle-même de cette robe pour courir l'aventure à son tour. Elle n'était pas mal du tout, figure originale presque jolie, chevelure blonde en broussailles, œil provocant, nez finement sculpté avec des narines expressives, bouche bien fendue, lèvres légèrement disjointes par un sourire perpétuel qui montrait les plus belles dents du monde, menton accusé par la volonté

de mal faire. Tout le corps était d'un modelé abondant : épaules fuyantes, bras ronds, seins orgueilleux.

Les peintres à la mode vous parleraient mieux que moi de tout le reste, car elle ne se faisait pas prier pour jouer la scène de Phryné devant l'Aréopage. Elle avait coutume de dire en montrant ses pieds cambrés et ses mains blanches aux ongles en griffes :

— Je vous montre ce que j'ai de moins bien.

Il y avait pourtant un point noir : c'étaient deux oreilles abominables qui semblaient ciselées par un manœuvre quand tout le reste était le travail d'un maître ouvrier. Aussi avec quel art Édith cachait ses oreilles !

Pourtant elle n'avait pas le courage de ne pas y mettre des perles. Par exemple, jamais de diamants, de peur de les éclairer. Du reste elle ne laissait passer que le bout de l'oreille sous ses cheveux toujours en révolte, mais elle avait beau faire, les coups de vent, les curiosités indiscrètes, les malices de ses amies dévoilaient ces oreilles devenues légendaires.

Ce rapide coup de crayon vous montre Fleur-de-Lys à la veille d'une aventure sentimentale qui fit quelque bruit dans le demi-monde.

II

Mademoiselle Fleur-de-Lys lisait des romans. Elle donnait un pleur à Octave Feuillet, un éclat de rire à Alexandre Dumas. Elle ne lisait pas Balzac, elle l'étudiait ; elle s'était barbouillé l'esprit de la recherche de l'Absolu.

— Moi aussi, dit-elle un jour, je recherche l'absolu.

On rit beaucoup, autour d'elle, ce qui lui fit dire à son amant en titre :

— Je ne suis pas si bête que tu en as l'air. Rassurez-vous, monsieur le comte, ce n'est pas chez vous, que j'irai à la recherche de l'absolu.

Sur quoi elle lui jeta au nez une bouffée de cigarette.

— Vois-tu, ma belle amie, murmura le comte d'un air hautain, l'absolu c'est le merle blanc.

— Oui, et on ne l'attrape pas plus dans tes terres que dans les terres du voisin.

— Oh ! je te connais bien, Fleur-de-Lys : pour toi l'absolu c'est tous les jours un caprice inédit :

aujourd'hui un cheval, demain une robe, après-demain une trahison.

— Tu commences à me comprendre. Vois-tu, je t'aime bien, mais je m'ennuie ; ce n'est pas ta faute, c'est la faute de tes amis, de mes amies, du cercle où nous vivons. J'ai horreur de faire toujours la même chose. Tout est prévu et étiqueté dans ma vie comme si j'étais couchée dans un rayon du *Printemps*. Je me crois devant Jaluzot.

— Pauvre fille, que veux-tu que je fasse ?

La belle réfléchit un peu.

— Je veux que tu t'en ailles. Je dînerai seule. Je coucherai seule. La nuit porte conseil. Je te dirai demain matin ce que j'ai résolu.

Le comte n'était pas un gêneur ; il ne se donnait pas le ridicule de rester quand on l'envoyait promener ; il prit son chapeau, embrassa Édith et lui dit :

— A demain ou à après-demain.

On ne pouvait pas sortir plus galamment.

— Un peu plus je l'aimerais, dit Édith quand il fut dans l'escalier.

Mais elle ne rappela pas le comte, d'autant moins qu'il lui était venu une idée. Oh ! mon Dieu, c'est une idée qu'elle n'avait pas trouvée dans la recherche de l'Absolu.

Au fond, ce qu'elle cherchait depuis longtemps c'était l'amour primitif, l'amour adorable, l'amour pour l'amour, quelque chose comme une nouvelle édition de Daphnis et Chloé, mais sans pour cela retourner au milieu des champs.

Où trouver un Daphnis beau, robuste, ingénu, un cœur qui n'a pas encore aimé, des yeux profonds s'illuminant pour la première fois, toutes les poésies de ce rêve rayonnant qui est le mariage avant la lettre ?

Elle était allée plus d'une fois en folle compagnie à la *Closerie des Lilas*, où elle avait valsé vaille que vaille avec son amant : elle avait remarqué parmi les étudiants tapageurs des figures toutes naïves encore de nouveaux venus de la province qui avaient l'air de ne pas bien comprendre les Parisiens.

Qui sait ? Ce serait peut-être amusant de tourner la tête à un de ceux-là et d'aller vivre avec lui toute une semaine dans sa petite chambre d'hôtel, oubliant toutes ses orgies de fille galante et refleurissant sous les primevères de la virginité.

Cela lui monta à la tête et la toucha au cœur.

— Pourquoi donc, moi qui me suis payé tant de choses, ne me payerais-je donc pas le luxe d'aimer et d'être aimée ?

III

Le soir, Fleur-de-Lys, qui jurait bien de s'appeler Édith tout court, fut une des premières arrivées à la *Closerie des Lilas*.

Vous ne l'auriez pas reconnue tant sa métamorphose était réussie. Comme elle comptait plus encore sur sa figure que sur le fla-fla de ses robes et de ses chapeaux, elle s'était habillée non pas tout à fait en étudiante, mais en fille très simple. Sa femme de chambre lui avait retrouvé une robe de cachemire noir qui d'ailleurs lui allait comme un gant ; elle s'était coiffée d'un chapeau à la Rembrandt pas trop emplumé ; rien aux oreilles ; au cou une ruche blanche ; sur le front un voile, pour se donner l'air mystérieux ; des gants de Suède à six boutons ; des bottines idéales marquées au 34 ; à la main un éventail japonais qui valait bien six sous...

Et ainsi elle était charmante, la tête légèrement inclinée, l'air timide, détournant les yeux comme une violette. On eût dit vraiment qu'elle s'était

trompée de porte, et qu'elle était attendue dans quelque famille bourgeoise du voisinage où on joue au loto, à deux sous la partie, pour se donner des émotions.

Ce jour-là, un étudiant de seconde année qui vivait silencieusement rue de Médicis, pas loin de l'École de droit, se hasarda à la *Closerie des Lilas*. A peine entré, il remarqua mademoiselle Édith. Après avoir fait un tour, il la remarqua encore. Mademoiselle Édith rougit et se cacha sous son éventail.

Avait-elle vu son homme du premier coup ?

Lui qui ne cherchait pas, avait-il trouvé ?

Cet étudiant se nommait Adolphe Labour, il était né dans les Ardennes : tête blonde mais énergique ; yeux bleus, mais vifs ; il était grand et bien taillé quoiqu'il y eût en lui du sauvageon ; l'expression de sa figure était d'une douceur pénétrante. On voyait à sa manière de s'habiller qu'il ne se préoccupait guère de faire le beau. C'est que jusque-là la femme n'était pas entrée dans sa vie. Sa seule passion c'était l'étude. Il n'avait aimé que sa mère et sa sœur qui, à elles deux, étaient toute sa famille. Il vivait à Paris d'une pension de deux cents francs par mois sans faire de dettes, parce qu'il était devant le luxe mo-

derne d'un stoïcisme antique. Que lui importaient toutes ces fortunes qu'on traîne après soi, lui qui se trouvait riche dans son pays natal, avec un livre à la main, ou un fusil sur l'épaule. A Paris son luxe c'était le musée du Louvre ou le musée du Luxembourg ; c'était le Jardin des plantes ou le Jardin d'acclimatation ; c'étaient les évocations de Molière au Théâtre-Français ou les féeries de Mozart à l'Opéra ; ce luxe-là ne coûte pas bien cher, d'autant mieux qu'il avait un ami de la rive droite qui lui donnait des billets de spectacle. Il ne renonçait pas pour cela aux droits non plus qu'aux devoirs de la vie, mais il attendait patiemment son heure. Il ne désespérait pas d'être éloquent quand il revêtirait la robe d'avocat. Son grand-père avait été député, peut-être se risquerait-il dans la vie politique ? Mais en attendant, ce qu'il voulait posséder, c'était la science du droit sans trop s'inquiéter de la science de la vie.

Cependant on avait déjà dansé deux quadrilles et tourbillonné deux valse. Mademoiselle Édith ne perdait pas des yeux Adolphe Labour : elle avait beau regarder tous les autres, celui-là seul lui allait, soit qu'il fût la révélation d'un type rêvé, soit qu'une seule de ses œillades eût pris

son âme, car elle était, ce soir-là, toute aux beaux sentiments.

Lui-même, quoiqu'il ne fût pas venu là pour s'y attarder, passait et repassait devant elle, comme entraîné par sa destinée; mais il était timide et ne s'arrêtait pas pour lui parler comme font tant d'autres étudiants devant une bonne rencontre.

Édith vit bien que si elle n'y mettait du sien ce bel oiseau bleu lui échapperait. La fête s'anima. La foule devenait cohue, il lui sembla qu'elle allait tout perdre s'il était détourné de son chemin, car son chemin, c'était elle. Elle résolut de lui parler, mais comment? Que lui dirait-elle? S'il allait passer outre? Enfin, elle se risqua.

— Monsieur...

L'étudiant s'arrêta et pâlit. Édith elle-même était toute blanche.

— Monsieur, est-ce que vous voulez bien valser avec moi?

— Mais, mademoiselle, la valse est finie.

— Ah! je croyais!... C'est que je ne suis jamais venue ici...

Sans songer à être poli, Adolphe Labour dit à Édith :

— Cela se voit bien, mademoiselle.

Ce mot alla au cœur de notre héroïne.

— Moi-même, reprit-il, je n'y viens pas souvent. C'est une bonne fortune pour moi d'être entré ce soir par distraction à la *Closerie des Lilas*.

Ils marchaient du même pas, Adolphe dit à Édith :

— Si vous preniez mon bras?...

— J'y pensais, car je suis toute confuse d'être seule ici, voilà où mène la curiosité.

— Vous ne seriez pas femme si vous n'étiez pas curieuse.

Une bouquetière se jeta à la traverse.

— Jamais! s'écria Édith.

— Vous n'aimez donc pas les fleurs? lui demanda Adolphe.

— Oh! je les aime beaucoup, mais pas ici: il me semble que ces fleurs-là sont aussi dépravées que celles qui les portent.

— Vous avez raison.

— Je me contente d'un simple bouquet de violettes, acheté dans la rue, ou bien des fleurs qui viennent ou qui poussent sur la fenêtre de ma mère, et que je cultive ou que je cueille le matin quand je vais à l'atelier.

— A l'atelier?

Édith raconta avec une charmante naïveté comment elle n'était qu'une pauvre fille qui gagnait sa vie à faire des robes, chez une des grandes couturières de Paris.

— Mais rassurez-vous, ajouta-t-elle, je ne suis pas une machine à coudre : on m'a surnommée les Doigts-de-Fée.

— Je n'en doute pas, dit Adolphe en caressant les doigts de Fleur-de-Lys.

Et ainsi ils causèrent de ceci, de cela. Et plus ils parlaient et plus ils s'aimaient.

Édith avait fini par questionner Adolphe, qui lui avait ouvert son cœur. Elle était ravie.

— Enfin, se dit-elle, j'ai trouvé un homme. Tous ceux que j'ai connus ne sont que des pantins. Jusqu'ici je n'ai joué qu'à la poupée. Je sens que je deviens une grande fille. Si celui-là m'aime, quand je me jetterai dans ses bras je lui donnerai une vierge.

Les courtisanes s'imaginent volontiers qu'elles ont dans leur jeunesse trois ou quatre virginités. Ne connaissent-elles pas toutes, d'ailleurs, le vers célèbre de Victor Hugo :

Son amour m'a refait une virginité.

Avant la fin de la soirée, miracle du cœur chez ces deux amoureux : ils s'aimaient.

— Et maintenant que je vous aime, dit Adolphe à Édith, vous allez retourner chez votre mère et je ne vous verrai plus.

Cela était dit avec un accent de profonde tristesse. On était dans un kiosque presque solitaire. Fleur-de-Lys mit ses deux mains sur les épaules d'Adolphe et lui montra deux larmes.

— Et maintenant que je vous aime, je suis bien malheureuse !

Adolphe voulait dire à Édith :

— Vous ne m'aimez pas !

Mais pourquoi ne pas croire aux larmes de cette belle créature, si simple et si ingénue. Il se laissa prendre corps et âme, cœur et esprit, tout lui à tout elle.

— Ah ! comme je voudrais pleurer sur votre cœur ! reprit Fleur-de-Lys.

Adolphe avait promené ses lèvres sur les cheveux de la demoiselle. Il prit l'ivresse après avoir pris l'amour.

— Eh bien ! lui dit-il, venez chez moi, une petite chambre d'étudiant, presque sous les toits : j'ai lu dans les philosophes que le bonheur est partout.

— Et vos philosophes ont bien raison. Puisque vous m'aimez je vous accompagne chez vous, mais je serai seulement votre camarade.

— Pas mon camarade de lit?

— Oh! non, vous oublierez que je vous aime et vous ne m'embrasserez plus.

On alla dans la chambre d'Adolphe Labour. Édith sentit une forte et saine odeur de livres. Elle ouvrit la fenêtre.

Que faire à la fenêtre? On s'embrassa. On s'embrassa encore, on s'embrassa toujours.

— Ah! comme je t'aime!

— Ah! comme c'est doux de vous aimer!

Édith se promena par la chambre; elle reconnut la mère d'Adolphe dans une photographie.

— Votre mère? dit-elle.

Elle fit le signe de la croix. Et penchant encore sa tête sur le cœur d'Adolphe :

— Adolphe, empêchez-moi de penser à ma mère.

III

Quand on se réveilla, le matin, on s'aperçut que la fenêtre était demeurée ouverte. On vit

s'agiter au vent la tête des plus hauts arbres du Luxembourg. On entendit siffler le merle et chanter les fauvettes : un hardi pierrot vint sautiller sur la fenêtre.

— C'est mon ami, dit Adolphe. Je lui donne tous les jours les miettes du déjeuner.

— On déjeune donc ici ?

— Oui, oui dit Adolphe, il y a table ouverte. J'ai des camarades qui viennent quelquefois le matin casser mon pain, boire mon lait et manger mes fraises.

Édith était toute joyeuse.

— Oh ! mais, c'est charmant ! On se croirait en pleine campagne. Voulez-vous que je déjeune avec vous ?

— Je crois bien !

Adolphe sonna : une superbe matrone apparut pour prendre les ordres. Édith s'était nichée sous l'oreiller.

— Madame Béga, dit Adolphe, vous allez demander au *café Voltaire* un déjeuner pour deux... Je me trompe, deux déjeuners pour un.

Il voulait sauvegarder la pudeur de Fleur-de-Lys.

— Non, non ! dit-elle, je veux déjeuner comme vous déjeunez tous les jours. Vous entendez,

madame Bega : deux pains, deux tasses de lait et deux paniers de fraises.

— Voyons, dit Adolphe en riant, ajoutons à cela un pâté de foie gras et une bouteille de vin de Champagne.

C'eût été la joie d'Édith, qui était gourmande, mais elle se récria :

— Tout cela est bon pour la rive droite ; puisque je suis sur la rive gauche, je veux vivre comme une fille des champs.

— Eh ! bien, le vin de Champagne et le pâté de foie gras seront pour moi... Vous entendez, madame Béga...

La matrone sortit en murmurant :

— Je croyais que c'était un saint, mais il ne vaut pas mieux que les autres. Oh ! les femmes !

Le déjeuner fut charmant, car on eut des baisers pour hors-d'œuvre. Tout en condamnant le pâté de foie gras et le vin de Champagne, Édith y mit les lèvres et les dents.

— Pour faire comme toi, dit-elle à Adolphe.

Survinrent deux étudiants au dessert. Édith fut d'une tenue parfaite, rougissant à tout propos.

— Où diable a-t-il déniché cette vertu-là ? dit un des étudiants.

— A coup sûr, ce n'est pas à la *Closerie des Lilas!* répondit l'autre.

Le bonheur ne se raconte pas. Huit jours durant ce fut un flux de plaisirs, d'émotions, de ravissements. Les vagues heureuses, toutes baignées de soleil, montaient les unes sur les autres; jamais le rivage n'avait été plus joyeux. Mais l'heure du reflux devait sonner bien vite. Édith était une dévorante; elle ne fit que quelques bouchées de son bonheur.

Un matin que dormait Adolphe, elle inventoria la chambre en pensant à son hôtel. Elle s'étonna d'avoir pu vivre huit jours sous ce plafond enfumé, devant ce papier bleu à ramages, en regard de cette pendule qui ne marchait pas, s'asseyant sur ces chaises d'hôtel garni, dormant dans ce lit d'acajou à bateau, se mirant dans cette glace désétamée, inquiétée par les photographies de la mère et de la sœur de son amant.

Ce matin-là, la fenêtre était fermée, elle sauta hors du lit pour l'ouvrir.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Adolphe.

— J'étouffe. Je vais respirer.

Il ne comprit pas que tout était fini : il se retourna de l'autre côté et se rendormit dans un rêve d'amour.

Quand il s'éveilla il fut surpris de voir Édith tout habillée.

— Où vas-tu ?

— Je vais chez ma mère.

Ce fut le dernier mot. On s'embrassa.

— Tu reviendras pour dîner avec moi ?

Édith était déjà sur le pas de la porte. Elle fit un signe et disparut.

Adolphe soupira. Il avait passé huit jours dans un conte de fées ou plutôt il avait assisté à la représentation d'une féerie en huit tableaux et il lui sembla que la toile tombait pour ne plus se relever.

IV

Édith prit un fiacre. Elle donna cent sous au cocher pour qu'il allât bien vite.

On ne l'attendait pas chez elle si matin, après une absence de huit jours. Le comte était venu souvent, très inquiet d'une disparition si imprévue.

Fleur-de-Lys n'était pas dans son hôtel depuis une heure, que l'amoureux héraldique arriva, accompagné d'un de ses amis.

— A la bonne heure, dit-elle, voilà mon monde.

L'ingrate oubliait déjà ses huit jours de bonheur sans nuage. Elle avait eu, grâce à Adolphe, sa part de ciel bleu, mais elle était trop pervertie pour ne pas mieux aimer les orages : « Tu as amoncelé les nuées ; tu vivras dans les nuées. »

— D'où viens-tu ? demanda le comte à Fleur-de-Lys.

— De Monte-Carlo.

— De Monte-Carlo ! dans cette saison !!!

— Oui, mon cher ami, c'est si vrai que je suis ruinée. Le prince Galitzin m'a prêté vingt-cinq louis pour revenir.

Et comme Édith voyait que cela prenait, elle ajouta :

— Après m'avoir prêté cent louis à mon dernier jour de jeu. Ah ! quelle déveine ! Il n'y a que toi qui pourras me consoler : aime-moi bien.

Et elle se jeta dans les bras du comte.

— Oui, je comprends, cela me coûtera cher, dit le comte, qui était un homme d'esprit, mais égaré par la passion.

Et la folle vie continua de plus belle.



V

Cependant ce brave Adolphe Labour avait pris tout cela pour de l'argent comptant. Il avait embrassé le bonheur à belle étreinte, comme un bien qui ne devait pas s'évanouir. Jusque-là, je l'ai dit, il avait passé devant la femme, lui prenant une heure, quelquefois une nuit, mais sans amour et sans passion. Il avait fallu que ce tourbillon qui s'appelle Édith vînt embraser son cœur et troubler sa raison. Il l'aimait de toute la force de ses vingt-deux ans. C'est qu'elle avait été charmante pendant les huit jours qu'elle venait de passer avec lui. Un sourire perpétuel, à peine traversé de quelques expressions d'impatience quand il n'allait pas, dans ce rêve à deux, aussi vite qu'elle-même. Il sentit tout d'un coup la solitude tomber sur lui, froide et nocturne. Il ouvrit ses livres de droit, mais il les referma parce qu'il n'y trouva pas le mot amour.

Qu'était-elle donc devenue cette femme, cette amoureuse, cette apparition? Il la cherchait par-

tout, mais il ne la trouva pas plus à la *Closerie des Lilas* que dans le jardin de Mabelle. Il ne pouvait plus vivre chez lui. Le jour, il battait les pavés de la rive droite comme ceux de la rive gauche. Le soir, il entrait dans trois ou quatre théâtres, mais que lui importait la comédie ! Il dévorait du regard toute la salle, croyant toujours reconnaître cette adorable figure qui l'avait enchanté, et qui, maintenant, faisait le désert dans sa vie.

Que s'était-il donc passé ? Voyageait-elle ? Était-elle malade ? Un omnibus l'avait-il coupée en deux ? Dans ses folles recherches, il alla jusqu'à la Morgue.

Vainement ses camarades, surpris de sa pâleur et de son inquiétude, voulaient-ils l'égayer ou seulement le distraire, il aimait mieux vivre seul, se trouvant ainsi plus près de celle qui était si loin. Sa sœur lui écrivit qu'elle était malade : son aveuglement fut tel qu'il n'alla pas voir sa sœur, parce qu'il croyait toujours qu'Édith allait frapper à sa porte.

Que de fois il recommanda à la mère Béga de donner sa clef à l'absente si elle revenait ! Bien mieux, il recommandait de l'enfermer dans la chambre ; aussi n'était-il jamais plus de deux ou trois heures sans rentrer. La nuit il ne dormait

pas, croyant toujours reconnaître son pas dans l'hôtel, espérant sans cesse que le fiacre qui passait sous sa fenêtre lui amenait Édith.

Il tomba malade, s'étonnant lui-même, malgré son violent amour, d'avoir si peu de vertu pour résister aux passions de la jeunesse. Dans son affolement il ouvrit son cœur à un de ses amis. Il pleura comme un enfant, il lui dit qu'il n'avait plus le courage de vivre.

C'était un dimanche : son ami croyant l'arracher à son chagrin le conduisit de force à Bougival où il avait un bateau. On se promena sur la Seine. Il y avait d'autres camarades. Au dîner on but du vin de Champagne. On chanta à tue-tête. On conta des histoires sadiques. Mais Adolphe Labour n'était pas de la fête, il voyait passer dans son imagination la figure d'Édith ; quoi qu'il fit et quoi qu'on fit, elle était toujours là.

VI

On entraîna l'amoureux non sans quelque résistance à la petite fête de la Grenouillère, où les

hautes courtisanes, ou les comédiennes en rupture de rôle se risquent le dimanche dans les quadrilles les plus endiablés. Tout le monde sait ça, tout le monde a vu ça, ne fût-ce que par les journaux — mondains qui ne parlent jamais que — du demi-monde.

Adolphe Labour entra là comme un étranger qui n'a aucun souci du spectacle. Que lui faisaient toutes ces filles à la mode, toutes ces soupeuses, toutes ces beuglantes, toutes ces tapageuses qui venaient là secouer les sept ou huit péchés capitaux qui sont de leur cortège.

Mais tout à coup le cigare lui tomba des lèvres.

Parmi celles qui levaient la jambe jusqu'à décoiffer les curieux, il reconnut cette belle ingénue de la *Closerie des Lilas*, cette vierge impeccable qui avait pleuré sur son cœur, cette Édith adorée qui lui avait ouvert le ciel.

Il la reconnut, et il ne la reconnut pas, tant elle était redevenue mademoiselle Fleur-de-Lys, c'est-à-dire un diable-au-corps, une insatiable, une affolée, une furibonde. Il faillit se trouver mal. Il serra la main de son ami en lui disant :

— Empêche-moi d'aller tuer cette femme!

— Laquelle ?

— Celle qui, du bout de sa bottine, a jeté ton chapeau par terre.

— Pourquoi donc ?

— C'est elle !

Adolphe était pâle comme un mort.

Oui, c'était elle, ou plutôt ce n'était plus elle...

Fleur-de-Lys avait retrouvé son fumier.

Et pourtant elle reconnut aussi Adolphe.

Elle en était à son dernier coup de pied ; elle ne fit pas de façon pour venir droit à lui.

— Mon Adolphe ! lui dit-elle sans s'inquiéter du comte qui la regardait.

Le jeune homme ne répondit pas.

Elle était à moitié soûle, car elle aussi avait dîné au vin de Champagne, aussi elle ne comprenait pas qu'il le prît de si haut.

— Ah ! ça, est-ce que tu t'imagines que c'était sérieux ? Mais le neuvième jour nous serions morts d'ennui. Voyons, reviens à toi, reviens à moi. Veux-tu que je te présente au comte, nous souperons ensemble ? Veux-tu valser avec moi ?

Adolphe ne répondait toujours pas.

Son ami jugeait à sa pâleur, au feu de ses yeux, à la contraction de ses muscles qu'un drame allait éclater au milieu de cette comédie.

— Voyons, parle-moi donc ! reprit Fleur-de-Lys.

— Madame, je ne vous connais pas...

Fleur-de-Lys devint une tempête.

— Ah! tu ne me connais pas! Ah! tu m'en veux parce que je t'ai donné huit jours de ma vie que j'aurais vendu si cher aux autres! Ah! tu ne me connais pas!

— Chut! dit l'ami d'Adolphe en les entraînant tous les deux hors du champ de bataille de la danse, — je veux dire du chahut.

Adolphe avait compris. Tout son rêve et tout son bonheur n'avaient donc été qu'un jeu de courtisane. Il voulait ne pas ouvrir la bouche, mais il se ravisa.

— Écoute, Édith, dit-il doucement en prenant la main de Fleur-de-Lys : Puisque tu m'as donné huit jours, tu peux bien me donner encore huit minutes, huit minutes de grâce!

— Oh! oui, dit Édith avec joie, car elle se sentait vaguement reprise à son amour.

— Eh bien, mon ami va nous montrer sa barque : il fait un beau clair de lune, je te dirai mon secret, et tu me diras le tien.

— Tu sais nager, n'est-ce pas?

— Pourquoi?

— C'est que si nous allions chavirer...

— Oui, je sais nager.

Il ne fallut pas une minute pour aller jusqu'à la barque.

Et quand ils furent seuls sur l'eau, en face de la lune, sous le ciel étoilé, que lui dit-il, et que lui dit-elle ?

La barque s'éloigna rapidement de la Grenouillère. L'ami qui les avait conduits au rivage était retourné au bal, entraîné par une femme.

Ni Adolphe ni Fleur-de-Lys ne reparurent.

Quand, à minuit, l'ami d'Adolphe chercha sa barque il ne la retrouva point.

Le surlendemain on découvrit non loin de Marly une femme noyée vêtue d'habits de fête ; le même jour, sous Saint-Germain, on découvrit pareillement le cadavre d'un jeune homme qui fut reconnu par une lettre de sa mère portant cette suscription :

Monsieur

Adolphe Labour

Étudiant en droit

Rue de Médicis

Paris.

L'amant en titre d'Édith Jaillet lui fit élever au Père Lachaise un tombeau de marbre blanc semé de fleurs de lys d'argent.


Il y conduisit ces jours-ci sa nouvelle maîtresse, qui savait bien l'histoire de la morte.

La demoiselle soupira en se disant : « Au moins, celle-là a eu ses huit jours de joie ! »

Et comme le comte causait avec un gardien du cimetière, elle murmura :

« C'est égal, l'étudiant est un fier muffle d'avoir jeté une si belle fille à l'eau. Faites donc le bonheur des hommes ! »



a reine Ninon fit la moue, non qu'elle n'eût trouvé l'histoire charmante, mais beaucoup de détails et les péripéties du dénouement l'avaient troublée, échappant en partie à sa compréhension, heureusement! Aussi fut-elle ravie de sentir quelques gouttes d'eau lui tomber sur les mains. Elle remercia le conteur du geste le plus gracieux, mais en s'écriant : La pluie!... ce qui lui épargnait l'embarras de dire autre chose.

En un clin d'œil, tout le monde fut sur pied, et les ombrelles s'ouvrirent, des ombrelles blanches, bleues, rouges, violettes, lilas qui, couvrirent la prairie d'une floraison inattendue de gigantesques pâquerettes de toutes les couleurs. Un gros nuage passait ;

un grain paraissait imminent. On se dispersa; on prit la fuite de tous côtés; les hommes s'empressaient auprès des dames et cherchaient à les couvrir de leurs chapeaux, à la façon de Louis XIV. Le nuage pourtant n'était pas méchant; il ne fit qu'effrayer les belles fugitives. La marquise Thérèse, entourée d'un bataillon de fidèles, fut guidée vers un bois voisin devant lequel un chêne immense était placé en sentinelle avancée.

— *On ne saurait trouver un meilleur abri, dit-elle, et c'est assurément en prévision de notre voyage que le ciel a mis là ce parapluie énorme.*

— *Il rappelle, dit un savant, les baobabs sous lesquels on fait camper une armée entière. Nous y serons fort à l'aise et parfaitement à couvert.*

— *D'autant, fit la jolie Madame de Rocas, que l'averse est déjà passée. Vous appelez cela du mauvais temps? un simple arrosage. On voit bien que vous ne connaissez pas les orages de mon pays. Voyez donc le soleil qui brille à travers les dernières gouttes de pluie. Quand on voit cela chez nous, on dit que le Diable marie sa fille.*

— *Hé! fit Guy de Maupassant, c'est un peu la condition de tous les mariages, rayons et larmes mêlés, avec l'arc-en-ciel en perspective. Retourné toutefois.*

— Voilà, dit la marquise, des paroles que vous seriez embarrassé d'expliquer à notre petite Reine. Donc, je les blâme. Mais où donc est-elle? Je ne la vois plus depuis un moment.

— Madame, dit René Maizeroy, la Reine et la Cour sont parties, et, sans la révérence que je vous porte, je crois que je les aurais suivies. Aux premières menaces de pluie, elles se sont avisées qu'il y avait là-bas, auprès de ce village dont vous apercevez le clocher, une ferme où elles trouveraient un abri et du lait excellent; une de ces demoiselles a offert de les guider, et la Reine s'est enfuie avec ses favorites, affirmant qu'elle allait revenir tout de suite, tout de suite.

— Voilà de mes étourdies! dit la marquise. Elle est au bout du monde, cette ferme.

— Si vous le permettez, Madame, dirent quelques jeunes gens, nous irons chercher ces demoiselles pour leur faire escorte au retour.


— Elles reviendront bien toutes seules, dit la marquise, et elles sont en nombre pour se défendre. Mais, de cette affaire, elles n'entendront pas l'histoire que M. de Maupassant va nous conter.

— Louons-en le ciel, dit celui-ci, car bien que cette histoire soit absolument vertueuse, elle comporte des détails un peu trop instructifs. Et puisque notre

Reine nous a quittés, je propose de vous dire mon conte en République.

— C'est entendu, dit la marquise, et vous n'avez qu'à commencer.

LA MARTINE

ELA lui était venu, un dimanche, après la messe. Il sortait de l'église et suivait le chemin creux qui le reconduisait chez lui quand il se trouva derrière la Martine qui rentrait aussi chez elle.

Le père marchait à côté de sa fille, d'un pas important de fermier riche. Dédaignant la blouse, il portait une sorte de veston de drap gris; et il était coiffé d'un chapeau melon à larges bords.

Elle, serrée dans un corset qu'elle ne laçait qu'une fois par semaine, s'en allait droite, la taille étranglée, les épaules larges, les hanches saillantes, en se dandinant un peu.

Coiffée d'un chapeau à fleurs, confectionné par une modiste d'Yvetot, elle montrait tout entière sa nuque forte, ronde, souple, où ses petits cheveux follets voltigeaient, roussis par le grand air et le soleil.

Lui, Benoist, ne voyait que son dos, mais il connaissait bien le visage qu'elle avait sans qu'il l'eût cependant jamais remarqué plus que ça.

Et tout d'un coup, il se dit : « Nom d'un nom, c'est une belle fille tout de même que la Martine ». Il la regardait aller, l'admirant brusquement, se sentant pris d'un désir. Il n'avait point besoin de revoir la figure, non. Il gardait les yeux plantés sur sa taille, se répétant à lui-même, comme s'il eût parlé : « Nom d'un nom, c'est une belle fille ».

La Martine prit à droite pour entrer à « la Martinière », la ferme de son père, Jean Martin ; et elle se retourna en jetant un regard derrière elle. Elle vit Benoist qui lui parut tout drôle. Elle cria : « Bonjour, Benoist ». Il répondit : « Bonjour, la Martine, bonjour, maît' Martin », et il passa.

Quand il rentra chez lui, la soupe était sur la table. Il s'assit en face de sa mère, à côté du valet et du goujat, tandis que la servante allait tirer le cidre.

Il mangea quelques cuillerées, puis repoussa son assiette. Sa mère demanda : « C'est-i que t'es indispos ? » Il répondit : « Non, c'est comme une bouillie que j'aurais dans l' ventre et qui m'ôte la faim ».

Il regardait les autres manger, tout en coupant de temps à autre une bouchée de pain qu'il portait lentement à ses lèvres et mastiquait longtemps. Il pensait à la Martine : « C'est tout de même une belle fille ». Et dire qu'il ne s'en était pas aperçu jusque-là; et que ça lui venait comme ça, tout d'un coup, et si fort qu'il n'en mangeait plus.

Il ne toucha guère au ragoût. Sa mère disait : « Allons, Benoist, efforce té un p'tieu ; c'est d' la côte de mouton, ça te fera du bien. Quand on n'a point d'appétit, faut s'efforcer ».

Il avalait quelque morceau, puis repoussait encore son assiette; — non, ça ne se passait point, décidément.

Sur la relevée, il alla faire un tour aux terres et donna congé au goujat, promettant de remuer les bêtes en passant.

La campagne était vide, vu le jour de repos. De place en place, dans un champ de trèfle, des vaches écroulées lourdement, le ventre répandu,

ruminaient sous le grand soleil. Des charrues dételées attendaient au coin d'un labouré; et les terres retournées, prêtes pour la semence, développaient leurs larges carrés bruns au milieu de pièces jaunes où pourrissait le pied court des blés et des avoines fauchés depuis peu.

Un vent d'automne un peu sec passait sur la plaine, annonçant une soirée fraîche après le coucher du soleil.

Benoist s'assit sur un fossé, mit son chapeau sur ses genoux, comme s'il eût eu besoin de garder la tête à l'air, et il prononça tout haut, dans le silence de la campagne : « Pour une belle fille, c'est une belle fille ».

Il y pensa encore le soir, dans son lit, et le lendemain en s'éveillant.

Il n'était pas triste, il n'était pas mécontent; il n'eût pu dire ce qu'il avait. C'était quelque chose qui le tenait, quelque chose d'accroché dans son âme, une idée qui ne s'en allait pas et qui lui faisait au cœur une espèce de chatouillement. Parfois une grosse mouche se trouve enfermée dans une chambre. On l'entend voler en ronflant, et ce bruit vous obsède, vous irrite. Soudain elle s'arrête; on l'oublie; mais tout à coup elle repart, vous forçant à relever la tête. On ne peut ni la

prendre, ni la chasser, ni la tuer, ni la faire rester en place. A peine posée, elle se remet à bourdonner.

Or, le souvenir de la Martine s'agitait dans l'esprit de Benoist comme une mouche emprisonnée.

Puis un désir le prit de la revoir; et il passa plusieurs fois devant la Martinière. Il l'aperçut enfin étendant du linge sur une corde, entre deux pommiers.

Il faisait chaud; elle n'avait gardé qu'une courte jupe, et sa seule chemise sur sa peau dessinait bien ses reins cambrés quand elle levait les bras pour accrocher ses serviettes.

Il resta blotti contre le fossé pendant plus d'une heure, même après qu'elle fut partie. Il s'en revint plus hanté encore qu'auparavant.

Pendant un mois, il eut l'esprit plein d'elle, il tressaillait quand on la nommait devant lui. Il ne mangeait plus, il avait chaque nuit des sueurs qui l'empêchaient de dormir.

Le dimanche, à la messe, il ne la quittait pas des yeux. Elle s'en aperçut et lui fit des sourires, flattée d'être appréciée ainsi.

Or, un soir, tout à coup, il la rencontra dans un chemin. Elle s'arrêta en le voyant venir. Alors

il marcha droit sur elle, suffoqué par la peur et le saisissement, mais aussi résolu à lui parler. Il commença en bredouillant :

— Voyez-vous, la Martine, ça ne peut plus durer comme ça.

Elle répondit, comme en se moquant de lui :
« Qu'est-ce qui ne peut plus durer, Benoist ? »

Il reprit : « Que je pense à vous tant qu'il y a d'heures au jour ».

Elle posa ses poings sur ses hanches : « C'est pas moi qui vous force ».

Il balbutia : « Oui, c'est vous ; je n'ai plus ni sommeil, ni repos, ni faim, ni rien ».

Elle prononça très bas : « Qu'est-ce qu'il faut, alors, pour vous guérir de ça ? »

Il resta saisi, les bras ballants, les yeux ronds, la bouche ouverte.

Elle lui tapa un grand coup de main dans l'estomac et s'enfuit en courant.

A partir de ce jour, ils se rencontrèrent le long des fossés, dans les chemins creux, ou bien, au jour tombant, au bord d'un champ, alors qu'il rentrait avec ses chevaux et qu'elle ramenait ses vaches à l'étable.

Il se sentait porté, jeté vers elle par un grand élan de son cœur et de son corps. Il aurait voulu l'étreindre, l'étrangler, la manger, la faire entrer en lui. Et il avait des frémissements d'impuissance, d'impatience, de rage, de ce qu'elle n'était point à lui complètement, comme s'ils n'eussent fait qu'un seul être.

On en jasait dans le pays. On les disait promis l'un à l'autre. Il lui avait demandé, d'ailleurs, si elle voulait être sa femme, et elle avait répondu : « Oui ».

Ils attendaient une occasion pour en parler à leurs parents.

Or, brusquement, elle ne vint plus aux heures de rencontre. Il ne l'apercevait même point en rôdant autour de la ferme. Il ne pouvait que l'entrevoir à la messe le dimanche. Et, justement un dimanche, après le prône, le curé annonça du haut de la chaire qu'il y avait promesse de mariage entre Victoire-Adélaïde Martin et Joséphin-Isidore Vallin.

Benoist sentit quelque chose dans ses pieds et dans ses mains, comme si on en avait enlevé le sang. Ses oreilles bourdonnaient, il n'entendait plus rien, et il s'aperçut au bout de quelque temps qu'il pleurait dans son livre de messe.

Pendant un mois il garda la chambre. Puis il se remit au travail.

Mais il n'était point guéri et il y pensait toujours. Il évitait de passer par les chemins qui contournaient sa demeure, pour ne point même apercevoir les arbres de sa cour, ce qui le forçait à un grand circuit qu'il faisait matin et soir.

Elle était mariée maintenant avec Vallin, le plus riche fermier du canton. Benoist et lui ne se parlaient plus, bien qu'ils fussent camarades depuis l'enfance.

Or, un soir, comme Benoist passait devant la mairie, il apprit qu'elle était grosse. Au lieu d'en ressentir une grande douleur, il en éprouva au contraire une espèce de soulagement. C'était fini, maintenant, bien fini. Ils étaient plus séparés par cela que par le mariage. Vraiment, il aimait mieux ça.

Des mois passèrent, encore des mois. Il l'apercevait quelquefois, s'en allant au village de sa démarché alourdie. Elle devenait rouge en le voyant, baissait la tête et hâtait le pas. Et lui se détournait de sa route pour ne la point croiser et rencontrer ses yeux.

Mais il songeait avec terreur qu'il pouvait au premier matin se trouver face à face avec elle et

contraint de lui parler. Que lui dirait-il maintenant, après tout ce qu'il lui avait dit autrefois en lui tenant les mains et lui baisant les cheveux auprès des joues? Il pensait souvent encore à leurs rendez-vous le long des fossés. C'était vilain ce qu'elle avait fait, après tant de promesses.

Peu à peu, cependant, le chagrin s'en allait de son cœur; il n'y restait plus que de la tristesse. Et, un jour, pour la première fois, il reprit son ancien chemin contre la ferme qu'elle habitait. Il regardait de loin le toit de la maison. C'était là-dedans! là-dedans qu'elle vivait avec un autre! Les pommiers étaient en fleurs, les coqs chantaient sur le fumier. Toute la demeure semblait vide, les gens étant partis aux champs pour les travaux printaniers. Il s'arrêta près de la barrière et regarda dans la cour. Le chien dormait devant sa niche, trois veaux s'en allaient d'un pas lent, l'un derrière l'autre, vers la mare. Un gros dindon faisait la roue devant la porte, en paradant devant les poules avec des manières de chanteur en scène.

Benoist s'appuya contre le pilier et il se sentit soudain repris par une grosse envie de pleurer. Mais, tout à coup, il entendit un cri, un grand cri d'appel qui sortait de la maison. Il demeura

éperdu, les mains crispées sur les barres de bois, écoutant toujours. Un autre cri, prolongé, déchirant lui entra dans les oreilles, dans l'âme et dans la chair. C'était elle qui criait comme ça ! Il s'élança, traversa la prairie, poussa la porte et il la vit, étendue par terre, crispée, la figure livide, les yeux hagards, saisie par les douleurs de l'enfantement.

Alors il resta debout, plus pâle et plus tremblant qu'elle, balbutiant : « Me v'la, me v'la, la Martine ».

Elle répondit, en haletant : « Oh ! ne me quittez point, ne me quittez point, Benoist ».

Il la regardait, ne sachant plus que dire, que faire. Elle se remit à crier : « Oh ! oh ! ça me déchire ! Oh ! Benoist ».

Et elle se tordait affreusement.

Soudain un besoin furieux envahit Benoist de la secourir, de l'apaiser, d'ôter son mal. Il se pencha, la prit, l'enleva, la porta sur son lit ; et, pendant qu'elle geignait toujours, il la dévêtit, enlevant son caraco, sa robe, sa jupe. Elle se mordait les poings pour ne point crier. Alors il fit comme il avait coutume de faire aux bêtes, aux vaches, aux brebis, aux juments : il l'aida et il reçut dans ses mains un gros enfant qui geignait.

Il l'essuya, l'enveloppa d'un torchon qui séchait devant le feu et le posa sur un tas de linge à repasser demeuré sur la table, puis il revint à la mère.

Il la mit de nouveau par terre, changea le lit, la recoucha. Elle balbutiait : « Merci, Benoist, t'es un brave cœur ». Et elle pleurait un peu, comme si un regret l'eût envahie.

Lui, il ne l'aimait plus, plus du tout. C'était fini. Pourquoi? Comment? Il n'eût pas su le dire. Ce qui venait de se passer l'avait guéri mieux que n'auraient fait dix ans d'absence.

Elle demanda, épuisée et palpitante : « Qué que c'est? »

Il répondit d'une voix calme : « C'est une fille qu'est bien avenante ».

Ils se turent de nouveau. Au bout de quelques secondes, la mère, d'une voix faible, prononça : « Montre-la moi, Benoist ».

Il alla chercher la petite et il la présentait comme s'il eût tenu le pain bénit, quand la porte s'ouvrit et Isidore Vallin parut.

Il ne comprit point d'abord; puis, soudain, il devina.

Benoist, consterné, balbutiait : « J'passais, je passais comme ça, quand j'ai entendu qu'elle

criait et j' suis v'nu... v'la t' n' efant, Vallin! »

Alors le mari, les larmes aux yeux, fit un pas, prit le frêle moutard que lui tendait l'autre, l'embrassa, demeura quelques secondes suffoqué, reposa l'enfant sur le lit, et présentant à Benoist ses deux mains :

« Tope là, tope là, Benoist, maintenant, entre nous, vois-tu, tout est dit. Si tu veux, j' srons une paire d'amis, mais là, une paire d'amis!... »

Et Benoist répondit : « J' veux bien, pour sûr. j' veux bien. »





UI, dit tristement Paul Hervieu, il est cruel de le penser! mais de simples accidents, des événements vulgaires, des rencontres maladroités frappent plus sûrement l'amour que les plus noires trahisons.

— Cela ne fait pas un doute, dit Arsène Houssaye, et je ne conseillerais jamais à l'homme le plus épris de voir accoucher la femme qu'il aime ou de la servir dans cet affreux moment. Les femmes sont les premières à le comprendre et à éloigner l'époux ou l'amant de leur lit de douleur. Le rôle de l'homme est difficile dans ces affreuses circonstances! Quelques femmes affolées demandent au contraire à presser la

main de celui par qui elles souffrent et à le sentir près d'elle. Elles ont tout à y perdre et le terrible spectacle qu'elles offrent s'efface bien lentement ensuite de la mémoire de l'amoureux.

— Alors, dit la marquise, vous condamneriez une pauvre femme à l'isolement, à l'heure où elle a le plus besoin de secours et de consolation ?

— Non, répliqua le poète, mais il y a des gens faits pour ces sortes de choses, les médecins, les chirurgiens, et, ce qui vaut mieux encore, les sages-femmes.

— Je crois, mon cher rêveur, qu'un homme peut et doit être assez fort pour accepter les nécessités de la vie, sans que cela puisse altérer les sentiments qu'il a dans le cœur.

— Cela dépend des organisations. Si le sentiment ne s'altère pas, il se modifie. Quelquefois il devient plus grand, plus puissant, plus sérieux. On n'aime plus seulement la femme, mais la mère, et c'est en suivant cette route que l'amante devient l'amie ; mais on ne l'aime plus de la même façon.

— Qu'importe, si on l'aime mieux ? dit Madame de Bergueneuse.

— Et d'ailleurs, je crois, dit Maurice Talmeyr, que, n'en déplaise à M. Arsène Houssaye, l'illusion peut survivre à l'épouvantable crise. Les poètes ne

sont-ils pas là pour nous aider à persévérer dans le rêve? Ne nous montrent-ils pas les jeunes mères comme des roses qui ont daigné s'épanouir?

— En voilà assez sur ce sujet, dit la marquise, je m'en tiens au dire moins scabreux de M. Paul Hervieu. Un amour qui a résisté aux orages peut périr d'une goutte de pluie. J'ai connu dans ma jeunesse une belle jeune fille, pleine de grâce et de délicatesse, qui en donna une preuve singulière. Elle avait accepté les hommages d'un beau garçon, auquel sa main était à peu près promise. Un jeune homme du Midi, terriblement méridional, comme vous l'allez voir. La maison avait été ouverte à l'amoureux qui y venait à toute heure du jour et s'éprenait tous les jours davantage de sa fiancée. Voilà qu'une nouvelle lui arrive, la meilleure nouvelle du monde, une nouvelle qui devait avancer le mariage de huit jours. Il faut annoncer cette nouvelle à la bien-aimée. Il part comme la foudre; il arrive comme l'éclair. Il appelle, il demande, il veut voir Mademoiselle. On ne sait où elle est; est-ce assez contrariant! Cependant il est de grand matin; elle ne peut être sortie. Elle n'est point chez sa mère; elle n'est point au jardin; il la cherche du grenier à la cave, de l'office à la bibliothèque; il frappe à toutes les portes, à toutes, entendez-vous, à toutes... Vous en penserez ce que vous voudrez, ajouta

la marquise en arrangeant les plis de sa robe, mais elle n'a jamais voulu le revoir.


Cette anecdote de haut goût fut commentée à voix basse entre femmes; les hommes n'osèrent pas se mêler à ces discussions qui avaient je ne sais quel caractère d'intimité.

C'était le moment, signalé par Théodore de Banville dans une de ses plus charmantes fantaisies, où les dames échangent ces paroles mystérieuses et ces secrets de franc-maçonnerie qu'il ne leur a jamais été permis de révéler aux hommes.

La marquise, cependant, s'informa de la Reine dont on n'avait point entendu parler, et dépêcha un courrier vers la ferme lointaine où la Cour s'était réfugiée; un autre Versailles! Elle décida en outre qu'elle se regardait comme chargée de l'intérim et qu'elle n'entendait pas qu'on chômât d'histoires en attendant Sa Majesté. Et comme elle demandait un conte à un homme de bonne volonté, Robert de Bonnières consentit à parler, mais à condition qu'on ne laisserait pas approcher les demoiselles. Son récit était si particulièrement horrible qu'il ne pensait pas que des nerfs de jeunes filles pussent le supporter. Il adjura en outre les personnes nerveuses de ne point écouter, ou, mieux encore, de se boucher les oreilles. Son conte d'ailleurs ne comportait aucun

détail immoral, mais dépassait de cent coudées les émotions qu'on pouvait emprunter à la galanterie. L'effet de cette préface fit se rapprocher les groupes, et Robert de Bonnières s'assit auprès de la marquise, sous le grand chêne, à peu près dans la posture que prenait saint Louis pour rendre la justice en plein air.

BICHON

 'ÉTAIT à Vitry-le-François, il y a quatre ans de cela. Je faisais mes vingt-huit jours au 26^e de dragons.

Nous avions trimé depuis cinq heures et demie du matin. Le soir venu, rompus, fourbus, abasourdis de fatigue, mouillés jusqu'aux os, les jambes roidies dans nos bottes qui semblaient de plomb, nous étions allés, après la soupe, prendre le café dans un petit cabaret qui se trouvait en dehors d'une des principales portes de la ville, au delà des fossés, marécages immobiles où les grenouilles de septembre chantaient à la nuit

tombante, comme pour annoncer de nouveau la pluie pour le lendemain.

Mes camarades étaient de toutes espèces. Il y avait dans la bande un commis-voyageur élève de Jean-Jacques Rousseau, un ancien employé de la Compagnie d'Orléans, un paysan des environs de Poitiers, très quartier latin, un élève de l'école des Beaux-Arts, nommé Angelin, viveur, jaloux, mélancolique et paresseux, que j'avais déjà vu à Paris, et Graffard, Jules Graffard, ouvrier serrurier, Parisien, hâbleur, violent, excessif, courageux à la peine, pas bien méchant au fond, mais qui voulait avoir toujours raison.

Pour savoir manier le fer, Graffard parlait avec compétence de la fabrication des armes. Il avait failli se battre un jour avec le maître-armurier en discutant la façon dont la lame devait être ajustée à la garde des sabres nouveau modèle.

C'était un petit homme sec, vif, pâle, mal fichu, avec des petits yeux noirs coléreux.

Nous nous assîmes tous autour d'une table carrée peinte en vert. Graffard commanda au patron ce qu'il voulut. Il avait plus de ressort qu'aucun de nous; nous étions si las que l'idée ne nous venait pas de préférer un vulnéraire à une eau-de-vie de marc, un bock à un verre de vin.

On but du café chaud que Graffard trouva détestable, puis le cognac, puis la bière, puis le vin chaud, puis le punch... et les langues se délièrent. On parla surtout du capitaine instructeur... « Un plein de soupe, un marmiteux, un éléphant malade et catapultueux... à qui on crèverait la panse. »

Le capitaine Loyer était un gros homme, bon militaire, assez mauvais bougre.

Ce matin même, il avait exaspéré les hommes en les maintenant à l'exercice à pied sous la pluie deux heures durant, sans manteau, au lieu de les faire mettre dans le manège couvert, comme il eût été raisonnable. Ce qui augmentait l'irritation, c'était que le « cochon » avait lui-même un superbe manteau de caoutchouc à capuchon.

Ce manteau et ce capuchon avaient pris des proportions énormes dans la tête de Graffard.

On se grisait.

Le commis-voyageur parlait de la *Revanche de Lille*, un journal radical où il collaborait. L'employé d'Orléans contait ses bonnes fortunes en wagon et le paysan poitevin rompait de temps en temps le silence, pour me demander de lui trouver une place à Paris... Mais Graffard avait bientôt fait de dominer tout ce bruit pour reve-

nir au capitaine, à la pluie, au manteau et au capuchon. « Ce gros badingouin était-il fait d'une autre pâte qu'eux ?... Il enfoncerait, lui, Graffard, ses bottes dans ce bedon précieux... il régalerait sa proéminence... et bien qu'il fût petit il en mangerait quatre comme lui. » La fumée des pipes s'épaississait autour de la flamme allongée des chandelles, et Graffard, très excité, s'écriait, quand il manquait d'injures nouvelles :

— Je lui crèverai la panse... comme à un chien.

— Comme à un chien... comme à un chien... c'est facile à dire, reprit doucement Angelin, l'élève des Beaux-Arts.

Et il hocha la tête d'un air entendu.

— Oui, comme à un chien... répliqua Graffard, qui commençait à se fâcher. J'ai dit comme à un chien...

— C'est qu'un chien n'est point si facile à tuer qu'on croit.

— Et depuis quand, s'il te plaît ?

— C'est qu'il n'y a pas bien longtemps j'ai tué un chien moi-même... et cela donne encore du mal.

— Je voudrais bien savoir comment tu t'y es

pris... rien que pour la farce... Était-il gros, ton chien?

— Non, c'était un petit chien.

— Ah!

— Un tout petit chien... un épagneul pas plus gros que ça.

— Je vois ça... Un mignon pour femme... tout poilu, d'un blanc roux avec des mèches de poil sur les yeux et une faveur bleue sur la tête... comme on en vend le dimanche en été sur les boulevards... Et puis après?

— Je l'ai tué.

— Pourquoi ça ?

— Parce que sa maîtresse l'aimait.

— Et elle ne t'aimait pas.

— Elle m'aimait.

— Tu étais jaloux du chien, alors ?

— Non... Mais elle me trompait, et comme je ne pouvais pas l'atteindre autrement, j'ai tué son chien.

— Pour l'embêter, quoi.

— Oui.

Et Angelin nous raconta qu'une nuit il était entré inopinément et avait trouvé l'appartement vide. « Madame avait découché, » comme disait Graffard. Angelin alla tout droit à la chambre à

coucher et alluma une bougie. Il avait eu d'abord l'idée de tout briser, disait-il, les lampes japonaises, les vases de porcelaine gagnés à la foire de Neuilly, et de déchirer les rideaux de peluche, et de percer la chromolithographie de bazar qui représentait une jeune mère allaitant son enfant...

Il avait justement une canne à épée. Il restait immobile au milieu de la chambre, écoutant le roulement des voitures rares et lointaines, le pas actif des gens attardés, et il était là seul devant la couverture faite et les draps vides, retenant sa respiration pour mieux écouter.

Il appelait en lui-même ces voitures l'une après l'autre, il les arrêtait devant la porte et il entendait le brusque derlindindin de la sonnette, le tac-tac de ses talons hauts sur les dalles du vestibule, son nom de « Julie » jeté au concierge en passant, le cric-crac des allumettes qu'on allume, le flou-flou des jupons dans l'escalier, et il sentait l'haleine essoufflée qu'elle avait en arrivant à son troisième étage, les joues fraîches, la bonne odeur de linge... Mais non... Rien, rien que ce silence ouaté par les tentures, rien que cette solitude où il s'épuisait, rien que ces parfums d'eaux de toilette évaporées dans les apprêts du départ!

Angelin parlait de tout cela en connaisseur.

Au milieu de ces rêvasseries, Angelin entendit dans la chambre un petit grognement béat. Bichon...

— C'est le chien? interrompit Graffard.

— Oui.

— Je m'en doutais.

Et Angelin reprit le récit dont j'eus moi-même une vision bien nette, grâce aux questions précises que je faisais à mesure.

Bichon donc se réveilla dans sa petite niche d'osier. Angelin alla prendre la bougie et l'abaisa jusqu'à l'ouverture de la niche et regarda l'animal. Bichon, couché sur le côté, étendit une patte après l'autre pour se détirer d'abord, il renorgea sa tête en soulevant une oreille d'un air spirituel, comme s'il eût voulu se préparer à jouer comme on joue avec quelqu'un de connaissance. Bichon se mit ensuite sur ses pattes, avança le museau hors de la niche... Angelin l'appela... Bichon hésita à sortir... sortit enfin lentement une patte après l'autre... s'enhardit et vint en remuant la queue lui flairer les jambes... C'est à ce moment qu'Angelin apprêta machinalement la lame de sa canne à épée en pressant légèrement sur le ressort... et il se mit à rire.

Il jouait avec le chien en l'excitant... Ce fut

d'abord un jeu plein de retenue... Bichon poussait des rao-rao de satisfaction, en mordillant la lame qu'on lui présentait... puis ce furent de longs poils qui s'entortillèrent autour de la pointe de l'épée qui n'était point encore entrée dans ses chairs... Mais ce ne fut bientôt plus de jeu... Angelin s'était décidé... A la première piqûre, Bichon poussa un petit cri ; il revint néanmoins à la charge en jouant. Il ne se doutait de rien... A la seconde piqûre, Bichon ne cria pas, mais son œil prit de l'inquiétude... A la troisième piqûre il s'enfuit en roulant sous le lit... Angelin le poursuivit... la difficulté le mit en train... A moitié couché, il raclait le parquet avec sa canne pour déloger l'animal... puis il déranga le lit... Bichon épouvanté était déjà sous l'armoire à glace... il fouilla sous l'armoire... Bichon était derrière les rideaux... La bête était prompte et habile à fuir... Angelin renversa la table de nuit et faillit tomber en se heurtant à un fauteuil... Il avait les joues chaudes... la langue sèche... et ses mains tremblaient... Il s'animait à cette poursuite... Cela devenait une affaire... Il finit par acculer Bichon dans un coin... Bichon essaya de mordre... Angelin lui porta un coup qui le perça de part en part.

— Et j'eus du mal alors, dit Angelin... beaucoup de mal à l'achever... La pauvre bête était devenue endiablée... Elle sautait sur moi et faisait des bonds hauts de ça en se retournant et en gigotant en l'air avec un effarement piteux... Elle m'évitait merveilleusement... je la ratais souvent... Souvent aussi je lui lardais tantôt la cuisse, tantôt l'oreille ou la peau du dos.

— Aïe donc ! aïe donc ! disait Graffard.

Je sentais la lame qui s'enfonçait... et la salive, la salive me venait à la bouche comme lorsqu'on va goûter quelque chose de bon...

— Aïe donc !

L'animal saignait pour de bon... Il se traînait partout en gémissant... La chambre en était toute tachée : les murs, les draps, les tapis, mes mains... Enfin je l'acculai pour la seconde fois dans le coin... je le visai à la gorge.

— Aïe donc !

Je frappai... Il gigota en piétinant dans son sang... et je frappais... je frappais toujours...

— Et aïe donc ! aïe donc ! cria Graffard, en se levant cette fois.

Graffard, qui n'avait point perdu un mot du récit, s'était si fort excité à mesure, qu'il semblait prendre part lui-même à la chose. Et, plus

qu'à moitié gris, il faisait, debout, des gestes comme s'il tenait en effet une lame en main, et qu'il portât des coups de pointe, tantôt en quarte, tantôt en tierce.

La retraite était sonnée depuis longtemps. Nous étions très fatigués ; aucun de nous ne profita jusqu'au bout de la permission de dix heures. Nous rentrâmes tant bien que mal au quartier, malgré tout ce que put nous dire Graffard, qui voulait passer la nuit dehors et que nous abandonnâmes au coin d'une ruelle mal-famée.

J'eus de mauvais rêves pendant la nuit. Je dormis mal, si bien que, le lendemain matin, j'étais tout habillé au moment où l'on sonnait le réveil.

Il faisait à peine jour.

Il pleuvait à verse, comme la veille. Je descendais aux écuries, lorsque j'entendis comme une sorte de grand remue-ménage du côté du magasin d'habillement qui donnait de plain-pied sur la cour... et des cris pareils à ceux d'un animal qu'on égorge :

— Au secours ! au secours !

Puis plus rien.

Deux gardes d'écurie en sabots et en blouse blanche couraient vers le bruit avec des fourches.

Je les suivis en courant jusqu'au magasin... et je vis par la fenêtre toute grande ouverte, d'une part, le gros capitaine étendu en pente sur un tas de pantalons rouges à basane..., secoué sur place par de grands soubresauts..., muet, transpercé, défiguré d'une abominable façon et perdant tout son sang qui inondait la chambre de tous les côtés... La lutte avait dû être terrible... Il avait encore le manteau et le capuchon de la veille.

Et je vis, d'autre part, la tête nue, la tunique en lambeaux, le sabre en main, Graffard qui se débattait furieusement entre les mains du maréchal des logis de garde et des hommes accourus.

— Aïe donc, aïe donc! criait-il.

Et tout à coup il s'abattit sans connaissance, en vomissant toute l'orgie de la nuit.

La scène était facile à reconstituer. Le capitaine Loyer était au magasin d'habillement pour un détail d'équipement. Il vit passer dans la cour Graffard, qui rentrait en casque et en épaulettes à cette heure matinale. Il en conclut qu'il avait tiré une bordée. Il ouvrit la fenêtre, et appela : « Graffard ! » et Graffard vint. Celui-ci ne put supporter la colère du capitaine au capuchon, et l'attaqua brusquement.

On connaît le reste de la scène. Graffard fut jugé par le conseil de guerre du corps d'armée qui siégeait à Châlons, condamné à mort et fusillé le 8 octobre 1879. Cette exécution fit à l'époque quelque bruit dans les journaux.





AUVRE bête! fit une voix féminine sincèrement apitoyée.

— Parlez-vous du capitaine ou de l'assassin? demanda un sceptique.

— De tous les trois, dit la dame, dans laquelle on reconnut l'excellente Madame Castagnède. Mais je plains le toutou bien plus que les hommes, qui ne m'inspirent pas un fort intérêt. Sans doute, il ne faut pas tuer son capitaine; cela est d'un mauvais exemple; quand un maniaque se passe une pareille fantaisie, pour avoir fait deux heures d'exercice de trop, je consens volontiers qu'on le fusille; mais massacrer de sang-froid un petit chien qui veut jouer,

pour faire de la peine à une drôlesse qui n'a pas dû s'en soucier beaucoup, je trouve cela tout à fait noir!

A ce moment, on signala au lointain un nuage de robes blanches.

La Reine et sa Cour rentraient au bercail.

— Madame, dit Paul Arène à la marquise, puisque je dois prendre ma part des labeurs de cette journée, je vous conjure de me donner immédiatement la parole. Si ces demoiselles arrivent, on me fermera la bouche, sûrement.


— Vertuchoux ! dit la marquise Thérèse, qu'allez-vous donc nous dire?

— Rien que de très anodin, fit Paul Arène, mais vous savez, ces histoires du Midi, on ne sait jamais où elles vont. Si notre jeune Cour était là, je chercherais des adoucissants et des métaphores, et c'est comme cela qu'on arrive à dire des énormités.

— Hâtez-vous donc, dit la Marquise, car elles seront ici dans un quart d'heure.

— Je vais vous dire l'histoire de mon ami Capiscol qui, à la suite d'un événement ordinaire, mais imprévu, devint un parfait philosophe. Voici.

UN PHILOSOPHE

 APISCOL abattit ses cartes :
— « Norette, cinq consommations au compte de M. Pessègue... » Et tandis que l'aimable cafetière, dont la brune et duveuse maturité attire tout Silvergue au café de la Perdrix-Rouge, marquait les consommations annoncées, Capiscol, son heureux mari, montrait Pessègue en train de chercher quelque chose derrière le comptoir :

— « Vous le voyez, là, ce gros homme avec qui je faisais le bésigue ? Eh bien, il ne se doute pas de ce qui lui pendait au bout du nez, il n'y a

pas encore quinze jours, ni combien il l'a échappé belle ! »

Les yeux de Capiscol étincelaient, sa voix était frémissante ; puis subitement radouci, il ajouta :

— « Si nous faisons un petit tour à l'établissement du brave Tartavin ?... Je me sens moisir : il ne vient ici que des réactionnaires ! »

La proposition ne m'étonna point, car les cafetiers méridionaux, aisément ennuyés de la vie d'intérieur et craignant toujours, comme on dit, que le plafond croule sur leur tête, délèguent volontiers le soin des affaires à la femme pour aller aux heures perdues exercer chez un concurrent l'agréable état de consommateur.

Quand nous fûmes installés sous la tente de Tartavin, entre des vases verts d'Anduze où verdoyaient des fusains et des lauriers-roses, Capiscol commanda une bouteille de bière avec un siphon de limonade gazeuse — mélange classique ! — et, après avoir trinqué, souriant, il continua :

— « Oh ! oui, qu'il l'a échappé belle, le gros Pessègue... Figurez-vous que je le croyais un ami et que depuis plus de dix ans, gueusard ! il me trompait avec ma femme... Elle aussi, l'a échappé belle, d'ailleurs. Dans le premier feu de la colère — chacun, à Silvergue, vous le dira —

j'avais calculé de faire coup double : deux coups de fusil, là... Pan ! pan !

Mais allons par ordre, et cueillons bien.

Voilà donc que Pessègue me trompait et que je ne m'en apercevais pas ! Comment m'en serais-je aperçu ? Un homme dans ma situation est le plus souvent dehors : le métier l'exige ! Aujourd'hui la chasse, demain la pêche, après-demain une partie d'aïoli que des camarades ont arrangée.

Il n'y a pas à dire mon bel ami ! C'est gênant, c'est pénible, mais ça contente le client.

Si Pessègue et ma femme s'en donnaient, on le devine, pendant que le bon Capiscol, dans l'intérêt de la maison, battait la colline et la garrigue, s'exposant pour pêcher la truite à des rhumatismes, qui ne pardonnent pas, et usant les clous de ses souliers sur toutes les pierrailles où son chien avait flairé un poil de lièvre.

Sacrifiez-vous après cela, dans l'intérêt du commerce, tuez-vous, exterminatez-vous, au lieu d'imiter les autres qui, sans tant se donner de peine, restent tranquillement à la maison, fraîche l'été, chaude l'hiver, toujours sur le dos des habitués, et n'ayant d'autre souci que de gronder la bonne en sirotant des demi-tasses.

Moi, j'avais voulu trop bien faire, et ma récompense : vous la savez !

Ce train aurait pu durer longtemps ! le hasard vint y mettre terme. Un jour, dans la montagne, courant — pour l'achever à grands coups de crosse — après une alouette que je croyais avoir blessée, je rencontre la racine d'un buis, je bute, je tombe, je roule, je dégringole — mon fusil d'un côté, mon carnier de l'autre — cinq mètres de rochers à pic, et je me relève — non ! car je ne me relevai pas — et je reste étendu, la face au ciel, avec une cuisse cassée.

Des braves gens qui faisaient du bois me rapportèrent sur une civière.

Trois semaines durant, Monsieur, trois interminables semaines, on me tint sans sortir, immobile et raide, la jambe prise dans un étui. Le pire, c'est que ma femme et Pessègue ne se chaient guère. — Oh ! pas beaucoup plus que lorsque j'étais absent ! — Pour ne pas comprendre et deviner, il aurait fallu être aveugle.

Bien soigné, par exemple ! Je les gênais un peu tout de même, et ils avaient hâte de me voir guéri. Moi je pensais : très bien, Pessègue ! très bien, madame Capiscol ! entourez-moi, dorlottez-moi, veillez à ce que rien ne manque ; maintenant

je me tais, ne pouvant bouger ni pied ni patte ; mais on vous réserve une surprise pour le jour où on se retrouvera debout.

Et tandis qu'ils se becquetaient dans les coins, c'est terrible la jalousie ! mâchant ma barbe et les poings serrés, je ruminais, du fond de mon lit, d'atroces projets de vengeance. — Voyons, Capiscol, que leur feras-tu ?... Et il m'en passait des idées par la tête, des idées rouges, monsieur, couleur de sang et de massacre.

Une des plus douces à laquelle je m'arrêtais définitivement était de feindre, aussitôt levé, un départ pour la chasse, de revenir, de les surprendre, et de les fusiller tous deux.

Je ne sais comment cela se fit ; mais, quoique je n'en eusse guère parlé qu'à une douzaine d'amis, le bruit de ce que je préparais finit par se répandre dans la ville. Alors ce fut un beau vacarme ! Il en vint des visites et des visites ! Pendant la dernière semaine, le café ne désemplit pas. Et ce monde défilait devant mon lit, chacun me serrant la main tristement et sympathiquement comme pour me plaindre et m'encourager. Mais personne n'essaya de combattre mon dessein, parce qu'on me connaissait, et qu'on savait que tout serait inutile.

Pessègue et ma femme ne soupçonnaient rien !

Enfin, le grand jour arriva. La veille, le docteur avait dit :

— Demain, Capiscol, j'enlève le dernier appareil, et tu pourras, après déjeuner, faire une petite promenade. — Avec un fusil ? — Avec deux fusils, si tu veux, et le droit de te casser l'autre jambe en essayant d'assommer des alouettes!...

Je fis semblant de rire ; mais ce n'est pas aux alouettes que je pensais.

Tout se passa, monsieur, et de point en point comme je l'avais décidé. Je prends mon fusil ; je feins de partir pour la chasse, disant que, si le gibier donne, je coucherai chez un ami, au prochain village. Ma femme et Pessègue, brave Pessègue ! m'accompagnent jusqu'à la porte : — Surtout sois prudent, et ne te fatigue pas à marcher trop vite... C'est cela ; comptez là-dessus que je ne marcherai pas trop vite ! Malgré ma jambe assez malade, avec mon fusil sur l'épaule, je filais droit comme l'éclair. Quelle émotion, monsieur, quand les gens me virent ainsi traverser la ville. On me montrait, on murmurait : — Il paraît que ce sera pour six heures... et des

commerçants mirent les volets à leur boutique dans l'impatience de l'événement.

Pour six heures ! je n'eus pas le courage d'attendre jusque-là. Pour six heures ? Non, tout de suite. Que me faut-il de plus ? ne suis-je pas sûr et de reste ! Ma pauvre tête était perdue, mon fusil me brûlait les doigts. Je fais un crochet à travers champs ; je rentre en suivant les ruelles ; et, par une échelle appliquée à ma fenêtre, j'essaie de pénétrer dans la salle de billard. La fenêtre justement était grande ouverte ; je hasarde un œil, qu'aperçois-je ? Pessègue et ma femme, ah ! les canailles, qui, eux aussi, n'avaient pas attendu.

— Quoi ! vous tirâtes, Capiscol ?

— Je visai, monsieur, je visai simplement, par amour-propre ; je visai mais ne tirai pas... Le spectacle, faut-il le dire ? n'avait pas du tout produit sur moi l'effet que j'espérais : nulle indignation, nulle surprise !...

— Quelle force d'âme, Capiscol !

— Ne parlons pas de force d'âme ! Ici on a le sang chaud, la tête vive, mais cela part tout de suite ou jamais plus, et il s'agit de ne pas laisser passer le bon moment. Or, voyez-vous, j'avais laissé passer le bon moment. Pendant ces trois

semaines de lit, à force d'y penser toujours, je m'étais, sans m'en apercevoir, trop fait à l'idée de la chose. »

Et, philosophiquement, Capiscol ajouta :

— « Ce que c'est pourtant que l'habitude ! »





n riait encore quand Mademoiselle Suzanne d'Élys fit irruption dans le cercle, entourée de ses demoiselles d'honneur.

— Comment! fit-elle, on conte des histoires sans nous, et des histoires amusantes! Ne suis-je plus Reine, par hasard? Qui donc m'a détrônée?

— Personne, dit la marquise, mais il a bien fallu remplir votre interrègne. On m'avait nommée régente. Est-ce que vous ne me confirmez pas mes pouvoirs?

— Ah! dit Suzanne, vous régneriez bien mieux que moi. Et puis nous avons à nous faire pardonner notre escapade. Je sens que c'est très mal de quitter

ses sujets, surtout quand ils ne vous mettent pas à la porte. Mais nous avons de si belles excuses à faire valoir ! D'abord j'ai cru que vous nous suiviez. Et puis nous avons trouvé là-bas une fermière accomplie. Et du lait comme on n'en a jamais bu ! Et des pommes comme on n'en a jamais mangé. Toutes vertes. Elles craquaient sous la dent à faire froid dans le cou. Et de jolies servantes avec des croix d'or à la Jeannette. Elles ne voulaient pas d'argent. Pourtant, quand elles ont su que j'étais Reine, elles en ont accepté. Enfin elles m'ont enseigné le vrai chemin de l'Ermitage. Il faut aller rejoindre cette ligne de peupliers et descendre une petite rivière qui est tout à fait jolie à voir.

— Je ferai observer à Sa Majesté, dit M. de Nerwinde, que ce tracé va allonger considérablement notre route.

— En êtes-vous bien sûr ? dit la Reine qui n'était pas très forte en géométrie.

— Très sûr, Mademoiselle.

— Et pourquoi ?

— Parce que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

A cette assertion hardie, les poètes haussèrent irrévérencieusement les épaules, et Théodore de Banville, particulièrement, regarda le ciel pour protester.

— Je décrète, dit la reine Ninon, que nous irons écouter la prochaine histoire au barrage qu'on aperçoit au bout de la plaine, au bord du ruisseau. On prendra la route qu'on voudra, mais la mienne est la plus courte, et la preuve, c'est que j'arriverai la première. Qui m'aime me suive!

Et la Reine, suivie de ses demoiselles, partit à toutes jambes, oublieuse des lois de l'étiquette et de toute espèce de décorum.

Au bout d'un petit quart d'heure, on arriva au bord d'une rivière ombragée de peupliers et de trembles, et l'on trouva la reine Ninon installée sur l'une des rives.

— Eh bien, dit-elle d'un air triomphant au savant Suédois, qui s'était décidé à la suivre, — M. de Nerwinde est Suédois, nous n'avons pas de raison pour cacher la nationalité de M. de Nerwinde, — nierez-vous que la ligne courbe soit le plus court chemin?

— Je réclame, dit le guide distancé, pour le chemin des écoliers.

Pendant que Sa Majesté taquinait ainsi un prince de la science, la caravane était arrivée sur le bord de la petite rivière ombragée, où les branches lui offraient le plus charmant abri.

La petite Reine attendit à peine que son peuple fût installé, et interpella de la manière la plus impé-

rieuse un de ses sujets qui l'admirait avec complaisance.

— Monsieur de Banville, dit-elle, je vous ai gardé une place à côté de moi, mais à condition que vous nous direz une belle histoire de campagne qui nous ramène à la ferme que nous venons de quitter.

— J'y pensais, Mademoiselle, et si vous m'en aviez demandé une autre, j'aurais été bien embarrassé.

LES SERVANTES

I



n province, beaucoup d'âmes délicates, douloureusement froissées dans leurs plus légitimes instincts, n'ont d'autre parti à prendre que celui de la résignation, et c'est à celui-là que s'était arrêtée M^{me} Henriette Simonat, après des luttes inutiles. Mariée à un homme d'esprit grossier, tyrannique, libertin, profondément égoïste et, de plus, avare, elle comprit bien vite qu'elle devait abandonner toute espérance ; et, à vingt-huit ans, merveilleusement belle, et mère de deux enfants déjà grands, elle avait fait son deuil de la vie. Les Simonat habi-

taient une campagne nommée les Bernadets, près d'Azay-sur-Cher, à quatorze kilomètres de Tours; mais, en réalité, M^{me} Henriette était à mille lieues de cette ville, où son fils François était au lycée, sa fille Julie en pension, et où elle avait laissé ses amitiés d'enfance. Car son mari la tenait à la maison comme prisonnière, n'ayant ni les plaisirs de la compagnie, ni l'âpre jouissance de la solitude. En effet, Simonat qui faisait valoir ses grandes propriétés, recevait assez fréquemment des marchands de vin, de grains, de bestiaux, et des compagnons de chasse; M^{me} Henriette devait alors faire les honneurs de sa table à des hommes qui buvaient comme des sourds, mettaient leurs coudes sur la table et, au dessert, fumaient leurs pipes.

Dans une si triste vie, et privée de toute amitié, M^{me} Simonat ne trouva aucun recours, si ce n'est dans le dévouement de sa femme de chambre, Rosalie Hulin, une grande fille blonde, alerte, stylée, pleine d'attentions, qui savait soigner et choyer sa dame, lui éviter toutes les besognes ennuyeuses, lui tenir compagnie, lui faire la lecture, être au besoin pour son service une repasseuse, une couturière, une modiste et une dentellière de premier ordre. D'une très faible

santé, minée encore par l'incurable ennui, madame Henriette était en proie à des crises fréquentes, pendant lesquelles elle perdait toute force, et avait besoin de mille soins délicats ; elle trouvait alors chez Rosalie l'affection la plus affectueuse, la plus tendre, la plus discrète. Si quelque faute avait été commise qui devait exciter la brutale colère de Simonat, la servante n'hésitait pas à s'en charger, toujours prête à affronter l'orage, à suppléer sa maîtresse en toutes choses, et même, comme on le verra, en trop de choses. Mais telles furent la patience, la sollicitude, l'ingénieuse bonté de cette aimable fille qui, à chaque vacance, allait chercher les enfants à Tours, les y reconduisait et veillait sur eux, d'ailleurs toujours prête à partir, si leur mère était tourmentée d'un pressentiment ou de la moindre inquiétude ; elle sut si bien se rendre indispensable, tout en restant sans nul oubli à son humble place de servante, que M^{me} Henriette Simonat lui pardonna dans son âme, lorsqu'elle apprit enfin que Rosalie était la maîtresse de son mari.

II

D'ailleurs, les deux femmes n'abordèrent jamais dans sa réalité cette question brûlante ; mais tout en restant dans les allusions et les sous-entendus, la femme de chambre fit très bien comprendre à sa maîtresse que le mal eût été beaucoup plus grand, si une autre qu'elle eût pris de l'influence sur Simonat, trop égoïste et sensuel pour n'être pas gouverné par ses désirs. M^{me} Henriette fut persuadée avec raison qu'en tout état de cause, Rosalie prendrait son intérêt et celui de ses enfants, et si elle ne se consola pas de se voir amèrement délaissée, elle dut garder encore à son indigne rivale quelque chose comme une reconnaissance triste et désolée. Cependant tant de déceptions, l'incurable regret d'une vie manquée et sans issue ne tardèrent pas à détruire les dernières forces de M^{me} Simonat ; usée et à bout de résistance, sans maladie apparente, elle s'alita bientôt pour mourir, et mourut, en effet, tenant dans ses bras François

et Julie, que Rosalie était allée chercher à Tours. Tout en les couvrant de ses derniers baisers, la malheureuse mère les confiait, les recommandait du regard à sa servante, à qui elle avait chrétiennement pardonné.

De nombreux parents vinrent assister aux obsèques de M^{me} Henriette, et au retour du cimetière, Simonat les régala d'un plantureux festin, où furent mangés des cochons de lait rôtis, des pâtés de venaison et des carpes de la Loire, et où les vins de Vouvray coulèrent à pleins bords ; le soir même, chacun partit de son côté, et Rosalie reconduisit les enfants à Tours, où elle coucha, et d'où elle ne revint que le lendemain matin. Dès qu'il fut seul, Simonat se débarrassa tout de suite de ses regrets, et cela d'autant plus facilement qu'il n'en avait éprouvé aucun. Lorsque Rosalie rentra à la maison, elle le trouva gai, le sourire alerte, et se frottant les mains.

— « Donnez-moi le trousseau de clefs, dit-elle ; toutes les clefs ! Et en même temps, elle regardait complaisamment la cour du domaine où rentraient de grands bœufs, les cimes des grands arbres du jardin qu'on voyait par-dessus le mur, les chariots, les charrues, les volailles

picorant dans l'herbe, les dindons au jabot rouge, les chiens de chasse aux taches fauves, et elle se disait que tout cela était à elle.

Simonat rendit le trousseau de clefs à Rosalie, et la regardant humblement avec un air de chien battu :

— « Tu sais, dit-il, ce que je t'ai toujours promis ; c'est que je t'épouserais, si ma femme mourait. Je suis prêt, quand tu voudras, à tenir ma promesse.

— A d'autres, dit la belle Rosalie Hulin. Je ne veux pas donner une belle-mère aux chers petits, mais j'aurai soin que, sans moi, vous ne leur en donniez pas une. Quant à faire ma pelote, croyez que je n'y manquerai pas, et je n'aurai pas besoin d'être votre femme pour mettre ce qu'il me plaira dans ma bourse. Enfin, je n'ai pas envie de souffrir ce qu'a souffert madame ! Ou je me trompe bien, ou vous mourrez dans la peau d'un homme qui chiffonne la belle femme de chambre : mais la femme de chambre, s'il vous plaît, ce sera moi ! Et maintenant allez faire votre tour, et pas de paroles inutiles. »

III

Rosalie tendit sa joue avec un air auquel Simonat ne savait pas résister, et il partit, après avoir mis son baiser de rustre sur cette belle chair fraîche. Dès que la servante fut seule, elle ouvrit la porte de la cuisine, et s'adressant à une fillette qui écurait un chaudron de cuivre jaune :

— « Va, dit-elle, me chercher la Suzanne, qui garde ses vaches dans le pré, et qu'elle vienne tout de suite. »

Quelques minutes plus tard, la Suzanne entra, une grande jolie fille mince aux bizarres yeux verts, avec de lourds cheveux blonds, une peau aussi blonde que ses cheveux, et des lèvres d'un rose vif, extraordinairement spirituelles.

— « Ma fille, lui dit Rosalie, tu es engagée jusqu'à la Toussaint; c'est cinquante écus qu'on te doit, les voici, et tu vas, s'il vous plaît, tourner les talons.

— J'entends bien, Madame Rosalie, dit la vachère, après un assez long silence; seulement, je vais vous dire, j'aime autant rester ici.

— Allons ! dit la femme de chambre, je serais une mauvaise ménagère si je n'avais pas fait des trous de vrille à toutes les portes ! Et plus de vingt fois, avec les yeux que voilà, je t'ai vue toute dépenaillée, assise sur le lit de monsieur, qui fourrait ses doigts dans tes cheveux jaunes !

— Ça se peut bien, dit Suzanne, dont la bouche retroussée en arc eut un malicieux sourire. Moi, je n'ai pas eu besoin de faire des trous aux portes pour savoir que le laboureur Pierre Mabru est de vos amis. C'est un beau garçon aux larges épaules, chevelu comme un chêne, et qui sait gouverner les filles, aussi bien que ses bœufs et ses chevaux. Moi aussi, je vous ai vue plus de vingt fois avec lui, dans sa chambre de l'écurie, dans le grenier à foin, et dans le petit bois qui est au bout du pré ; car, mademoiselle, je marche pieds nus, on ne m'entend pas venir, et je ne fais pas plus de bruit qu'une souris !

— Eh ! dit Rosalie Hulin, qui te croira ? Ce n'est pas M. Simonat, sans doute ?

— Le malheur, dit Suzanne, levant ses grands yeux aux longs cils dorés, c'est que vous et moi, on nous a envoyées à l'école. Toutes les deux nous savons lire et écrire ; mais moi je n'écris pas, je lis seulement. Quand Mabru s'en est allé

pour l'héritage de ses parents et qu'il a passé un mois à Larçay, chez son frère le meunier, vous vous êtes trop ennuyée après lui, vous lui écriviez, pour peu, tous les jours que Dieu fait, et moi, j'ai toutes les lettres ! Mabru me les a cédées de bonne amitié ; elles sont dans un lieu sûr, où vous ne les trouverez pas, et M. Simonat les recevrait tout de suite, si on touchait à un cheveu de ma tête.

IV

— Ah ! dit Rosalie, grinçant des dents, tu es aussi la maîtresse de Pierre Mabru !

— Après vous, mademoiselle, dit humblement Suzanne. Je vois bien que vous me souhaitez loin d'ici, et que vous allez m'offrir quelques billets de mille francs. Mais au contraire, mon idée est de rester. Je pense que M. Simonat a assez de méchanceté et de bêtise et d'argent pour nous deux, et que Pierre Mabru a aussi assez de jeunesse et d'amour pour nous deux ; vivons dans une bonne intelligence, et rentrons nos griffes. Si vous voulez bien me supporter, mademoiselle,


vous me trouverez prête à vous obéir et à vous servir en toute occasion, à cacher vos fautes, si vous en faites, et à suivre de mon mieux vos commandements. Mais je ne veux pas m'en aller d'ici, et je suis trop attachée à la maison.

— C'est bon, dit Rosalie Hulin, je tâcherai d'arranger cela et j'y réfléchirai. En attendant, va garder tes vaches. »

Arranger ça ! et comment ? La servante se brisait la tête à y réfléchir, mais la vie sait tout dénouer avec ses combinaisons mystérieuses. Aux suivantes vacances de Pâques, pendant les quelques jours que la petite Julie Simonat était venue passer chez son père, avec son frère François, elle fut attaquée de la petite vérole. La dévouée Rosalie s'installa à son chevet, la soigna comme une mère, ne la quitta ni jour ni nuit, et la guérit enfin ; mais elle-même gagna la maladie de l'enfant, et mourut au milieu de longues et cruelles souffrances. M. Simonat qui, en sa qualité de tyran, a le goût invétéré du mariage, a épousé un an après sa voisine, la riche M^{me} Dufourcq, dont il convoitait les vastes propriétés, et naturellement, c'est Suzanne qui est devenue la belle femme de chambre. Très entendue et très fine, elle a su, en suivant les traditions de

sa devancière, se dévouer parfaitement à sa maîtresse, et lui éviter de nombreux ennuis. Comme Rosalie aussi, elle protège et défend de son mieux les enfants Simonat; elle maintient le bon ordre et la propreté dans la maison, et tout doucement, sans faire semblant de rien, elle est devenue riche. Cette spirituelle personne, qui se propose d'aller plus tard à Paris, a très bien su garder son argent, et n'a pas commis la faute d'épouser Pierre Mabru. Elle se sait très étrangement jolie et très désirable; mais elle n'ignore pas du tout qu'une belle femme vaut une autre belle femme, et elle surveille attentivement ses vachères.



 *E suis très contente de l'histoire, dit Suzanne, quoique M. de Banville ait osé faire entendre des choses qui certainement ne doivent pas exister. Toutes ces personnes-là ont bon cœur après tout, et, ce qui m'en plaît, c'est qu'elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Nous avons vu là-bas la vachère Suzanne, mais qui s'appelait autrement.*

— *M'est-il permis de faire observer à Sa Majesté, dit la marquise, qu'elle prend la parole un peu hardiment sur des sujets qui ne sont pas de sa compétence, et que c'était le cas ou jamais d'en appeler à son ministre des Beaux-Arts?*

— Je crois, dit le conteur, que Madame la marquise est un peu sévère. Sans la révérence que je lui dois, je dirais qu'elle a tort. Les Rois savent tout sans avoir jamais rien appris, et les Reines devinent tout, ce qui vaut mieux encore. Jamais je n'ai vu mieux juger un conte que Mademoiselle Suzanne n'a jugé le mien.

— A la bonne heure, dit la Souveraine, et puisque vous êtes de si bonne composition, j'ajouterai que je n'aime pas du tout votre M. Simonat. C'est tout au moins un affreux égoïste, il n'aime que lui...

— Et ses servantes, ajouta le poète. Mais il suffit qu'il ait allumé votre colère; je ferai une suite à ce conte, rien que pour le faire périr misérablement. J'aurai le courage d'Abraham.

— J'y compte, dit Ninon, et ce sera d'un bon exemple.

La marquise poussa du coude sa petite amie pour lui faire remarquer un jeune homme qui paraissait absorbé par une profonde rêverie.

— Monsieur Camille Lemonnier, fit la petite Reine, car ma dignité m'autorise à appeler les personnes par leur nom, voulez-vous bien me dire ce que vous regardez avec tant d'attention dans l'eau?

— Le ciel, Mademoiselle, à travers les reflets des hautes branches.

— Et quelle histoire y avez-vous trouvée?

— L'histoire ou plutôt le roman d'un bouquet que je mets à vos pieds, Mademoiselle.

— On n'est pas plus galant, et c'est dommage que vous ne soyez pas habillé en berger.

— Hélas! dit le jeune homme avec résignation, j'ai bien entendu parler de rois qui avaient épousé des bergères, mais jamais de bergers ayant épousé des princesses.

— C'est qu'ils ne savaient pas s'y prendre, assurément, fit Madame de Cercy-Latour, mais nous prendrons volontiers notre part du bouquet.

— Vous ne l'attendrez pas longtemps, Madame, dit en s'inclinant le jeune maître des lettres françaises en Belgique.

LE ROMAN D'UN BOUQUET

I

LA FOI

N un mince sentier circule à travers la serre, sous une couche de sable blanc; la poussière des grèves n'est pas plus fine que ce sable, et, par places, la lumière qui filtre entre les feuilles l'irise de chatoyements nacrés. Il a la blancheur d'un chemin de paradis; il semble grimper aux flancs de l'Himalaya et se perdre dans l'aurore; il est rempli d'une douceur élyséenne et l'on croit voir traîner à sa surface la robe des ombres de Virgile. Le maître seul y

marque l'empreinte de ses pas, et, quand il vient, la terre élastique étouffe le craquement de ses bottines ainsi que dans une alcôve s'étouffent les bouches.

Un mystérieux silence règne sous la coupole vitrée; les sarcophages ont cette solennité muette, et, comme des trépassés, le peuple des arbustes semble attendre l'heure éclatante des résurrections; mais ce n'est pas l'irréremédiable néant qui enlôt ici les choses: une vie étrange fermente sous le pli des linceuls.

La chaleur monte du sol, en lourdes colonnes, jusqu'aux vitres qu'elle étame d'une buée d'étuve; et çà et là, dans l'atmosphère massive, des fleurs, épanouies du matin, étalent leurs larges cœurs comme une tache de chair.

Alors, transporté au bord des fontaines de marbre, dans les moiteurs d'un air parfumé, l'Esprit rêve à la nudité vermeille des odalisques, efflorescences monstrueuses des harems. La serre se fait pareille à quelque gynécée où, scrupuleux et farouche, un jardinier garderait fidèlement la virginité des espèces, et les plantes, comme les femmes, y prennent une beauté asiatique et malsaine.

Pour les unes et les autres, d'ailleurs, la verte

sève originelle ne s'est-elle pas changée en un jet de pâle liquide épanouissant à la pulpe des roses de fièvre et des douceurs d'anémie? La fleur, ce sourire de la plante, et le sourire, cette fleur du corps féminin, s'arment, en ce double sérail, de grâces aiguës comme des dards, et des poisons, en ces lieux voués aux ténébreuses alchimies, prédisposent également la plante et la femme aux œuvres amoureuses. Toutes deux, en effet, doivent servir aux voluptés du maître; c'est pour lui seul que, lentement, elles accomplissent dans l'ombre leurs sortilèges, l'une complotant ses baisers, l'autre complotant ses parfums.

Tandis que sous les dalles bout le thermosiphon, les feuilles s'étirent, les tiges ont des languers humaines, et par les fissures de l'écorce coulent les gommés, comme les sanies d'une plaie. Toute cette foule muette attend du feu le miracle de la vie : frileusement inclinées vers la fournaise, les fleurs y semblent tendre, à la flamme d'un brasero, des mains pâles de petite fille; les grands arbres, au contraire, palmiers, lataniers, dattiers, audacieusement dressés en des attitudes pleines de défi, méditent d'escalader la voûte, nouveaux Prométhées à la conquête du soleil.

Au long du sentier, cependant, une bordure de

lycopodes déroule ses luisantes mousses, frisées comme les soies d'un manchon, et sur cette toisonnante fourrure glissent de lumineuses paillettes avec des scintillations d'émeraude. Gazon bizarre : on croirait voir le fourmillement d'un prodigieux myriopode, remuant de proche en proche son corps annelé qui ne finit pas. Symétriquement plantés de distance en distance, et beaux comme les personnages d'un gala, des myrtes se dressent au milieu des plates-bandes, et, pareils à des duchesses, les camellias éployent leurs élégances minces sous la lumière qui glace de damasquines le vert poli de leurs feuilles.

Par delà le parterre, dans une région plus haute et proche des gloires solaires, la flore tropicale prend des airs fauves de combat. De l'épaisseur glauque des végétations sortent les poignards aiguisés des agaves, les dards des cactus, les glaives des dicksonias, et l'air parfois semble remué d'éclats de fanfares accompagnant un cortège de guerriers.

Vaine illusion : un silence léthargique remplit seul la serre. L'eau qui s'égoutte au ras des vitres, une bulle de vapeur qui crève au fond des corolles, un petit tas de poussière qui s'éboule sur le flanc d'un talus, font, au milieu de l'immobilité

de l'air, des fracas qui plissent d'un frisson d'épouvante la face lisse des fleurs.

Mais sous cette universelle stupeur s'engendrent, semblables aux songes des prisonniers, de monstrueuses et folles chimères; les énormes fougères, touffues comme des halliers, rêvent d'engloutir l'espace sous le débordement de leurs feuilles; plus pacifiques, les jubéas nourrissent l'orgueilleuse pensée de plonger dans le ciel indigo leurs palmes faites pour la gloire; l'ypasson et le byssus, eux, pensent à la douceur d'éventer les lions au fond des jungles; et il en est ainsi de chacun de ces arbres où la bête semble continuer le végétal, pareils, les uns à des griffons ailés et les autres à des hippopotames échoués au fond des fleuves.

Mais ni le rugueux caroubier, semblable, sous son écorce de pachyderme, aux éléphants de l'Inde, ni le bananier, dont le tronc imbriqué s'assimile à la cuirasse de rhinocéros, ni le latania immense qui ouvre comme des bras ses larges parasols, avec un vague profil de patriarche en méditation au milieu des choses ne parviennent, dans leurs songeries formidables, à faire bouger seulement les ondes de ces morbides atmosphères. Le cœur du géant bat sans plus de fracas que celui

du nain, et le superbe palmier, élançé comme un fût de colonne, aussi bien que l'humble et rampant lycopode, garde l'attitude rigide des éternels sommeils.

Sans trêve pourtant, la terre distille ses sucs, nourrice épuisée qui se refait un lait avec des poisons, et la chaleur s'élève, soleil artificiel qui ne connaît ni les pleurs du matin ni les baisers du vent, vrai soleil de ces filles du sérail contraintes au perpétuel veuvage.

Tandis que, songeur, je méditais sur cette inexorable loi, je vis s'allonger aux claies d'un espalier la forme charmante d'un camellia en fleurs, et je crus voir une jeune martyre mise en croix. Sa tige, souple, s'étirait comme un corps manié par des bourreaux. Elle avait la forme divine des filles du vieux Memling. Douloureusement, j'étudiais les marques de la souffrance sur cette silhouette adorable, quand le jardinier, s'approchant, d'un coup de ciseau trancha les branches fleuries.

Alors s'opéra une métamorphose.

Un sang artériel empourpra les pâles pétales des fleurs coupées qui, palpitantes, se détendirent comme des cœurs.

Je compris qu'elles n'étaient pas mortes et qu'elles allaient revivre dans l'amour.

II

L'ESPÉRANCE

Debout devant la glace, Emmeline s'admire : la flamme des bougies fait un nimbe à sa silhouette et ses épaules nues baignent dans une clarté blanche.

Elle a la pâleur mate et saine des filles patriennes ; ses yeux posent entre ses tempes deux taches profondes ; comme ses épaules, ses bras sont nus, et des pieds à la tête sa forme mince semble sortie du moule florentin.

Ses femmes viennent de la laisser, il n'y a qu'un instant ; elle est prête à partir, coiffée, gantée, lumineuse sous les satins, et pourtant elle ne part pas. Dans la cour s'entend le piaffement des chevaux mêlé au cliquetis des gourmettes.

Emmeline se regarde et le reflet lacté de sa personne allume une lueur dans ses prunelles. La glace détache sa nudité avec splendeur ; elle se sait belle, et les blancheurs de la chair, le chatoie-

ment des étoffes, l'éclat des bijoux, s'ajoutent à la lumière des flambeaux, comme une lumière plus haute et plus magnifique.

Elle se contemple avec orgueil. Des désirs vagues font trembler ses sourcils impérieux, et, pareille à la convoitise d'une proie guettée, une férocité mystérieuse irrite ses lèvres sanglantes. La vengeance fait, par moments, les femmes semblables aux fauves : une égale cruauté les prédispose aux destructions, comme si Dieu, en quête de bourreaux, avait voulu faire des uns et des autres les instruments de ses colères.

Emmeline sent en elle l'indécision de la lame au fourreau et qui ne sait pour quelle besogne elle sera tirée. Son corps, arsenal redoutable des sorcelleries, est pur comme l'aube qui sort des flots ; rien n'en a altéré les souverains contours, et il songe, en proie aux obsessions de l'Esprit.

Des odeurs troublantes chargent l'air lourd de l'appartement : lavée d'eaux aromatiques, sa peau parfume comme une cassolette ; et d'autres senteurs, indéfinissables et compliquées, où sa ceinture semble se dissoudre, montent en nuages de ses robes. Sa chevelure est étoilée d'un camellia blanc, et trois autres camellias ouvrent au bord de son corsage leurs cœurs rosés ; aussi éclatent

tantes, leurs pareilles se marient aux violettes dans l'ampleur du bouquet qui repose non loin sur un coin de tapis, en attendant que la toute belle l'emporte dans la douceur de sa main gantée.

Et pourquoi n'irait-elle pas à ce bal? *Il s'y* rendra, lui; elle le sait; elle lui reprochera sa tiédeur et, s'il est vrai qu'il soit l'amant de la comtesse, sa trahison. Ah! elle éclatera, il faudra bien qu'il lui revienne. Que lui importe cette comtesse? Et de quel droit s'est-elle jetée à travers ses volontés? Elle la hait, cette femme.

Sa beauté continue à s'imprimer sur sa prune; elle en étudie la puissance, comme, au moment de la lutte, la main s'assure de la pointe du poignard. Qu'a-t-elle à redouter de la comtesse? Bien mieux que l'enchanteuse, elle possède le secret d'enchaîner les cœurs. Méprisante, elle cambre sa taille sur laquelle craque le satin, et, lentement, tourne vers elle-même sa tête inclinée.

Ses bras s'enroulent dans des rondeurs de chair ferme, — un sculpteur aurait moulé ses épaules pour en parer ses rêves, — et petit à petit se dessine sur sa lèvre gonflée un sourire triomphant. Elle ne craint ni celle-ci ni une autre; comme une déesse, elle se complait dans le sentiment de sa toute-puissance.

Mais cette déesse est femme : une fournaise bout sous l'angle de son front, qui tout à coup se plisse comme la nue chargée de grêle et de foudre. Elle a l'ardeur de l'amazone prête à combattre ; ses narines palpitent à la pensée des choses prochaines, et, comme un mirage, sur la toile mouvante de son cerveau se reflètent le bal, les femmes parées, les hommes raides et souriants, le tournoiement des danses et les lustres épanchant jusque dans les coins leurs nappes de scintillations.

Elle ira !

D'un coup sec, ses doigts fiévreux rangent les plis de ses jupes ; elle saisit sa pelisse et la jette sur ses épaules ; puis, ramassant son bouquet hâtivement, elle tend la main vers le timbre :

— « Ma voiture ! »

Elle ne sonne pas ; sa main demeure suspendue, et, les sourcils droits, comme étonnée de ce qu'elle va faire, elle regarde son bouquet, sa robe, ses bras nus ; elle regarde au fond d'elle-même, et, lentement, promène quelques pas par la chambre jusqu'au fauteuil, où elle s'abat.

Alors commence une lutte.

Ce qu'elle rêve d'accomplir pèsera sur elle du poids des actions inexorables : elle va tromper

son mari. Il a eu des torts envers elle ; il lui a repris son cœur pour le donner à une autre femme, moins digne qu'elle de son amour, et la chaîne de leurs serments, brusquement rompue, n'a plus été renouée depuis deux ans.

Tout cela est vrai ; mais, s'il l'a trompée, ne serait-il pas monstrueux qu'elle le trompât à son tour ? En se perdant, n'abdiquerait-elle pas tout espoir de le reconquérir ? Et l'amant qu'elle songe à prendre ne serait-il pas la justification des maîtresses qu'a eues le mari ?

Elle demeure muette, immobile, les lèvres serrées ; sa fierté, réveillée, stimule les résistances qu'elle oppose aux tentations de la minute précédente ; elle va triompher peut-être, mais la révolte souffle de nouveau sur ce fragile esprit, engendré du tourbillon des noires idées.

Si sa rivale allait s'imaginer lui avoir enfin dérobé le cœur du duc ! Déjà il lui semble voir les éventails s'agiter sur son chemin, célant mal derrière leurs palettes le poignard aiguisé des sourires. Et ses dents mordillent le bout de son gant, et, machinalement, elle froisse le bouquet qu'elle a laissé tomber sur ses genoux.

Bah ! elle ne l'aime pas, après tout, cet homme ! Il n'a pour lui que son dandysme et sa belle viri-

lité mûre; ce n'est ni un héros ni un archange. Elle lui a permis de se tenir derrière son fauteuil, de l'accompagner à la portière de son carrosse, de respirer l'odeur de ses bouquets; elle ne l'aime pas, elle ne l'a jamais aimé. C'était un caprice de malade et de délaissée; elle n'a que faire d'attacher ce bel esclave à son char.

Le camellia superbe qui s'étale à son corsage participe au tumulte de ses sens. Lui, qui n'a connu ni le soleil ni le vent, est soudainement mêlé au mortel sirocco des déserts; et, comme les veines où s'épure un sang tari, les fibres carminées qui jaspent sa blancheur se mettent à pâlir.

Le sein d'Emmeline joue sous le reflet des bougies; il bat, il ondule, il se creuse avec l'électricité attendrie d'un satin vivant, et, posée sur le bord, la fleur subit la palpitation de cette peau orangeuse et chaude.

C'est qu'Emmeline vient de se mentir à elle-même. Comme la beauté des statues pénètre par les yeux jusqu'à l'âme, cet homme a été son admiration et son amour, étant lui-même semblable au marbre travaillé par les ciseaux des maîtres; et ce mensonge retombe sur son cœur, qu'il brûle.

Puis, sa pensée allant, elle songe au temps qui n'est plus ; elle se revoit jeune femme, heureuse, naïvement éprise de son mari ; elle se remémore la vie qu'ils menaient ensemble, à la ville et à la campagne, toujours à deux, cherchant l'ombre discrète : elle le retrouve jeune, ardent, léger déjà, mais sensible et bon, et il lui semble que les heures vont recommencer en sens inverse leur course sur le cadran. Ah ! si elle pouvait les rappeler à elle ces heures dispersées dans l'infini du temps ! Si sa volonté était capable de ressusciter le fantôme du passé ! Si cet attendrissement était lui-même autre chose qu'un rêve !

Une émotion neuve, qu'elle ne semblait plus devoir connaître, soulève sa poitrine, tandis que tremble devant elle le vol des souvenirs, et une à une, comme des fleurs de sang, le beau camellia voit s'épanouir, sur la chair qui le presse, d'exquises rougeurs errantes.

.....
.....
La femme de chambre entra en ce moment et vint dire à Emmeline que le marquis, rentré de voyage, demandait à lui présenter ses hommages.

— « Mon mari ! dites-lui que c'est impossible,

que je suis prête à partir pour le bal... Non, ne lui dites pas cela, dites-lui... Tenez, ne lui dites rien; faites entrer M. le marquis. »

Gontran s'avança vers Emmeline et lui baisa la main :

— « Madame... »

Puis, levant les yeux :

— « Ma chère Emmeline, vous sortez : j'en suis désolé! j'espérais pouvoir passer cette soirée avec vous. »

Il avait gardé sa main dans les siennes; elle ne l'en retirait pas. Ils se taisaient tous deux. Gontran attira doucement sa femme à lui :

— « Eh bien, vous ne me congédiez pas, Madame? »

— « Comme vous voyez. »

Il la conduisit à un fauteuil, s'assit vis-à-vis d'elle, et ses mouvements avaient une gravité caressante et lente.

— « Emmeline, lui dit-il, je ne veux pas vous faire manquer un bal; cependant je suis heureux que vous vouliez bien m'écouter quelques instants. C'est aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance. Après deux ans de séparation, je reviens de Russie pour le fêter avec vous. Dans une heure, je repartirai. »

En un tour de main, Emmeline se dépouilla de ses bijoux et de sa pelisse; un éclair de joie brilla dans ses yeux : elle triomphait d'elle-même.

— « Que faites-vous ? dit le marquis.

— Je reste, » répondit-elle.

Et elle sonna pour décommander sa voiture.

Gontran plia le genou, et, l'entourant de son bras :

— « Emmeline, pardonne-moi ; je suis un grand coupable, mais je t'arrive repentant et je t'aime. »

Troublée, indécise, la marquise passa la main sur son front, les yeux perdus devant elle ; et, tout à coup défaillante, elle se laissa choir à ces bras qui l'entraînaient, en chuchotant l'appel des femmes vaincues :

— « Sauvez-moi !

— Va, s'écria le marquis, j'ai assez de foi pour espérer nous sauver tous les deux. »

Le superbe bouquet avait roulé en désordre sur le tapis. Gontran le ramassa et y prit un camellia.

— « Heure bénie ! dit-il, je conserverai cette fleur en mémoire de toi. »

Mais Emmeline lui enleva la fleur des mains et lui dit :

— « Pas dans ce bouquet, mon ami, elles sont trop loin de moi. »

Puis, prenant à son corsage le camellia baigné de ses larmes :

— « Et celle-ci, c'est presque moi-même. »

Deux lèvres se pressèrent contre la fleur, aspirant ce que la personne d'Emmeline y avait laissé de chaleur et de parfum; et le camellia, se transformant, sembla prendre la forme d'un cœur auquel palpiteraient des ailes.

III

LA CHARITÉ

Le beau bouquet de la veille a été jeté dans un coin de la cour; il a l'aspect funèbre des choses qui ont eu leur heure de gloire et que le doigt de la mort pousse du côté de l'ombre; il fait partie du tas de hochets déchus qui, hier, servaient à l'amusement des royautés et gisent aujourd'hui dans la boue du chemin.

Il n'a vécu qu'un jour, si c'est vivre que de languir dans les affres d'une perpétuelle agonie. Et pourtant ses fleurs avaient pris lentement crois-

sance et beauté ; nourries d'une sève particulière dans le giron d'un sol étrangement façonné, il avait fallu ménager le chaud et le froid pour leur donner l'air hâtif et souffrant des jeunes virtuoses. Tout cela pour qu'un soir la passion d'une femme secoue sur elles les fluides qui tuent, pour que sa main gantée les marque du signe fatal, pour qu'un talon de bottine broie leur cœur gonflé de vie.

Il neigeait, et la neige faisait à ce bouquet l'aumône de ses flocons, qui constamment tombaient, rosée de larmes et de diamants. Par moments, en effet, elles ressemblaient, ces fleurs de l'air, à des pleurs tombés des urnes du ciel, et d'autres fois on eût dit des éclats d'astres échappés à l'écrin du firmament, et qui pour mieux glorifier cette splendeur morte, auraient pris des airs de camellia. C'est ainsi que fait la nature ; son inépuisable matrice a des consolations pour toutes les douleurs, elle change les agonies en transfigurations, et la fleur qui pourrit sur le fumier se métamorphose, sous un peu de gelée tombée de ses mains, en une étoile prête à regagner la voûte lunaire.

D'instant en instant, le bouquet se couvrait d'un peu plus de blancheur. Bientôt il ne sera

plus qu'une vague rondeur perdue dans l'uniformité morne de la cour; et cette chose qui se fût régénérée par l'amour, inutilement belle loin de la chair ou du cœur, deviendra semblable à une affreuse broussaille qu'aucune tendresse ne vivifiera plus.

Un moineau se posa sur la neige et le regarda, l'œil moqueur; il était de cette bande qui ne sait respecter et qui, sans famille, sans patrie et remplie d'ironie pour les chaînes, jette d'en haut son battement d'ailes à la souffrance, comme le dédain de l'espace libre à l'esclavage de la terre.

— « Créatures orgueilleuses, semblait dire le friquet avec son guilleri fringant, est-ce donc pour en arriver là que le jardinier vous mettait si soigneusement à l'abri de mon bec et de mes pattes? On ne pouvait vous voir qu'à travers le vitrail obscur des serres; une infante n'est pas mieux défendue contre les curiosités, et vous avez grandi dans un air étouffant, gardées par les cactus assassins comme par des sabres de mamelucks. On vous élevait pour les sourires d'une femme; vous deviez prêter vos grâces à sa fraîcheur; vos cœurs étaient destinés à rendre plus éclatante la

lumière de ses yeux. Et vous voilà ! La neige froide vous roule dans son linceul aussi bien que les plus humbles pâquerettes ; et vous êtes d'autant plus accessibles à la douleur qu'elle ne vous était point connue. J'irai dire aux papillons votre aventure ; comptez sur moi ; ils sauront ce qu'il vous en a coûté d'être nées au fond d'un palais. Allez ! nous en ferons des gorges chaudes, le printemps venu, en ribotant avec les autres fleurs, vos sœurs moins inaccessibles. »

L'œil noir du moineau posait ces sarcasmes sur le pauvre débris, quand une hirondelle, une mère, passant par là, vit cette misère. Les flocons avaient tout recouvert ; seul, un bouton de camellia demi-ouvert montrait encore sa pointe rosée, et c'était comme l'extrémité d'un mât que la vague va engloutir. La mère, doucement, prit l'épave, et rêvant d'en faire une parure à la demeure de ses petits, elle l'emporta dans son bec.

Ainsi le bouquet ne mourut pas tout entier ; mêlé au duvet des ventres tièdes, le dernier ca-

mellia alla augmenter au fond du nid la douceur du brin de paille, et par moments il entendait, comme un bruit d'aurore, la rumeur confuse des petits tâtant du bout de leur aile l'azur incommensurable et bon.





E récit, un peu mélancolique, répandit je ne sais quels nuages sur l'assemblée qui s'était laissé bercer par cette haute et douce poésie : les jeunes filles étaient rêveuses et regardaient le vent courir dans les feuilles et rider la surface de l'eau. Les femmes jouaient de l'éventail et échangeaient des confidences mondaines, comme pour distraire leurs esprits alanguis. La marquise Thérèse jugea qu'il était bon de faire diversion à ces mélancolies. Un jeune homme passait, d'un air décidé, comme dans les chansons populaires, où le héros entre de plain-pied dans l'action. Elle le désigna à la petite Reine qui l'interpella hardiment.

— Monsieur Jules Claretie, fit-elle, vous ne passerez pas sans payer. Dites-nous un des beaux contes que vous savez, ou je vous retiens prisonnier.


— Être votre captif, ce serait mon unique désir, dit le jeune auteur promis à toutes les académies, si je n'étais pas affreusement occupé. Je ne m'appartiens pas et suis obligé de racheter ma liberté à tout prix. Je vais donc vous dire un conte, puisqu'il vous plaît de l'entendre.

— Assurément, fit Ninon, et vous pouvez commencer.

Jules Claretie sourit à la jeune Souveraine et commença aussitôt :

KADJA

I

ous les ans, depuis qu'il était grand garçon, Pierre Pomério, fermier de Plérin, près de Saint-Brieuc, allait à Jersey faire la moisson et gagner les shillings de ces Anglo-Normands qui ont besoin de bras étrangers pour couper leurs blés et les rentrer en grange. En deux semaines, Pierre Pomério gagnait là plus qu'en trois mois au pays, et la mère au fond d'un vieux bas glissait les piécettes qu'on cachait derrière les tas de linge, dans le tiroir du grand lit-armoire.

Ce Pierre allait maintenant sur ses vingt et un

ans ; découplé comme un lutteur de foire, avec des poings à assommer un bœuf et des yeux tout bleus, doux comme ceux d'une fille. Drôle de garçon. Sa mère, qui n'avait que lui, étant veuve, le trouvait parfois, dans un coin du logis, le nez dans les almanachs, avec ses cheveux noirs, droits comme des baguettes, qui traînaient sur les pages. Pierre Pomério, avec sa large poitrine d'Hercule, était timide, timide comme un kloarek. Avec cela, aimant les histoires, passant des nuits entières quelquefois sur la lande avec un vieux rebouteux qui lui contait les anciens contes, et si bien, que Pomério, le soir, avait peur en voyant les torsions des saules, ou, sur les marais, les bouffées de feu qui filent, filent comme des étoiles qui danseraient.

Peur ! Allons donc ! Pierre Pomério n'avait peur de rien. Il se remplissait la tête seulement de choses impossibles, des contes où les fées souriaient, demi-nues, avec des cheveux d'or dénoués, au fond des sources claires ou dans les houles des falaises, et des récits où des gars qui n'avaient que leur bissac et leur faux rencontraient dans les genêts fleuris ou accroupies près des ajoncs, des princesses en haillons qui fuyaient des enchanteurs mauvais, des chevaliers féroces, et

épousaient des paysans lorsque les paysans assommaient les persécuteurs. Ça arrivait dans les contes de nuit du rebouteux, ça; mais Pierre Pomério savait bien que ça n'arrivait jamais dans le pays, jamais, quoiqu'on racontât, de temps en temps, l'histoire aussi étonnante d'une espèce de rôdeuse de Plouha, très laide, qui avait, à Paris, épousé un prince russe. Une fille qu'on avait vue traîner sa jupe trouée sur tous les chemins! C'était peut-être une fée, après tout. On ne sait pas.

II

Il se moquait bien des fées, du reste, et des contes du rebouteux et de tout, pour le moment. Pierre Pomério quittait Jersey avec deux cent douze francs dans sa poche et un beau couteau en acier anglais de Sheffield, à quatre lames, acheté chez un coutelier de King-Street. Un couteau superbe, bon pour abattre un arbre ou saigner un bœuf. Et, avec son couteau, Pomério emportait des aiguilles anglaises pour la mère

et un cœur garni d'argent, en granit de Jersey, rose et noir, qu'il donnerait à quelque jolie fille. Car, il voulait se marier, pour se marier, sans avoir un amour en tête, et n'ayant choisi personne encore parmi les filles de Saint-Brieuc, les *Briochines*, de belles créatures qui le regardaient droit dans ses yeux clairs comme pour lui dire : « Qu'est-ce qu'on fait donc de sa jeunesse, quand on est bâti comme toi, Pierre Pomério ? »

Et tandis que les matelots hissaient aux mâts les voiles qui claquaient dans le vent, le garçon, étendu sur le pont du bateau où l'on enfournait, encaquait comme des harengs des gars aux larges chapeaux et des femmes en coiffes blanches, des *pays* comme lui qui s'en retournaient à Portrieux, à l'île de Bréhat ou à Paimpol, une fois faite la moisson jersiaise, Pomério se disait machinalement, pour tuer le temps en attendant qu'on levât l'ancre et qu'on laissât loin Saint-Hélier, le fort Élisabeth et l'île normande :

— A qui que je le donnerai, ce cœur de pierre garni d'argent ? C'est ça qui sera joli, tout brillant, avec ces six lettres : *Jersey*, dansant sur la poitrine blanche d'une belle fille !

Alors il les passait toutes en revue, celles du pays : Anne Plouharn, de Plérin, qui riait si bien

avec des dents de petit chien dans ses joues bonnes à mordre comme des pommes ; et Marie Bernen, qui *bénicassait* la morue, à Binic, les bras nus, blancs comme le lait de ses vaches ; et la grande Gicquel, qui s'amusa à faire boire de l'eau au bout de ses cheveux noirs dénoués en se penchant à peine en arrière, sa poitrine faisant alors craquer son casaquin de toile. Coquette ! Et la petite Houat, qu'il aurait cassée comme un joujou entre ses doigts, mais qui se moquait de lui si drôlement, la mâtine, qu'il avait envie de l'empoigner par ses cheveux blonds et de lui planter un gros baiser sur ses lèvres tordues de moqueries. Toutes jolies, quand il y pensait !

C'est à quelqu'une d'elles, certainement, qu'il donnerait le cœur de granit de Jersey, à l'une ou à l'autre : — la mère Pomério choisirait sa belle-fille, car, lui, Pierre, s'il fallait choisir, c'est la princesse de la *Fleur du Rocher* ou la fille des fées, ou la fée de la Houle des contes du rebouteux Yan qu'il demanderait, et ces princesses-là, ça ne se trouve que là-haut, dans les étoiles !

Le bateau partait et, dans la nuit qui, peu à peu, tombait sur la mer, Pierre Pomério, pris par un demi-sommeil, un rond de cordages pour

oreiller, rêvait à demi qu'il offrait à la fée du Pertus d'Enfer son beau cadeau payé trois shillings dans le bazar de Saint-Hélier.

III

On n'était pas encore arrivé aux Minquiers, ces récifs qui ont crevé, depuis des siècles, tant de carcasses de navires, que le vent se levait et que le bateau dansait comme un bouchon au bout des vagues. La mer grossissait, grossissait. Pierre Pomério apercevait, au loin, des montagnes d'écume et, en se brisant avec des bruits de coup de canon, les paquets de mer couvraient d'eau le pont et le vent sifflait dans les cordages. On ne pouvait aborder à Binic. Le bateau, où, cette nuit-là, par la bourrasque, il y eut quelque chose de cassé, fut obligé d'aller chercher refuge à Saint-Malo et il y arriva par un vent terrible.

Bon! On ne repartirait que dans vingt-quatre heures. Le temps de réparer, Pomério ne savait quelles avaries. Après tout, voir les Malouins, ce n'était pas désagréable.

— Saint-Malo vaut bien Jersey! songeait le Breton.

Il avait donc jusqu'au lendemain pour repartir, et, voguant au hasard, dépaysé dans la vieille ville aux maisons hautes, il se promenait — le soir — attendant l'heure de rentrer au café de Dol, dans la petite rue des Écouffes, toute noire, où un Malouin lui avait dit qu'on pouvait loger. Après l'affreuse nuit précédente, le ciel était plein d'étoiles. La mer, au loin, semblait endormie, épuisée par sa fureur. Pierre Pomério allait, venait, regardant le rond lumineux que faisait, dans l'air, le cadran d'horloge de la cathédrale dans la haute flèche à jour. Il entendait aussi les bruits des tambours et des clairons sonnant la retraite par les rues étroites, et toute cette ville noire semblait maintenant assoupie; quand il marchait, Pierre n'entendait plus que le bruit de ses propres talons sur les pavés.

Il passa sous une porte où, dans la voûte, une niche creusée laissait voir une grande madone blanche, entourée de bougies qui brûlaient derrière un vitrail. Pierre salua. Il arrivait sur les quais, et, de loin, des lumières dansaient autour d'une sorte de grande baraque d'où sortait une musique bizarre qui l'attirait.

Des gens se pressaient, se poussaient pour mieux voir devant la baraque, faite de planches et de toiles et qui montrait, éclairée au schiste, un fronton peint en rouge où Pomério lisait : *Concert algérien des sultanes*. Des matelots du port, des pêcheurs de la ville, des paysannes en collettes empesées contemplaient d'en bas, bouche bée, un petit homme maigre, noir comme un charbon et coiffé d'un fez rouge, qui, l'accent singulier, la voix aigre, criait : *Entrez! entrez!* à tout ce monde et promettait des surprises, des danses d'odalisques, des chansons de harem. — « Le paradis de Mahomet au rabais », disaient des baigneurs de Paris qui, gaiement, comme à la fête de Saint-Cloud, entraient là, dédaignant la *Mascotte* qu'on donnait au Casino, là-bas, derrière la statue de Chateaubriand.

Et la voix, le patois semi-italien, semi-levantin, du petit homme jetait dans la nuit des appels de trompette qui intriguaient le gars breton :

— Venez, venez voir la belle Kadoudja, Kadja, la fille de l'émir de Biskra, la plus jolie fille de l'Algérie, qui aura l'honneur de danser devant la très honorable société la danse des almées de Tanger et des Kabiles du désert.

Il ne savait pas, Pierre Pomério, il ne savait

guère ce qu'était un émir, et le boniment de l'impresario lui faisait l'effet du baragouin qu'il entendait, deux jours auparavant, dans King-Street. Mais ces noms lui plaisaient, bruissaient doucement, sonnaient bien à son oreille : Kadja, Biskra, l'émir, le désert ! Il sentait s'éveiller en lui des curiosités, comme devant les livres et les contes du vieux Yan.

— Entrez ! entrez ! Suivez le monde !

Pierre entra, fendant un flot de gens et, derrière la porte de toile, une fois assis sur un banc qu'on lui désigna, regardait devant lui, ses yeux bleus agrandis. Il fut ébloui brusquement.

Il lui semblait qu'il entrait dans une de ces grottes où les fées s'assemblaient avec leurs beaux habits, dont les belles couleurs disparaissent quand on s'approche d'elles.

Là, sur un petit théâtre étroit, éclairé par des lampes puantes, deux femmes et un homme en costume d'Orient se tenaient immobiles, fixant sur le public leurs prunelles fatiguées. Public disparate où les paysans d'Ille-et-Vilaine coudoyaient les Parisiens en feutres mous et les boulevardiers en toilettes d'été.

Un musicien, coiffé d'un tarbouch, attendait, comme endormi devant un vieux piano, que la

représentation commençât et, tandis que les spectateurs, chez qui l'on devinait des rires étouffés, des Parisiens gouailleurs regardaient les trois êtres accroupis sur des coussins de Karamanie et vêtus d'oripeaux de soie, eux restaient là sans bouger, las et écrasés dans une espèce de somnolence bestiale. Une des deux femmes, grosse, grasse, évasée dans ses étoffes algériennes, laissait tomber, comme des fanons, les peaux vides de son quadruple menton et promenait lentement d'un angle de la baraque à l'autre, ses grands yeux de ruminant. L'homme, un énorme nègre du Soudan, tout de blanc vêtu, riait d'un rire sans bruit en montrant de longues dents niaises dans le double ourlet de ses lèvres d'hippopotame. Et entre ces deux créatures, l'une avachie, l'autre farouche, comme écrasée entre l'amas de chair de la grosse femme au nez de vieille juive et le grand diable de moricaud aux canines blanches, — une jolie créature apparaissait, brune avec des yeux veloutés, des lèvres rouges et très peintes dans un visage tout pâle, et, sous une coiffure de soie lâche, des cheveux qui tombaient, luisants et lourds, sur le bout d'épaule qui sortait d'une veste jaune, échancrée par devant et laissant voir une poitrine un peu maigre, ex-

quise et juvénile comme une poitrine de vierge.

Ah! cette jolie fille, Kadja, parbleu, la fille de l'émir, Pierre Pomério l'avait aperçue tout de suite, en entrant, et il rivait ses yeux sur elle, des yeux fous, d'où les clartés des lampes faisaient partir des étincelles bleues. Il restait là, tête nue, a demi courbé, les mains sur les genoux, enveloppant cette belle créature de ce regard immobile qui luisait. Des pieds à la tête, de ces beaux cheveux noirs à ces petits pieds aux bas blancs chaussés de babouches rouges avec des paillettes d'or, le garçon mangeait des prunelles Kadja qui, dans la foule, semblait avoir remarqué ce grand beau gars et lentement avait tourné vers lui sa fine tête arabe, au rictus dédaigneux.

Elle était belle, belle, Kadja, belle comme les visions des rêves, belle comme la fée de Saint-Cast avec sa couronne de plantes marines sur la tête, et Pierre ne voyait qu'elle et se rappelait les contes du vieux Yan :

— Faut pas coudoyer les fées! sont pas *core* (encore) apprivoisées!

IV

Le petit homme bistré qui, tout à l'heure, faisait les annonces en plein air entra dans la baraque et, de sa voix grinçante de cigale, annonça que la représentation allait commencer.

— Aïcha, mesdames et messieurs, Aïcha *la noble* Algérienne, vous dansera tout d'abord la danse de Tunis, le bel Ali la grande danse des Kabyles de Zaatcha et M^{lle} Kadja, la fille de l'émir, la danse des armées de Tanger!

Elle était si jolie, Kadja, que tous les regards étaient allés à elle, pendant que *l'impresario* parlait d'elle, et qu'on la regardait encore, tandis qu'au son fêlé du piano, soufflant comme un phoque, et se tordant avec des grâces d'éléphant, la « noble » Aïcha, après avoir gémi pour se mettre debout, grognait une incantation gutturale et dodelinait de sa grosse tête vénérable d'une façon sinistre. Les baigneurs de Dinard ou de Paramé, entrés là, par hasard, riaient comme aux exhibitions des *grues*, dans les revues de fin

d'année, et la vieille Aïcha laissait tomber sur ces gouailleurs sceptiques des éclairs qui voulaient être farouches de ses gros yeux éraillés qui avaient dû être beaux.

— Au bel Ali maintenant ! Allons, Ali, la danse des Kabyles !

Et la pauvre Aïcha retombait, comme un colis énorme, sur les coussins crevés. Le grand diable de nègre se tortillait, dans son vêtement blanc d'icoglan serré aux hanches par une ceinture de soie roulée en corde. Il coulait de ses prunelles brunes et de ses lèvres gercées des sourires vainqueurs aux dames qui se cachaient derrière leur éventail pour mieux rire, et l'on eût dit l'enseigne épouvantable d'un dentiste faisant des grâces sur le torse du nègre de la porte Saint-Denis.

Mais Pierre Pomério ne voyait rien, ni les torsions comiques du bel Ali, ni les joies railleuses des spectateurs, sur les bancs voisins, ni la mauvaise humeur de l'*impresario* et du pianiste sous ces ironies de boulevard ; il ne voyait que Kadja, la belle Kadja dont les doux yeux noirs ne le quittaient plus, et qui le regardait maintenant, fixement, avec un petit sourire tout drôle.

Le garçon sentait lui courir sur la peau des

frissons quand elle souriait « comme ça ». Il avait, dans les oreilles, des tintements comme s'il eût encore entendu la mer. Il poussa presque un cri et laissa partir un *Ah!* joyeux qui fit retourner deux ou trois voisins, lorsque Kadja, à son tour, quittant les coussins, se dressa là, devant lui, toute droite, mince et fine comme une rose trémière, avec ses beaux cheveux dénoués qu'elle secoua comme s'ils pesaient trop. Elle avait, à la main, un tambour de basque, et le tenant au-dessus de sa tête penchée, sa main droite allait le frapper de temps à autre, tandis que tout son corps se tordait comme sous des spasmes et que ses jolies lèvres vermeilles laissaient s'envoler un chant bizarre, monotone et lent comme un alanguissement d'amour ou comme une plainte, appel attristé ou romance attendrie, que le grand nègre et la vieille Aïcha soulignaient de leurs claquements de mains et de leurs cris aigus, pareils à des coups d'éperon : *Kadja! Kadja! Ai! Kadja!*

Et, peu à peu, cet air plaintif entrant en lui comme une vrille, Pierre Pomério se sentait pris d'une tristesse violente, comme d'une envie de pleurer ou de se sauver ; il lui semblait que Kadja, qui le regardait toujours, toujours, avait dans les

yeux des larmes et qu'elle disait, dans cette langue que le Gallot ne comprenait pas : — Oh ! qui viendra ? qui m'aimera ? qui me délivrera ? qui me sauvera ?

Kadja ! Kadja ! Ai ! Kadoudja !

V

Elle s'était arrêtée, applaudie, acclamée par tout ce monde, et, debout, souriante, essoufflée, les fines narines de son nez battant comme sa poitrine soulevée, elle saluait pour remercier, — remerciant surtout ce grand beau gars aux longs cheveux dont les yeux bleus ne quittaient pas la *fille de l'émir*.

Elle saluait, et comme ils eussent rendu le salut à une princesse, les bonnes gens en chapeaux ronds et en coiffes blanches s'inclinaient avec un respect confus, les petites Malouines contemplant les habits d'or de Kadja comme elles eussent regardé Monsieur le Préfet ; et Pierre Pomério saluait aussi, mais mettant, lui, une

expression de dévouement fou et de désir dans son respect.

— Messieurs et dames, dit la voix grêle de l'*impresario*, mademoiselle Kadja va faire le tour de l'*honorable* société ! Ce sont là ses petits profits. N'oubliez pas la fille de l'émir de Biskra ! M^{lle} Kadja n'a pas toujours été obligée de danser en public. Votre générosité lui rappellera, espérons-le, le palais de monsieur son père !

De petits ricanements boulevardiers, à ce *speech*, débité d'un ton narquois. Un sourire même sur les lèvres rouges, très moqueuses, de Kadja. Pierre Pomério, au contraire, devenu pâle, ne songeait qu'à cela : Pauvre fille ! Elle n'avait pas toujours été contrainte à se donner en spectacle !

Elle était descendue de l'estrade et passait à travers les bancs, plus jolie de près que de loin, tendant son tambourin où les sous tombaient, sur la peau sonore, remerciant d'un *merci* gentil, rapide, caressant, dit en arabe, et, tout à coup, la voici devant Pomério, debout comme elle, blême, ses genoux frôlant les genoux de la belle fille, qui reste là une seconde, ses beaux yeux noirs sur les prunelles bleues de Pierre... Ah ! comme il avait des envies de la prendre entre ses

bras et de l'arracher à cette baraque ! Il voyait ses petites oreilles roses comme des coquillages qu'il ramassait autrefois à Binic, et son nez et ses joues où un petit duvet fin brillait, et ses cheveux qui sentaient bon comme les foins coupés. Il restait là, sans dire un mot, presque tremblant. Cette fée-là ne ressemblait pas aux autres ; elle était plus jolie de près que de loin.

Elle se mit à rire, et, sans parler, agita son tambourin comme pour dire : Eh bien ! après ?

— C'est vrai ! *Ils* lui donnaient tous !

Pierre Pomério fouilla dans sa poche, au hasard, prenant les sous, les pièces blanches, — ce qu'il trouva, — et la poignée pleine, il laissa tout tomber sur la peau tendue... Un bruit de monnaie, cuivre et argent.

Kadja devint un peu rouge, sourit, regarda, fit : *Oh !*

Puis en français, avec un son de voix si doux, si bon, une voix d'enfant, un peu moqueuse :

— Ah bah ! Le cœur aussi ? dit-elle.

— Comment, le cœur ?

Pomério regarda. Il avait ramené, comme un gros poisson dans une pêche de chevrettes, le cœur de granit de Jersey, garni d'argent, dans la poignée de pièces, le cœur acheté pour il ne

savait qui, Marie Bernen ou Anne Plouharn, Jeanne Houat ou Lilez Gicquel, et il l'avait laissé tomber dans le tambourin, sans savoir. Bah ! jamais ce cœur de Jersey ne serait mieux placé que sur cette poitrine toute blanche sur qui dansait là un collier de sequins, caché dans l'échancrure de la veste couleur vieil or.

— Oui, balbutia Pierre Pomério, les lèvres blanches, le cœur aussi.

Alors les yeux noirs de Kadja eurent un éclair coquet et un clignement singulier, qui enveloppa le beau visage du garçon, et la petite voix dit encore très caressante :

— Merci ! merci ! monsieur.

Kadja était déjà loin, tendant son tambourin à d'autres et Pierre Pomério restait toujours là, debout, la suivant des yeux. Il était comme brûlé du regard de Kadja, grisé par le *merci* de Kadja. Et les bruits de sous dans le tambour lui faisaient dire :

— Vous pouvez bien donner ce que vous voudrez, moi j'ai donné mieux : j'ai donné le cœur du bazar de King-Street !

Et il ne croyait pas que ce fût trop, ce cadeau de prince, pour une fille d'émir qui n'avait pas toujours dansé pour amuser le monde.

VI

— C'est pour avoir l'honneur de vous remercier, messieurs et dames !

On partait, on allait éteindre. Tout le monde était déjà sorti. Pierre Pomério demeurait là encore, regardant toujours Kadja, qui maintenant comptait ses sous et semblait l'avoir oublié. Elle lui jeta pourtant un dernier regard, dans un clin d'œil, comme il sortait. Et lui, dehors, dans cette nuit criblée d'étoiles et où la lune pailletait de clartés les clapotis des bassins du port, se remettait à marcher droit devant lui, longeant les remparts et ne voyant rien que cette jolie fille brune qui se balançait, tout à l'heure, en tordant son corps devant lui.

Jamais il n'avait vu, jamais, une créature aussi jolie. Comme elle le regardait, un moment auparavant ! « *Et le cœur aussi !* » Parbleu ! Les sous, le cœur, les lèvres, il lui aurait tout donné, tout jeté, à la belle Kadja ! Il avait bien fait de garder son beau couteau de Sheffield, mais, tout

de même, si elle l'avait voulu, il le lui aurait bien donné, le couteau, comme il avait donné le cœur de granit de Jersey. Et il l'entendait encore lui dire, si gentiment « Merci ! » Et il revoyait les beaux yeux noirs comme des mûres, et la poitrine blanche comme le linge des fées. Pas de doute, c'était une fée, cette Kadja. Une fée, oui, ou une princesse, une fée comme celles dont parlait Yan le rebouteux et qui parfois, ainsi que la fée de Crèhen, épouse un monsieur ou, comme celle du rocher, se marie avec un soldat. Tout de même, épouser Kadja et vivre avec elle à Plérin, c'est ça, Bonne Dame, qui serait un paradis ! A quoi penses-tu, Pomério, est-ce que tu deviens bête, mon garçon ? La fille de l'émir ! Est-ce que tu as laissé ta cervelle dans la baraque ?

Ta cervelle ? Si c'était *core* tant la cervelle !...

Et le cœur aussi ?

Et il allait, il allait toujours tout droit, repassant sous la porte où les bougies brûlaient toujours des deux côtés de la Bonne Dame des marins qui, ma foi, ressemblait — Pierre se mit à la regarder — à la jolie danseuse, à la princesse Kadja. Il rentrait en ville, en ressortait, zigzaguant sans savoir et, comme mené par un sort, se re-

trouvant juste devant la baraque qui flambait tout à l'heure et qui maintenant semblait morte avec ses lampes éteintes. Plus de lumières, plus de musique. C'était triste maintenant comme les feux d'artifice de Saint-Brieuc, une fois le bouquet tiré !

Il n'y avait plus, à travers la toile, qu'une toute petite lumière qui brillait encore et faisait sur la tente verte, derrière la salle de spectacle, une espèce de tache d'huile. De là, aussi, partaient des voix, et Pomério s'approcha doucement pour entendre, car il avait bien reconnu, parmi elles, la jolie voix douce de Kadja.

Dire qu'elle était là, Kadja, derrière cette toile, et qu'en collant ses yeux bleus sur la toile, Pierre pourrait revoir la fille de l'émir ! Il essaya, ne dit rien, et resta planté, l'oreille tendue et son cœur lui sautant dans la poitrine comme une bête animée. Est-ce qu'il rêvait, le garçon ? Il venait d'entendre la voix de Kadja dire, en riant, à ce Maltais qui faisait le *boniment* tout à l'heure, devant la foule :

— C'est vrai qu'il était gentil tout de même, mon petit Breton, et si drôle, si drôle, quand il a laissé tomber son bijou dans le tambour de basque !

Était-ce possible? C'était de lui, Pomério, qu'elle parlait! Elle pensait à lui, comme il pensait à elle. Kadja ne l'avait pas oublié! Et le Maltais, la voix d'abord grognonne, puis aigre, puis montée par la colère, de répliquer :

— Eh bien! tu me feras le plaisir de l'oublier, ton Breton, et si tu t'*amouses* à coqueter ici, comme à Quimper, tu auras de mes nouvelles!

— Tu dis?

— Que je vais te l'envoyer faire un tour dans le bassin du port, ton bijou de Jersey, si tu *la fais au sentiment*, je te préviens!

Le ton devenait rageur, avec ce mélange d'argot de faubourg et d'accent oriental, et le Levantin devait être là, debout devant Kadja, et la menacer certainement!

— Eh bien! essaie de me le prendre; je t'envoie mon verre à travers la figure!

C'était Kadja qui répliquait, et Pierre Pomério entendait, en même temps que des bruits de couteaux et de fourchettes sur des assiettes (ces gens soupaient) le rire grêle du gros nègre et le gloussement de l'énorme Aïcha qui soulignaient les ripostes de la dispute.

Né mé défie pas! *Né mé* défie pas! criait le Levantin.

Pomério devinait les gestes mêmes. L'homme au fez rouge se rapprochait de Kadja et tendait ses mains maigres vers le cœur de Jersey que lui montrait la belle fille, pour le braver. Tout à coup, un bruit de chair s'abattant sur la chair. L'homme devait avoir saisi Kadja par son bras blanc. Aïcha et Ali ricanaient toujours, indifférents.

Presque au ras de son crâne, Pomério sentit alors un choc sur la toile de la tente et quelque chose ensuite qui tomba, en se brisant, dans l'intérieur. C'était le verre de Kadja qu'elle venait de jeter, en le manquant, au front du Maltais. Mais l'homme devait l'avoir saisie et lui tordait la main ou le bras, car elle criait, se débattait et disait, s'exaltant par ses appels nerveux :

— Lâche-moi ! Veux-tu me lâcher ! Mais tu me fais mal. Vrai, je te dis que tu me fais mal ! Lâche que tu es ! Non, tu ne l'aura pas, le bijou ! Non ! non ! non ! Mais venez donc à mon secours, vous, espèces de brutes, vous voyez bien qu'il me tord le poignet !... Tu me fais mal ! Tu me fais mal ! Au secours !

Ah ! le sang de Pierre Pomério ne fit qu'un tour ; il entendit dans ses oreilles comme des cloches, et, sans savoir comment il s'y prit, à

ce cri de Kadja : « Au secours ! » machinalement, de sa grande lame de Sheffield, il fendit d'un coup la toile verte et, l'écartant, sauta comme un fou dans la tente éventrée, le couteau à la main.

Le nègre accroupi s'était levé brusquement, et le Maltais, tenant toujours Kadja au poignet, se retournait vers le grand gars aux yeux bleus qui venait à lui, les cheveux ébouriffés, pâle comme la mort. Seule, la grosse Aïcha continuait à ronger un os de poulet, enfouie dans un coussin, devant des débris du repas rougis par le schiste.

L'impresario, devinant un danger, repoussa Kadja qui, un peu effarée, regardait pourtant Pomério avec un sourire, flattée de cette apparition, et Pierre, bondissant comme un fou, avait déjà saisi le Maltais par la cravate et le secouait, colère.

— Ah ça ! vous êtes ivre, mon garçon ! Ali !...
Ali !...

Ali n'avait pas attendu que l'autre l'appelât. Il avait posé ses larges mains noires sur les épaules de Pomério et, par derrière, enfonçant son genou dans les reins du Breton, il essayait de le faire plier et de renverser le jeune homme. Mais le gars était robuste. Il repoussa le Maltais qui, jurant affreusement, alla rouler à terre, le

front cogné à une malle; et, se retournant vers Ali, Pierre le *ceintura* comme font les lutteurs et, le menton sur la poitrine du nègre qui, à présent, lui arrachait les cheveux, il lui faisait craquer les os, et ses muscles de fer s'enfonçaient dans la chair flasque du noir.

— Au secours! criait encore Kadja.

La grosse Aïcha se reculait mollement, rongéant toujours son os, tandis que le Maltais, relevé, sautant comme un grillon, arrachait des doigts de Pomério le couteau de Sheffield que tenait le garçon.

VII

Ali renversé, le Breton se redressait un peu alors, maintenant sous son genou le grand nègre à demi étouffé, et il regardait le petit homme noiraud, écumant, avec des lèvres violacées, qui, du sang à la face, le menaçait avec son couteau.

— Mon couteau ou je t'égrangle! dit le Breton.

Il laissa là le nègre, saisit au cou le Maltais et ne vit pas le brusque mouvement de l'homme.

Il entendit seulement un cri aigu de Kadja et sentit en lui, à la poitrine, quelque chose de froid, avec l'impression d'un coup de poing reçu.

Il resta un moment debout ; il lui sembla que le Maltais, devenu presque vert, avait peur et se sauvait. Puis la main de Kadja toucha sa main, la voix de Kadja demanda : « Il vous a fait mal ? » Pomério voulut répondre : « Non. » Mais il sentait bien qu'on l'avait saigné ; il s'assit et, ouvrant sa veste, il vit que cela coulait. Par terre, le couteau de Sheffield, qui traînait, lui parut tout rouge.

Pomério ne souffrait pas ; seulement il étouffait. Il lui semblait que du sang coulait aussi, en dedans. Il ne se plaignait pas ; la figure brune de Kadja se rapprochait de lui, Il avait envie de lui dire : « Vous êtes belle... belle... » Mais la tente à présent était pleine de monde ; des matelots, des gens du port, puis, brusquement, tout ce monde s'écarta. C'était la police... La grosse Aïcha laissa tomber son os de poulet et se mit à geindre : « Ce n'est rien... Une simple *batterie*... Je n'ai rien vu, rien... Moi, je mangeais... »

Un monsieur décoré, le commissaire du port, sans doute, s'approcha de Pomério et dit :

— C'est le blessé ?

Derrière lui, Pomério apercevait le Maltais qui, blême, encore tremblant, expliquait à tous qu'il ne savait pas comment cela s'était fait...
« Un malheur, monsieur le commissaire, un malheur ! »

— Faites évacuer la tente !

Et quand il se retrouva presque seul avec Kadja, le nègre, le Maltais et deux ou trois hommes, dont l'un, assis sur les tapis d'Algérie, écrivait à mesure que le commissaire interrogeait, Pierre Pomerio se sentit de plus en plus faible, mais pas triste, — non — au contraire, jeté vivant, lui semblait-il, dans quelque une de ces belles histoires que Yan, le vieux Yan, lui contait si bien, là-bas, sous le ciel clair, dans la lande infinie...

Kadja, la fille de l'émir ! Elle se penchait vers lui, comme la fée de la houle vers le petit Nic, et doucement lui répétait :

— Souffrez-vous beaucoup ?

— Non, pas beaucoup... Ce n'est rien !

— Comment vous appelez-vous ? demanda le commissaire à Pomério.

— Pierre Pomério, cultivateur, né en 1862, à Plérin, Côtes-du-Nord...

A la lueur de la lampe, le greffier écrivait, très vite.

— Et vous? Vos noms et prénoms? dit le commissaire à Kadja.

Elle répondit, tout naturellement :

— Marie Potard!

— Votre âge?

— Dix-neuf ans!

— Née?

— A Vaugirard...

— Pas d'autre état que celui-ci?

— Pardon. J'étais giletière. C'est monsieur (elle désignait le Maltais) qui m'a dit, comme ça, de me faire artiste.

Le blessé avait tressailli, voulant se lever, abêti.

Alors Kadja, ce n'était pas son nom, Kadja? Et son histoire, et sa danse, et ses sourires et tout, c'étaient donc des menteries? Les grands yeux devenus hagards de Pierre Pomério se fixaient sur la belle fille avec une expression navrée et, pendant qu'il balbutiait très bas des mots bizarres : « Fille de l'émir... Biskra... Marie Potard... », des larmes grossissaient devant ses prunelles bleues et le faisaient plus souffrir que son sang même qui coulait.

Marie Potard!...

Il ferma les yeux, ne voulut rien voir. Il répétait, comme dans le délire :

— Faut pas *core* les voir de près!

On le porta à l'hôpital. Comme les brancardiers soulevaient la civière où on l'avait posé, la jolie fille vint vers lui et lui dit, la voix brusque, mais étranglée d'émotion, en lui tendant le cœur de granit de Jersey :

— Je ne veux pas garder ça... C'est la cause de tout !

— Au contraire, dit le Breton doucement, gardez! Je crois bien que je n'aurai pas le temps de le donner à une autre!

VIII

La veuve Pomério, de Plérin, près de Saint-Brieuc, lut quelques jours après dans le *Petit Journal*, à travers ses lunettes, les six ou sept lignes que voici :

« Il y a eu hier, à la nuit, une rixe, suivie de coups de couteau, dans la baraque dite le *Concert*

des Sultanes, à Saint-Malo. Un nommé X..., cultivateur, a reçu une blessure mortelle de Tito Bonnafé, Marseillais ou Maltais, directeur de l'établissement. Transporté à l'hôpital, X... est mort quelques heures après. Tito Bonnafé est en état d'arrestation, ainsi que la fille Potard, cause de la rixe. Mais il est probable que l'affaire se terminera par une ordonnance de non-lieu, Tito ayant agi, comme il le dit, dans le cas de légitime défense. »

Et la veuve Pomério ne s'est pas doutée qu'il s'agissait de son fils, de son beau grand gars, de Pierre, parti, le mois dernier, pour faire la moisson à Jersey, et qu'elle attend, gourmande de l'embrasser... comme les vieilles qui n'ont plus au monde que les baisers de leurs petits.





« Bien, dit la reine Ninon, c'est charmant, et je ne suis pas contente. Comment pouvez-vous tuer sans remords des héros que vous faites aimer en quelques pages? Je m'intéressais à ce pauvre Pierre.

— Et moi donc! dit la jeune Rosine. Pourquoi Kadja n'aurait-elle pas été une véritable fée? je l'aurais mariée à ce bon garçon, et ils auraient vécu tous deux dans leur village pendant de longues années au milieu de beaux enfants que Dieu leur aurait donnés.

— Mademoiselle, dit Jules Claretie, ce sont là des vœux angéliques. Mais les choses ne se passent ainsi que dans le pays des rêves, et vous saurez plus tard

que la réalité est sombre et que le monde est quelquefois un enfer.

Il se fit sur ce mot un grand silence.

Mais la verdure claire, les arbres claquetants, le papillonnage du soleil sur l'eau courante ne permettaient pas aux esprits de s'ensevelir dans de longues mélancolies. Catulle Mendès passait par là. Je n'ai jamais su pourquoi les jeunes filles semblaient si bien s'entendre avec les poètes, mais il est certain qu'elles n'en ont pas peur. La reine Ninon arrêta sans façon par la manche l'auteur des Mères ennemies. Celui-ci s'arrêta, cherchant la place où il pourrait tomber à genoux, mais la reine mignonne le paralysa du vent de son éventail.

— Ce ne sont pas des hommages que je réclame, fit-elle, mais une histoire qui nous tire de l'enfer où nous venons de pénétrer. Je la veux extraordinaire et de bon exemple. Rappelez-vous que si ces demoiselles en sont scandalisées le moins du monde, je me fâcherai.

— Entendre, c'est obéir, répondit le poète, et puisque vous ne voulez pas aller en enfer, Mademoiselle, je vous mènerai en Paradis.

— C'est tout ce que je demande. Venez-vous, Mesdames?

— Nous vous suivrons partout, dirent ses amies en se pressant autour d'elle.

— Mon conte pourrait avoir pour épigraphe, dit Catulle Mendès, un vers du maître des poètes, à qui je fais remonter l'honneur de mes inventions. On sait l'histoire du Sultan Mourad racheté, par un moment de pitié, des peines éternelles :

Du côté du pourceau la balance pencha.

Est-il à supposer que Don Juan, dont je veux dire une des plus galantes aventures, ait compté sur une pareille amnistie? Je n'oserais l'affirmer. Cependant...


— Vous oubliez, dit la marquise, que nous ne savons pas l'histoire et que cette préface ne peut que nous embrouiller l'imagination.

Le poète s'inclina devant cette remontrance.

— Voilà donc, fit-il, ce qui arriva à Don Juan après sa mort.

DON JUAN AU PARADIS

I

UAND il comparut, — après les formalités, très simplifiées pour lui, de l'agonie et de la mort, — devant le Juge qui, choisissant le bon grain de l'ivraie, ouvre aux élus les portes paradisiaques et précipite les damnés à l'éternelle géhenne, Don Juan, selon qu'il est écrit dans le livre de Charles Baudelaire, ne daigna point se montrer ému; et même, jeune toujours, et si beau, ses lèvres gardaient le sourire dont pleurèrent les Elvires et les Annas.

A l'aspect de cet adolescent qui avait eu, dès

la terre, l'immortalité de la grâce, les vierges du ciel rêvèrent d'un ciel qu'elles ne connaissaient pas, et soupirèrent, charmées ; elles faisaient des vœux, se parlant bas entre elles, pour qu'aucune charge grave ne s'élevât contre l'accusé, pour qu'il fût admis dans l'impérissable joie, salaire des innocences ou des repentirs ; elles auraient plaisir à se promener en sa compagnie dans ce sentier d'étoiles que nous appelons la voie lactée, à faire de la musique avec lui, les jours de concert près du Thrône.

Mais elles durent bientôt renoncer à ces aimables espérances. Don Juan avait à peine répondu, nonchalamment, aux premières questions du Juge, qu'une gémissante multitude de filles et de femmes se rua dans le suprême prétoire, déchovelées, robes défaites, des pleurs de rage aux yeux, des plaies saignantes aux cœurs.

C'étaient les victimes de l'implacable amant.

Toutes, il avait feint de les aimer ! Toutes, il les avait trompées, torturées, oubliées ! Il avait choisi les plus belles pour en faire les plus malheureuses. Les enfants rougissantes qui se troublent derrière les jalousies au bruit d'un pas dans la rue, les épouses dont le sommeil menteur, tourné vers la ruelle du lit, écoute avec un effroi

délicieux monter jusqu'à elles, à travers les ronflements de l'époux, la sérénade de l'amant; les nonnes réveillées dans la paix des cloîtres, l'avaient suivi éperdument, sans écouter la poursuite prochaine des malédictions, enjambant dans leur fuite des cadavres de pères ou de maris, s'arrachant du cou des scapulaires pour en étrangler la sœur converse dont les cris auraient donné l'éveil. Son irrésistible convoitise n'avait épargné aucune belle vivante; victorieusement, elle s'était haussée jusqu'aux plus illustres, abaissée jusqu'aux plus humbles; il avait volé les reines aux alcôves des souverains, les paysannes aux grabats des rustres; et, toutes, toutes, après de rapides baisers, en vain suppliantes et tendant les bras, il les avait repoussées d'un geste qui se moque et d'un rire qui méprise. O cruauté des longs abandons après de trop courtes délices! Traînant leur honte et leur deuil, pleines à la fois du remords et du regret de la faute, elles l'avaient cherché, si longtemps, de ville en ville, de contrée en contrée, ayant pour guides les désespoirs qu'il laissait derrière lui, comme on suit la trace d'un assassin aux gouttes de sang sur la route! Maintenant, aux pieds de l'arbitre infail-
lible, montrant, innombrables, la beauté trahie de

leurs chevelures d'or ou d'ébène, de leurs yeux d'azur ou de nuit, de leurs bouches de rose, de leurs seins de neige, et leurs cœurs déchirés ! elles demandaient justice, dans leur furieuse douleur ; et c'était, autour de don Juan, comme tout l'assaut, contre un roc, d'une mer courroucée et plaintive.

Un murmure d'horreur, à cause de tant de cruels abandons, courut parmi le céleste auditoire, et les vierges effrayées joignaient, au-dessus de leurs fronts, leurs ailes.

II

Cependant, comme l'accusé toujours souriant dédaignait de répondre, un ange, avocat d'office, prit la parole pour le défendre.

Il ne niait pas le crime de don Juan. Les témoignages des victimes étaient irréfutables ! Oui, sans doute, son client avait mis à mal les plus charmantes d'entre les filles de la terre, et, séduites, les avait délaissées sans une parole de consolation, sans une larme d'adieu. On aurait

pu l'excuser, à cause du charme de la femme, de l'avoir trop désirée, mais rien ne pouvait l'innocenter de tant d'ingratitude après tant de bonheurs. Il semblait donc avoir mérité l'éternel châtiment. Néanmoins, l'admission des circonstances atténuantes n'était-elle pas possible ? Savait-on si ce tortueux n'avait pas été torturé ? Au dire des poètes du bas monde, il portait en lui un infini besoin d'idéal ; était-ce de sa faute si l'insuffisance du féminin terrestre ne lui permettant jamais d'être pleinement satisfait, il avait dû chercher, d'amour en amour, sans relâche, et en vain, la réalité de son rêve ? Combien de tristes expériences ! et comme il avait souffert sans doute ! L'avocat ne voulait, en aucune façon, médire des honorables témoins, dont le chagrin, si légitime, était digne de tous les respects. Mais, si exquises que fussent les plaignantes, si passionnée que fût leur tendresse, avaient-elles de quoi combler les vœux d'une âme toujours affamée d'impossibles ivresses ? Ainsi celui qui avait fait tant de victimes, était une victime, lui aussi ; tout autant que les désespérées, il avait connu les désespoirs ; et sans doute le tribunal, usant de quelque indulgence...

Mais l'angélique avocat n'eut pas le loisir d'a-

chever ! Les plaintes des mille et trois abandonnées couvrirent sa voix dans un redoublement d'imprécations ; en même temps les murmures grossissants de l'assemblée témoignaient que l'auteur de tant de maux ne devait espérer aucune miséricorde ; et, dans l'œil du Juge, comme l'éclair avant l'orage, on vit luire une menace qui condamne déjà. Don Juan était perdu.

III

Mais, alors, une vieille femme s'approcha.

Sordide, haillonneuse, la peau de la joue et du cou lui pendant comme d'autres haillons, des touffes de cheveux d'un gris sale, pareilles à des îlots de laine sur le cuir d'un dromadaire, bouffant sous un foulard grassex, la face exsangue plaquée çà et là de taches violettes, l'œil jaune, une larme visqueuse tremblant aux poils de la narine, la langue qui sort sur la lèvre qui tombe, elle était si vieille et si hideuse à voir, avec son titubement qui avait l'air de courir après une béquille, que tous les anges se détournèrent dans

un cri de répulsion ; et il émanait d'elle un sale arôme de hotte à chiffons, hotte où se mêleraient en loques, avec d'autres ordures, des bas de pauvre et des chemises de fille, — une puanteur de bouge mouillé, où auraient pourri des fleurs, où auraient moisi des fards. Au milieu des belles désolées, qui étaient semblables, deminues, à des fleurs épanouies, elle fut comme une flaque de boue, tombée parmi des roses.

Elle dit, la voix cassée d'une toux qui crache :

— Quoique je fusse bientôt centenaire et orde comme me voilà, l'enragé démon des luxures ne cessait pas de m'aviver le sang ni de me brûler les moelles. Pour acheter de jeunes baisers à ma lèvre vieillissante, j'avais dû vendre mes meubles, mes toilettes, mes bijoux. A présent, comme les mendiants, je hantais les carrefours, les rues étroites de la vieille ville, mangeant les choses que l'on trouve dans les tas avant le passage des chiffonniers, dormant sous des auvents ou dans les caves à ciel ouvert des maisons en construction. Mais la faim ne m'exténuait pas assez ! Je ne me sentais glacée ni par le vent ni par la pluie ! L'antique convoitise, survivante, était en moi comme un poêle toujours allumé ; et ce n'était ni des sous ni du pain que je mendiais aux


passants nocturnes. O pauvre vieille, secouée, ainsi qu'une loque au vent, par l'inferral désir ! Mes mains, tout à coup, jaillissant d'un angle de porte, s'abattaient sur une épaule, la happaient, la tenaient bien : hélas ! tous me fuyaient, me rabrouaient, me jetant des ricanements et des injures, à cause de ma face ignoble, de mes cheveux gris, de mes yeux jaunes de goule séculaire, entrevus dans les ténèbres. Personne ne voulait de moi, abjecte, ni les rôdeurs, ni les voleurs, ni les ivrognes à qui tout baiser est bon ! Accroupie derrière quelque borne, les poings aux dents, je pleurais des larmes de rage, ou bien, debout, je hurlais dans la nuit, comme une bête folle. J'étais infâme, oui, mais pitoyable dans cette infamie, puisque enfin je n'avais pas allumé l'incendie qui me dévorait ! — et, en me méprisant, misérable, je me jugeais digne d'être plainte. Or un soir que, l'oreille tendue et les yeux écarquillés, je guettais le hasard vainement espéré, je vis venir sous les étoiles un adolescent plus charmant que tous les rêves des femmes ! A quel point il était beau, vous le savez, vous qui m'écoutez, puisque ce passant c'était le jeune homme qui est là, puisque c'était don Juan ! A sa vue, je voulus m'enfuir, redoutant la torture d'un ir-

réalisable désir, entre tous absurde. Qu'un goujat, quelque soir, sevré et affamé de caresses comme je l'étais moi-même, me mît les bras autour du cou, je pouvais peut-être le rêver sans folie ; mais cet éphèbe aux cheveux d'or, digne du lit d'une reine, avec quel dégoût il me repousserait ! Oui, je voulais m'enfuir. Mais lui, il s'approcha, me retenant d'un geste, et il me regarda longtemps, attendri, tandis que je le contemplais, sans parole, extasiée, pareille à un damné qui voit le paradis. Que pensait-il ? que devenait-il ? Il me sembla que des larmes voilaient ses yeux plus doux que des étoiles. Enfin il me prit par la main, — lui, lui, si délicieusement adorable, que toutes adoraient, moi, immonde, qu'avaient méprisée les ivrognes et les voleurs ! — et, m'ayant entraînée dans plus d'ombre, tendre, la bouche vers ma bouche, il m'entoura de ses bras, avec toutes les chères paroles, longtemps, longtemps, comme un époux enlace sa jeune épouse ! »

IV

La menace s'était éteinte dans l'œil du Juge ; et les mille et trois amoureuses baissaient leurs têtes plaintives, n'osant plus accuser l'impitoyable qui avait eu pitié. Comme don Juan fut absous, les vierges du ciel purent se promener en sa compagnie dans ce sentier d'étoiles que nous appelons la voie lactée, et faire de la musique avec lui, les jours de concert près du Thrône.



 La conclusion de l'histoire fut accueillie avec plaisir, surtout par les femmes, qui ont toujours eu un faible pour les mauvais sujets. Les hommes trouvaient que Don Juan avait payé sa rédemption un peu cher : mais il était difficile de s'appesantir sur un sujet aussi scabreux, et la marquise Thérèse, par une mesure prudente, se leva avec l'appui de ses voisins. Il fallait partir, si l'on voulait arriver à l'ermitage à une heure favorable, et elle donna le signal du départ. On se leva, on défripa tant bien que mal les robes compromises par cette station champêtre, et sous les rayons obliques du soleil qui baissait sensiblement, on se mit en route.

M. de Nerwinde, dont le zèle était au-dessus de tous les éloges, avait découvert un sentier sous bois qui épargnait aux voyageurs les plus grosses difficultés de la route. C'est presque à l'improviste qu'on arriva à la Combe, où un petit cataclysme de rochers formait dans un coin un décor très pittoresque, une sorte de caverne faite à souhait pour le plaisir des yeux. Il y aurait eu plaisir à s'enterrer dans cette Thébàïde, — en compagnie toutefois. C'est alors que M. de Nerwinde montra son génie et le bénéfice qu'il y a à se laisser conduire par des gens qui ont l'habitude des voyages. Il désigna, dans une allée voisine, une suite considérable de voitures destinées à ramener au château les belles paresseuses qui ne voudraient pas marcher davantage. Et, par mesure de précaution, les coffres de ces voitures se trouvaient bourrés de menues provisions pour les personnes à qui la promenade aurait ouvert l'appétit. La Reine et sa Cour intime, qui ne se souvenaient plus de leur visite à la ferme, approuvèrent fort cette précaution, et, séance tenante, la reine Ninon nomma M. de Nerwinde chevalier de ses Ordres.

Cependant l'ermite était sorti de son rocher, et sa démarche vénérable, ainsi que son capuchon rabattu sur ses yeux, inspiraient à tous ces mondains une sorte d'attendrissement. La Reine regrettait qu'une

longue barbe blanche ne lui tombât pas jusques à la ceinture, mais on ne peut pas tout avoir. Cet ermite était très plausible et paraissait authentique. On supposa qu'il avait abaissé son capuchon à cause de la pluie du matin et probablement parce qu'il pleuvrait encore, fit observer une fillette, qui avait un ermite tout pareil sur sa cheminée.

Les femmes, toujours curieuses, avaient entouré le saint homme, qui répondait à leurs questions et leur racontait les ennuis pieux de sa vie solitaire. Une demoiselle d'honneur le pria de lui dire la bonne aventure, ce qui parut le scandaliser. Il s'exécuta toutefois et affirma qu'elle serait mariée à Pâques ou à la Trinité, mais sans vouloir s'expliquer sur le chiffre de l'année.

Pendant qu'on tourmentait l'anachorète, et que les voyageurs les plus ingambes exploraient les environs, la Reine et sa Cour s'étaient réunies autour de la marquise Thérèse et tenaient conseil. L'aimable Ninon comptait sur ses doigts roses et prétendait qu'elle n'avait pas son compte de contes. Il lui en manquait un à coup sûr...

En effet, M. Armand Silvestre n'était pas là! Le mouvement de la journée n'avait pas permis de constater officiellement son absence, mais il est certain qu'il n'était pas là. Lui, si fidèle, si exact, si cons-

ciencieux dans l'accomplissement de ses devoirs! La petite Reine en était fort irritée et affirmait qu'elle ne lui pardonnerait pas.

Le bon ermite s'approcha pour l'apaiser et lui prêcher la miséricorde. Comme il ne réussissait pas à la persuader, il releva son capuchon, et l'on reconnut — Armand Silvestre lui-même!

Il raconta que l'ermite, empêché, l'avait prié de le suppléer, son état de solitaire ne lui permettant pas de recevoir tant de belles personnes et de leur donner le bal.

Ces raisons ne furent pas du goût de tout le monde, mais il fallut bien les accepter, à défaut de meilleures.

La Reine déclara qu'elle ne s'en contenterait pas, à moins qu'Armand Silvestre ne racontât une si belle histoire qu'il devînt impossible de ne pas lui pardonner.

— J'ai précisément ce qu'il vous faut, dit le faux ermite, mais c'est une histoire extrêmement vertueuse et dans laquelle il n'y a pas le mot pour rire.

— Il ne manquerait plus, fit la marquise, que, sous ce saint habit, vous vinssiez nous conter des calembredaines. Point. Il faut que la pièce ressemble au décor, et vous n'êtes autorisé qu'à nous faire un préche.

— Cela tombe à merveille, dit le conteur, et puisque, à ce que vient de me dire Mademoiselle de Cœuvres, Catulle Mendès vous a conduits en Paradis, nous y resterons, s'il vous plaît.

POÈME EN PROSE



Tout ceci advint dans les temps paradisiaques, alors que l'homme nouveau et muni encore de toutes ses côtes, promenait la nudité de son innocence solitaire parmi les bêtes soumises au moindre de ses caprices et les fleurs se penchant d'elles-mêmes, comme des palmes, devant ses pas triomphants. L'éternel printemps balançait ses encensoirs dans le ciel sans nuées, et les chansons des sources, mystérieusement accordées, se mêlaient en une merveilleuse symphonie; toutes les béati-

tudes de la paix flottaient dans l'air sous les caresses dorées du soleil, et les fleuves d'azur se fondaient dans des océans de rose pour réjouir le regard et enchanter la pensée. Chargés en même temps de fleurs et de fruits, les pommiers auxquels pendaient nos futures destinées semblaient de neige, piquée çà et là de carmin. Même en plein jour, l'éther transparent trahissait l'admirable ordonnance des constellations pendues au firmament comme des nids d'où s'envoleraient bientôt des oiseaux de lumière. Les roseaux, en se balançant suivant un rythme fort doux, entretenaient, dans l'espace, une fraîcheur voluptueuse ; tout était harmonie, musique, parfum dans ce rêve d'un dieu subitement réalisé par sa toute-puissance. Seul Adam s'ennuyait profondément parce qu'il était seul, et son âme était pleine d'amertume devant les animaux qui, par couples amoureux, traversaient l'air ou la plaine, ou encore se perdaient dans l'épaisseur des ombres, délicieusement tourmentés par les invisibles flèches du désir. Si bien qu'il ne put contenir sa plainte et l'exhala comme il suit, la face tournée vers l'Orient :

— Seigneur, à quoi bon m'avoir fait la plus belle et la plus parfaite de tes créatures pour ne

me point donner de femelle comme à tous les autres êtres qui m'entourent et sont infiniment plus heureux que moi?

Le Seigneur lui répondit sans se déranger :

— Pour te laisser le droit de la choisir toi-même dans les espèces auxquelles tu commandes comme un maître souverain. Mais prends bien garde cependant d'essayer le caractère de ta future compagne avant de compromettre ta liberté; car l'alliance serait définitive entre vous, définitive et indissoluble.

— Grand merci de l'avis, Seigneur! dit Adam en se retournant vers l'Occident.

Une lionne passait, auprès de laquelle marchait un lion magnifique. Adam fit signe à celui-ci de s'enfuir et la bête obéit avec un mélancolique rugissement. Alors Adam appela la lionne auprès de lui et commença à la contempler avec une admiration muette. Elle était superbe, en effet, dans la majesté tranquille de ses poses, les oreilles droites et petites, les pattes de devant ramenées l'une sur l'autre. Il lui passa la main sur la tête et l'animal tourna vers lui son noble visage avec des reconnaissances infinies dans le regard. Alors

il se prit à contempler ses yeux. Ses yeux profonds et comme pleins d'étincelles, ses yeux mystérieux jaunes jaspés de noir, et le pouvoir en fut tel sur lui, qu'il se sentit pris dans l'engourdissement invincible d'un rêve. Toutes ses images s'effacèrent sous son front et toutes ses pensées s'envolèrent en fumée. Combien de temps dura ce sommeil ? Il ne le sut jamais, mais il en fut réveillé par une douloureuse sensation de chaleur au flanc gauche. En ouvrant les paupières, il aperçut la lionne qui, à force de lui lécher la place du cœur, l'avait mis presque à nu et promenait délicieusement sa langue rose sur sa peau usée où perlait comme une rosée de sang. Le frémissement voluptueux de ses narines, l'expression féroce du regard planté dans la plaie prête à s'ouvrir comme une lame d'acier, tout trahissait en elle les cruels appétits de la bête de proie, de la mangeuse de chair. D'un geste tout-puisant Adam interrompit sa mortelle caresse et la bête domptée s'en retourna lentement vers les rochers où l'attendait son mâle, tout en pourléchant ses babines humides avec je ne sais quelle expression de désir inassouvi.

— Vous m'avez donné là un joli conseil ! dit Adam au Seigneur.

— Pardon, lui répondit celui-ci. Mais tu n'avais qu'à mieux choisir.

Le flanc encore endolori, Adam s'enfonça sous le bois. Il parvint bientôt sur les bords d'une source dont l'eau pleine de fraîcheur devait immédiatement guérir la cuisson de sa meurtrissure. A peine eut-il pris ce soin qu'il vit, dans la profondeur du feuillage, un cerf et une biche qui broutaient le même rameau, naseau à naseau, et dans l'intimité charmante du tête-à-tête. Il appela la biche qui s'en vint à lui en sautillant avec de petits effarements pleins de coquetterie, en le regardant avec surprise de ses grands yeux noirs étonnés. Rien de plus gracieux qu'elle ; on eût fait des flûtes pour l'amour avec ses quatre pattes délicates et droites. Sa robe avait les ondoiements de tons rouges et blonds d'une chevelure, avec de délicieux reflets gris au poitrail. Car, en couleur, bien qu'ait dit Henri Regnault dans sa correspondance posthume, pas de poésie sans le gris. Adam fut bientôt charmé par les façons affectueuses de cette personne, et, pour lui faire sa cour, lui demanda la permission de la quitter un instant afin d'aller cueillir, à quelque distance, des herbes qu'elle lui avait avoué aimer beaucoup. Mais quand il revint avec son bouquet

comestible, la biche n'était plus là. En la cherchant des yeux il l'aperçut qui gambadait un peu plus loin avec des messieurs de son espèce et leur faisait un tas d'agaceries tout à fait inconvenantes. Indigné et attristé tout à la fois, notre commun père retourna près de la source pour s'y contempler dans le miroir des eaux et s'assurer qu'il était cependant mieux de visage que ses indignes rivaux. Par quelle illusion de ses sens, ou par quel caprice de deux branches se croisant derrière sa tête ? Toujours est-il qu'il crut voir deux bois gigantesques plantés dans son front comme dans celui des cerfs. Il se recula vivement, tant cette vision lui fut désagréable.

— Décidément, Seigneur, je n'ai pas de chance ! fit-il.

— Tant pis pour toi ! lui répliqua philosophiquement le Seigneur.

En sortant du bois, il oublia vivement sa mauvaise humeur, tant le spectacle imprévu qui s'offrit à lui comportait d'ineffable gaieté. Dans une clairière, au milieu d'un tapis d'herbe tendre, une jeune ourse dansait sur ses pattes de derrière en faisant claquer ses mâchoires et en dodelinant sa longue tête. Elle était toute vêtue de velours

sombre avec de délicieux tons fauves sous le ventre. La pensée vint immédiatement à Adam que la société d'une telle créature distrairait certainement son implacable mélancolie. Que voulait-il, après tout ? Ne plus être seul ; et quelle meilleure compagnie que celle qui vous fait rire ? Il s'approcha de la danseuse et lui fit un compliment très bien tourné. Celle-ci y répondit par une grosse ineptie, mais dite du ton le plus joyeux du monde, car, en ce temps heureux, toutes les bêtes entendaient leur mutuel langage, et l'homme comprenait à merveille tous leurs idiomes différents. Tout à fait enthousiasmé, Adam tira de dessous son bras une lyre et commença un hymne magnifique de passion en l'honneur de sa bien-aimée. Mais alors l'ourse, au lieu de subir l'ineffable poésie de cette ode, fit un tas de minauderies stupides, dansant à contre-temps, sur les nobles rythmes du chanteur, des gavottes insensées. Furieux, à la fin, de sa stupidité, Adam brisa sa lyre et campant là la bête étonnée, mais toujours triomphante de bêtise :

— Seigneur ! s'écria-t-il, vous vous êtes moqué de moi !

— Qu'est-ce que tu veux encore, animal ? riposta le Tout-Puissant.

— Je veux une femelle à moi, comme les autres animaux !

— C'est bon, mon gaillard ; mais tu te repentiras de ne m'avoir pas laissé tranquille.

Quand, un instant après, Adam se réveilla de l'anéantissement subit, sous lequel il s'était senti vaincu, la Femme était à ses côtés, rayonnante comme une aurore à travers l'ombre de sa chevelure, nimbée de lumière, avec les neiges brûlantes de sa chair, avec le mensonge charmant de son sourire ; avec la caresse enveloppante et mortelle de ses yeux. Oui, la Femme était là, source de toutes les grâces, astre vivant que pleurent des cieux inconnus, merveille des merveilles, éblouissement du regard. Adam se prosterna dans une extase muette et pleine de reconnaissance. Un ricanement divin répondit à son silence dans la profondeur des nuées. C'est plus tard qu'il comprit seulement comment s'était vengé celui dont il avait troublé l'éternel repos, car il retrouva dans la Femme, plus intense et plus cruelle mille fois, la férocité patiente de la lionne, l'humeur inconstante de la biche, l'insensibilité de l'ourse aux aspirations sublimes de

son âme. Mais, trompant en cela les prévisions de son tout-puissant persécuteur, il ne la maudit pas pour si peu et ne l'en aima que davantage, parce qu'elle avait la Beauté qui, seule, est l'oubli de tous les maux de la vie et l'immortelle consolation des désenchantés.





MEN! dit Ninon; je vois bien qu'il n'y a pas moyen de se fâcher avec les poètes, même quand ils vous disent des injures.

— D'autant, fit la marquise, que cela nous prendrait trop de temps et qu'il est l'heure de rentrer au château.

— Non pas avant, objecta la Reine, que j'aie résigné le pouvoir et fait choix de celle qui me succédera.

— Voilà qui se pourra faire au château tout aussi bien que sur la grand'route; pensez-vous d'ailleurs que je n'aie pas entendu le complot que

*vous faisiez tout à l'heure avec Madame Castagnède,
et qu'on n'ait pas deviné qu'elle sera la reine de
demain, avec M. de Maupassant pour roi?*



TABLE

| | Pages. |
|--|--------|
| <i>La rue et la route</i> | 3 |
| <i>ÉMILE ZOLA</i> | |
| LA MORT D'UN PAYSAN..... | 11 |
| <i>La belle et funèbre histoire</i> ... | 23 |
| <i>ARSÈNE HOUSSAYE</i> | |
| MADemoisELLE FLEUR-DE-LYS..... | 36 |
| <i>La reine Ninon fit la moue</i> | 65 |
| <i>GUY DE MAUPASSANT</i> | |
| LA MARTINE..... | 69 |
| <i>Oui, dit tristement René Maizeroy</i> | 81 |
| <i>ROBERT DE BONNIÈRES</i> | |
| BICHON..... | 86 |
| <i>Pauvre bête, fit une voix féminine</i> | 98 |
| <i>PAUL ARÈNE</i> | |
| UN PHILOSOPHE..... | 100 |
| <i>On riait encore quand mademoiselle Suzanne d'Élys</i> ... | 108 |

TAD

| | Pages. |
|---|--------|
| <i>THÉODORE DE BANVILLE</i> | |
| LES SERVANTES | 112 |
| <i>Je suis très contente de l'histoire</i> | 123 |
| <i>CAMILLE LEMONNIER</i> | |
| LE ROMAN D'UN BOUQUET | 126 |
| <i>Ce récit un peu mélancolique</i> | 146 |
| <i>JULES CLARETIE</i> | |
| KADJA | 148 |
| <i>Eh bien, dit la reine Ninon</i> | 178 |
| <i>CATULLE MENDÈS</i> | |
| DON JUAN AU PARADIS..... | 181 |
| <i>La conclusion de l'histoire fut accueillie</i> | 191 |
| <i>ARMAND SILVESTRE</i> | |
| POÈME EN PROSE | 196 |
| <i>Amen, dit Ninon</i> | 205 |



BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ "CAROL I"
BUCUREȘTI